N° 437 — Tome CXVII 1er Septembre 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHELEMY, MARCEL BLOCH (de Lyon),
X.-MARCEL BOULESTIN, YVES DELAGE,
GUSTAVE FUSS-AMORÉ, ALBERT HEUMANN, CHARLES-HENRY HIRSCH,
JEAN MARNOLD, ALEXANDRE MAVROUDIS, HENRI MAZEL, J. DE MORGAN,
PAUL MORISSE, JEAN NOREL, RACHILDE, ISABELLE RIMBAUD,
CARL SIGER, THÉODORE STANTON, TOUNY-LERYS, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 437. — 1er SEPTEMBRE 1916

J. DE MORGAN	*Les Débuts du Peuple arménien dans l'Histoire*	5
YVES DELAGE	*Une Psychose nouvelle : La Psycho-analyse*	27
A. VAN GENNEP	*Le Mécanisme de l'Organisation* (I-IV)	42
TOUNY-LÉRYS	*Poèmes des Bords de l'Yser*	56
MARCEL BLOCH (de Lyon)	*Nos Soldats aveugles*	62
X.-MARCEL BOULESTIN	*Aspects sentimentaux du front anglais*	74
ALBERT HEUMANN	*Les Tendances nouvelles de la Littérature en Suisse romande*	81
ISABELLE RIMBAUD	*Dans les remous de la bataille (Des Ardennes à Paris par Reims)* (suite)	90

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE	*Les Romans*	112
EDMOND BARTHÈLEMY	*Histoire*	116
HENRI MAZEL	*Science sociale*	120
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	124
CARL SIGER	*Questions coloniales*	130
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	135
JEAN MARNOLD	*Musique*	143
THÉODORE STANTON	*Lettres américaines*	150
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	153
DIVERS	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	163
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	167
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	171
	A travers la Presse (Paul Morisse)	174
MERCVRE	*Publications récentes*	182
—	*Echos*	183

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne ... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve ... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale ... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin ... 3.50

Aurel
Jean Dolent ... 1 »
La Semaine d'Amour ... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre ... 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly ... 3.50
Lettres à Léon Bloy ... 3.50
Lettres à une Amie ... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy ... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866 ... 3.50
Œuvres posthumes ... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre ... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale ... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale ... 3.50
La Suisse ... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar ... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud ... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud ... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches ... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo ... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert ... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. ... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens ... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série ... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon ... 3.50
La Chevalière de la Mort ... 2 »
Celle qui pleure ... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise ... 3.50
Exégèse des Lieux Communs ... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II ... 3.50
Le Fils de Louis XVI ... 3.50
L'Invendable ... 3.50
Le Mendiant ingrat ... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*) ... 3.50
Pages choisies ... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu ... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne ... 3.50
Le Sang du Pauvre ... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse ... 3.50
Le Vieux de la Montagne ... 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain ... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam ... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs ... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis ... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren ... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie ... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris ... 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme ... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle ... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère ... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol. ... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I ... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II ... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III ... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies ... 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation ... 3.50

Fernand Caussy
Laclos ... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine ... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre ... 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort ... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est ... 3.50
Art poétique ... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine ... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit ... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin ... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes ... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages ... 3.50
Témoignages, IIe série ... 3.50
Témoignages, IIIe série ... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac ... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis ... 3.50
Charlotte Corday et la mort de Marat ... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte ... 3.50
La Maison de Madame Gourdan ... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre ... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto ... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol. ... 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*) ... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot ... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger ... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans ... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel ... 2.50
Les Poètes et la Poésie ... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien ...

Louis Dumur
Les Enfants et la religion ... 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet
Héliogabale.............. 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 0.75

Paul Escoube
Préférences.............. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.................. 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal................ 3 50

André Gide
Oscar Wilde.............. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies........... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils............. 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre.................. 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*.................. 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............. 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém................. 3.50
Esthétique de la langue française.................. 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)................. 3.50
Pendant l'Orage.......... 2 »
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon................. 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................. 6 »

Alexandre Herzen
Pages choisies............ 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge.................. 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne................ 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent....... 3.50
Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine............. 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*............ 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*.................. 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lalond
L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos
Lettres inédites........... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne......... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université............ 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905).............. 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I................ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II............... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II............... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre................. 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel............... 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon...... 3.50
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert.................. 3.50
Scarron et son milieu...... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet................ 3.50

Henri Malo
Les Corsaires............. 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart............ 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II......... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière.......... 3.50

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.7

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue............ 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs................. 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal.................. 3.50

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes................... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres.............. 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière........... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande................ 3.50

LES

DÉBUTS DU PEUPLE ARMÉNIEN DANS L'HISTOIRE

—

Parmi les nations envers qui le Destin s'est montré cruel, il en est bien peu dont le sort soit aussi triste que celui du peuple arménien ; aucune n'a subi un aussi long martyre, aucune n'a connu, pendant des siècles et des siècles, les horreurs d'une domination brutale, n'a vu couler par torrents le sang de ses enfants. Après avoir fait planer sur l'Arménie le deuil, le doute du lendemain, l'humiliation, les pires menaces, les Turcs pour achever leur œuvre ont décrété l'extermination de toute cette nation. Sennachérib était moins impitoyable envers les esclaves que le malheur faisait tomber entre ses mains.

Le martyre des Arméniens a fait l'objet d'une foule d'écrits, dans les revues, dans les journaux, dans des publications spéciales; mais, jusqu'à ce jour, que je sache, personne n'a mis en lumière les origines de cette nation qui, cependant, par son antiquité, par son histoire, mérite une noble place dans les annales de l'humanité. Bien plus, la plupart des auteurs, se méprenant sur la nature ethnique de la race arménienne, ont écrit de monstrueuses inexactitudes, des pages presque déshonorantes pour ce peuple qui, bien longtemps avant nous-mêmes, est entré dans l'orbite de la civilisation et, de ce fait, mérite au contraire nos égards, a droit au respect qu'on accorde à plus âgé que soi.

Dans un volume que je publiais en 1889, *Recherches sur les*

origines des peuples du Caucase (1), j'ai traité sommairement des origines arméniennes; mais, outre que cet ouvrage est peu répandu, je ne me suis pas étendu sur cet intéressant sujet avec toute l'ampleur que mérite une question que les circonstances aujourd'hui mettent en pleine lumière. Les origines arméniennes ont été méconnues : rendons à César ce qui appartient à César.

C'est grâce aux récits des auteurs de l'Antiquité, éclaircis par les documents épigraphiques et par les résultats des recherches archéologiques, que, péniblement, nous sommes parvenus, dans ces derniers temps, à débrouiller de leur chaos de légendes les premiers pas des plus grands peuples de l'Antiquité ; et cette lueur, jetée sur l'Histoire des débuts, fait envisager sous un jour nouveau quelques-uns des principaux mouvements humains antérieurs aux temps où le développement des intelligences à donné naissance à cette poussée générale vers le progrès, dont est sorti le monde moderne. Les premiers efforts de la Chaldée, de l'Elam et de l'Egypte nous apparaissent assez nettement, pour qu'il soit possible d'affirmer aujourd'hui que six ou sept mille ans nous séparent des origines de la civilisation et que les premières effluves bienfaisantes sont parties de ces foyers asiatique et africain. Les hommes venaient alors de découvrir le moyen de fixer leur pensée par l'écriture et sortaient de cette ère barbare dans laquelle la mémoire n'était aidée que par la représentation rudimentaire des objets dont il importait de conserver le souvenir.

Mais, si les peuples en possession de l'écriture nous ont transmis le récit des antiques battements de leur cœur, il n'en est malheureusement pas de même pour toutes les nations. Les Grecs et les Italiotes n'ont fait que très tardivement entrer dans leurs mœurs l'usage d'écrire et bien des peuples ont, jusqu'aux débuts de notre ère, ignoré la science la plus utile à la diffusion des progrès accomplis. Les Arméniens sont de ces derniers et si nous ne possédions pas quelques renseignements épars sur leur existence, les remarques incidentes des auteurs étrangers à leur race, nous resterions dans une complète ignorance au sujet de leur origine, tout comme nous

(1) *Mission scientifique au Caucase*, t. II. *Etudes archéologiques et historiques.* Paris, E. Leroux, 1889.

nous demandons encore ce qu'étaient les Pélasges, les Etrusques, les Basques et tant d'autres peuples dont le nom revient à chaque page de l'Histoire. Fort heureusement, quelques passages d'Hérodote clairs et précis, comme toutes les lignes tracées par le roseau du grand historien, apportent sur les débuts du peuple arménien de précieuses assurances et permettent de tirer bon parti des indications que fournissent les écrivains postérieurs, ou qui nous sont données soit par l'archéologie soit par la connaissance des faits historiques généraux.

Dans le dénombrement qu'il nous a transmis de l'armée perse, alors que le Grand Roi passait l'Hellespont pour marcher vers l'Attique, Hérodote s'exprime ainsi, quant aux contingents fournis à Xercès par l'Arménie :

Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens dont ils sont une colonie (1).

Et, quelques lignes plus haut :

Suivant les Macédoniens, les Phrygiens se nommaient Briges tant que ces peuples restèrent en Europe et demeurèrent avec eux; mais étant passés en Asie, ils changèrent de nom en changeant de pays et prirent celui de Phrygiens.

On sait combien les affirmations du père de l'Histoire sont justifiées, combien il a mis de soin à recueillir les traditions et combien aussi il se montre scrupuleux dans la citation des sources auxquelles il a puisé. En ce cas, comme dans tous les autres, quand il parle de traditions orales, ses affirmations ne sauraient permettre le doute.

La précision avec laquelle Hérodote s'exprime au sujet des Arméno-Phrygiens montre toute sa confiance dans les souvenirs qui lui avaient été transmis par les Macédoniens, bien que ces souvenirs fussent déjà fort anciens; car ils dataient de plus de mille ans ; mais les Macédoniens avaient connu chez eux les Phrygiens, avant leur départ pour l'Asie et, bien certainement, avaient conservé des relations avec ces gens qui, tout porte à le croire, leur étaient apparentés. Les Arméniens n'étaient alors qu'une division, une tribu des Briges et, suivant la destinée de la nation toute entière, ils émigrèrent avec elle. Phrygiens, Arméniens et Macédoniens appartenaient tous à la grande famille aryenne.

(1) Hérodote, VII, 73.

Le souvenir du passage des Arméniens au travers des Balkans s'est conservé dans l'Histoire de l'Arménie du patriarche Jean VI (1); car, bien que les indications fournies par cet auteur soient manifestement inspirées par le désir de rattacher les origines arméniennes à la Bible, il n'en est pas moins vrai que, s'appuyant sur les spéculations des exégètes bibliques qui identifient Torgom avec la Thrace, par suite de la similitude du squelette consonantique des deux noms, le patriarche Jean est amené à rappeler que ses compatriotes ont jadis habité la Macédoine. Ce souvenir existait probablement encore à son époque dans les traditions de la nation arménienne; peut-être même Jean a-t-il disposé d'ouvrages très anciens, aujourd'hui disparus, dans lesquels il aurait puisé; quoi qu'il en soit, les traditions rapportées par Hérodote, ainsi que beaucoup de faits historiques postérieurs aux migrations des Arméniens, viennent à l'appui de l'opinion de Jean VI, de même que les affinités linguistiques existant entre cette race et les autres peuples aryens qui, en ces temps, ont pris part aux invasions de la Thrace, de l'Asie Mineure et des régions méditerranéennes orientales.

Partis de la péninsule balkanique, dans laquelle ils se confondaient alors avec les autres hordes Indo-Européennes, issues probablement de l'Asie centrale, mais venues par les plaines de la Russie et la vallée du Danube, les Arméniens traversèrent le Bosphore, ainsi que Pline l'affirme, se guidant d'après d'anciennes traditions (2). Les noms des deux lacs ascaniens, l'un situé en Bithynie, l'autre en Pisidie (3), du port ascanien (4), peut-être aussi même celui de l'Ile ascanienne (5) sont autant de jalons laissés par les migrations d'Askénazou, l'Aschkénaz de la Bible, c'est-à-dire des Phrygiens comprenant les Arméniens dans leur sein.

Ceci se passait douze ou treize cents ans avant notre ère, à cette époque où le monde hellénique fut si troublé; mais, avant le VIIIe siècle, il y avait déjà scission entre les Phrygiens et les Arméniens, et ces derniers, laissant leurs congénères

(1) Trad. E. Boré. *Arménie*, p. 74.
(2) Plin. *Hist. nat.* V. 40.
(3) Strab. XII. — Plin. *Hist. nat.* XXXI. 10. Lac d'Isnik (Bithynie) et lac de Bourdour (Pisidie).
(4) Plin. *Hist. nat.* V. 32.
(5) Plin. *Hist. nat.* V. 38 (dans les Cyclades).

dans les montagnes où l'Halys prend sa source, s'étaient avancés déjà vers la Cappadoce, profitant de l'état d'abandon dans lequel se trouvait alors cette région depuis la chute de l'Empire Hétéen.

Nous ignorons les raisons pour lesquelles les Arméniens, franchissant l'Euphrate, dirigèrent leurs pas vers les pays de l'Ararat de préférence à toute autre région ; mais nous savons qu'il se passa, vers l'époque de leur migration, des mouvements importants dans l'Asie Mineure et sur les côtes. Les Hellènes se répandaient alors sur tout le littoral du Pont-Euxin, fondaient des comptoirs, des colonies : Trapézonte date de ce temps (1). Le royaume d'Ourartou disparaissait (2), Ninive elle-même succombait (3), tandis que les Scythes ravageaient toute l'Asie antérieure. N'est-ce pas à la faveur de l'invasion des hordes du Nord, qui peut-être leur étaient apparentées, que les Arméniens furent à même de s'établir dans leur nouvelle patrie ? On serait tenté de le croire, car ces envahisseurs venaient d'écraser les plus grands Etats, de semer la ruine et la désolation parmi les anciens tributaires d'Assour. *Là sont Meschech et Toubal*, s'écrie Ezéchiel, *et leurs sépultures sont autour d'eux*. Et cet affreux désordre était on ne peut plus favorable à la réalisation des vœux de Haïk.

Quoi qu'il en soit, nous savons que le mouvement des Arméniens de Cappadoce vers le plateau d'Erzéroum eut lieu pendant le cours des VIIIe et VIIe siècles et que, six cents ans environ avant notre ère, cette nation occupait déjà quelques-uns des districts voisins de l'Ararat et du lac de Van. Dans sa marche vers l'Orient, elle avait refoulé les tribus du Mouchkou, de Khaldis, ainsi que les autres peuplades du Naïri fréquemment citées par les textes assyriens, comme vivant dans les vallées du haut Euphrate.

Il est à penser que les peuples du Mouchkou et du Naïri appartenaient à la même souche ethnique que les Lazes, les Mingréliens et les Géorgiens de nos jours ; peut-être même les gens de l'Ourartou étaient-ils apparentée aux Karthwéliens. Les unes, parmi ces nations furent absorbées par les Armé-

(1) Fondée en 756 av. J.-C.
(2) Sarduris III, qui semble avoir été l'un des derniers rois de l'Ourartou, envoya une ambassade à Assourbanipal, vers 644 av. J-C.
(3) 606 av. J-C.

niens, les autres se retirèrent devant eux vers le nord, emportant dans leur cœur la haine contre l'envahisseur, rancune qui a traversé les siècles, qui de tout temps s'est manifestée par l'hostilité des Caucasiens contre les colons du patrimoine de leurs pères, et que les Géorgiens d'aujourd'hui entretiennent toujours, bien que le souvenir de leurs désastres soit depuis longtemps effacé.

Les effets des grandes révolutions qui, à ces époques, agitèrent l'Asie demeurent bien confus pour notre esprit ; la seule source d'informations, les annales épigraphiques de l'Assyrie, s'arrête brusquement et il ne reste plus, dans l'Ourartou, de souverains capables de continuer la rédaction des fastes que les Argistis et les Sardouris gravaient jadis sur les rochers de Van ; quant aux nombreux peuples qui ne faisaient pas usage de l'écriture, ils rentrent dans l'oubli d'où les avaient tirés, pour quelques siècles, les inscriptions triomphales des souveverains ninivites. Un épais brouillard recouvre dès lors l'histoire de l'Asie, et cette obscurité ne se lèvera qu'au jour où les princes achéménides monteront sur le trône de la Perse.

Les débuts du peuple arménien dans les pays du Masis sont vaguement rappelés par Moïse de Khorène (1) ; mais les documents que cet auteur tenait de Mar-Apas-Katina (2) ayant été systématiquement altérés, il est bien difficile de tirer parti des noms qu'il donne aux héros primitifs de l'Arménie. Haïk, qui semble avoir été le conducteur de la nation dans sa marche de la Cappadoce vers les pays de l'Ararat, est dit avoir eu quatre fils : Gatmos, Khor, Arménag et Manawaz Arménag, qui fut l'un des héros éponymes de la nation (3), eut lui-même pour fils Armaïs, dont descendit Amasia, père de Kégham, qui engendra Harma, père d'Aram.

Mais, toujours suivant Moïse de Khorène, Haïk était issu de Thorgom, fils de Thiraz, fils de Gomer, et Gomer, était luimême le fils de Japhet. Cette filiation, toute biblique, corres-

(1) Le plus important des historiens arméniens, qui vivait à la fin du IVe siècle après J.-C. (cf. V. Langlois, *Hist. Armén.* Trad. Paris, 1869, t. II, p. 47).

(2) Mar-Ibas (ou Apas) Katina (en syriaque, *le Subtil*) aurait, selon Moïse de Khorène, été chargé par le roi d'Arménie Vagharschag (Valarsace) vers 149 av. J.-C. de compiler les archives des sémites du sud, en ce qui regardait l'histoire ancienne des Arméniens. Cette assertion est d'ailleurs fort sujette à caution.

(3) Les Arméniens se nomment eux-mêmes *Haïkiens* ; quant au nom *Armenia*, *Arminia*, *Armaniya*, d'origine étrangère, il provient vraisemblablement de l'appellation d'une partie de la nation prise pour le tout.

pond peut être à des réalités ethniques ; il ne faudrait cependant pas la considérer comme basée sur des traditions arméniennes, et par suite comme venant renforcer la valeur du tableau ethnographique de la Genèse. Moïse de Khorène avoue lui-même l'avoir établie *d'après ce qu'il avait trouvé de certain dans les Histoires anciennes, et autant qu'il était en lui.* Ces derniers mots condamnent tous les récits d'événements dont l'auteur n'a point été le contemporain.

Les quatre premiers noms de cette liste généalogique ont été empruntés à la Genèse, ceci ne permet aucun doute, et ces emprunts ont été faits dans les premiers siècles de notre ère, alors que l'Arménie devenait chrétienne; car la forme altérée Thorgom, de Tògharmah, ne se rencontre que dans la version grecque de la Bible, dite des Septante. C'est donc dans cette édition des livres saints que les premiers chronologistes arméniens ont relevé la filiation qu'ils adoptèrent. D'ailleurs, chez les nouveaux chrétiens, la mode était de rattacher à la Bible l'origine de sa race; et les Géorgiens anaryens, complètement étrangers aux Arméniens, n'ont pas hésité, vers la même époque, à se dire, eux aussi, les fils de Thargamos. Le rapprochement de ces deux pseudo-traditions montre quel crédit on doit accorder aux récits des premiers historiens chrétiens concernant les origines (1).

Moïse de Khorène (2), dans un curieux passage de son Histoire, écrivant sous l'impression de ses lectures, fait un étrange mélange de traditions païennes et bibliques (3).

Terribles, extraordinaires, dit-il, *étaient les premiers dieux, auteurs des plus grands biens dans ce monde, principe de l'Univers et de la multiplication des hommes. De ceux-ci se sépara la race des géants, doués d'une force terrible, invincible, d'une taille colossale, qui, dans leur orgueil, conçurent et enfantèrent le projet d'élever la tour* (de Babel). *Déjà ils étaient à l'œuvre. Un vent furieux et divin, soufflé par la colère des dieux, renversa l'édifice. Les dieux, ayant*

(1) Voir, entre autres, Jornaudes *De la succession des temps.*
(2) D'après Mar-Apas-Katina, cf. V. Langlois, *op. c.*, t. I, p. 15.
(3) La date à laquelle vécut Mar-Apas-Katina est incertaine. Cet auteur trouva, dit Moïse de Khorène, dans les archives des rois Perses un manuscrit traduit du chaldéen en grec par ordre d'Alexandre le Grand, « Histoire des premiers Ancêtres ». Le livre de Mar-Apas-Catina fut traduit en syriaque, puis en arménien et, enfin, résumé par Moïse de Khorène. Quatremère est d'avis que « l'Histoire des premiers ancêtres » n'était autre que l'ouvrage de Berose.

donné à chacun de ces hommes un langage que les autres ne comprenaient pas, répandirent parmi eux la confusion et le trouble. L'un de ces hommes était Haïk, de la race de Iaphètos, chef renommé, puissant et habile à tirer de l'arc.

Mais Moïse ne se borne pas à ces fables, il se fait aussi l'écho d'une vieille tradition spéciale à la nation arménienne et qui, fort heureusement, donne suite aux souvenirs que les Macédoniens nous ont transmis par l'intermédiaire d'Hérodote.

Quant à Haïk, dit l'auteur syrien (1), *il s'en va avec le reste de sa suite au Nord-Est, s'établit sur une plaine élevée appelée Hark* (2) *(Pères), ce qui veut dire les pères de la race de Thorgom. Puis il construisit un village qu'il appela Haïgaschen (construit par Haïk)... Au milieu de ce plateau* (3), *près d'une montagne à large base* (4), *quelques hommes s'étaient déjà établis, et ils se soumirent volontairement au héros.*

On ne peut résumer plus clairement en quelques lignes l'histoire de la migration des Arméniens de Cappadoce vers les pays de l'Ararat.

Partant des vieilles légendes chaldéo-hébraïques et puisant au gré de leur fantaisie dans les traditions sémitiques, les Arméniens, suivant en cela l'exemple de Mar-Apas-Katina, rapportèrent, dans leurs écrits, qu'une invasion de Bélus avait eu lieu dans les contrées d'Erzéroum et de Van, expédition destinée à mettre un terme aux conquêtes de Haïk. Des Assyriens, des Mèdes, des Ourartiens, des peuples du Naïri, il n'est pas question ; Bélus personnifie toute l'opposition que rencontrèrent les nouveaux venus : Mais, disent-ils, Bélus fut défait et tué dans la bataille de Haïotz-tzor, et cet épisode, les chronologistes le placent en 2350 avant le Christ (5), date qui devrait être rajeunie de dix-huit siècles environ, pour que les faits puissent être vraisemblables ; car, au XXIVe siècle avant notre ère, les ancêtres des Arméniens

(1) Trad. V. Langlois. T. I. p. 17.
(2) Canton de Hark, dans le Douroupéran.
(3) Plateau d'Erzéroum.
(4) Plutôt le Bin-Gheul que l'Ararat.
(5) Les premiers chronologistes arméniens font suivre Haïk de patriarches au nombre de 36 (2350-870 av. J.-C.). Puis dix-sept rois auraient gouverné le peuple de 870 à 330 av. J.-C. Mais les travaux récents ne citent ces personnages que pour mémoire. (Cf. K. J. Basmadjan, *Chron. de l'Hist. de l'Arménie*, dans Rev. de l'Orient chrétien, t. XIX, 1914.)

étaient certainement encore confondus avec leurs frères aryens dans la patrie d'origine des Indo-Européens et se trouvaient encore bien loin des bords du Danube et des montagnes de la Thrace. L'Empire assyrien et le royaume d'Ourartou n'avaient pas encore vu le jour et les Sémites de la Chaldée demeuraient cantonnés dans le sud de la Mésopotamie et les pays de la Mer.

Dans ce rappel fantaisiste et confus des luttes que les Arméniens eurent à soutenir pour la conquête de leurs nouveaux domaines, on doit certainement voir le souvenir de l'opposition que firent les Assyriens ou leurs feudataires, peut-être aussi les Ourartiens, aux progrès des nouveaux venus. La puissance ninivite, bien que déjà chancelante, était encore debout pour quelques années (1), et les rois d'Assour, fort inquiets de la réunion des tribus Mèdes en un seul Etat, menacés par les Babyloniens et troublés par l'entrée des Scythes sur la scène asiatique, ne pouvaient tolérer l'installation de nouveaux adversaires sur les confins septentrionaux de leur Empire. Ils échouèrent cependant et, « Bélus ayant été vaincu et tué par Haïk », les Arméniens furent à même d'affermir leur domination sur les pays d'Erzéroum.

L'occupation de l'Asie antérieure par les Scythes fut, suivant Hérodote, de vingt-huit ans ; celle de l'Arménie et de la Trauscaucasie dura bien certainement plus longtemps encore ; car les hordes venues du Nord ne disposaient que d'une seule route pour rejoindre le gros de leur nation, et cette route passait par les défilés de Derbend ou la porte dite des Alains (2). Cependant nous ne retrouvons dans les annales arméniennes aucune trace d'une domination scythique. Ce silence permet de supposer soit que les Arméniens étaient apparentés aux Scythes, soit qu'ils ont effectué leur migration vers l'Orient après le passage des dévastateurs. Dans la première de ces hypothèses, loin de se montrer hostiles aux compagnons de Haïk, les nomades du Nord les auraient aidés dans la réalisation de leurs projets ; dans la seconde, les Arméniens auraient tiré parti de la désorganisation générale.

Nous avons vu que les Arméniens sont venus dans la Thrace

(1) Le nom des Arméniens ne figure pas dans les textes assyriens ; l'on en doit conclure que la conquête de l'Arménie par Haïk eut lieu dans les derniers temps de la monarchie d'Assour, peut-être même quelque peu après sa chute.

(2) Défilés du Dariall en Ossethie, au centre du grand Caucase.

en même temps que d'autres branches de la famille aryenne et que tous ces peuples arrivaient de l'Orient par les steppes de la Russie. Des nations appartenant au même groupe ethnique remontèrent, vers la même époque, la vallée du Danube pour gagner l'Occident, tandis que d'autres se répandaient dans les contrées de l'Europe centrale. Les Ligures, les Gaulois, nos ancêtres, faisaient vraisemblablement partie de cette marée humaine ; car ils étaient déjà fixés depuis longtemps dans l'Occident du vieux monde quand, six cents ans avant notre ère, les Grecs entrèrent en contact avec eux sur la côte méditerranéenne.

C'était alors le temps de ces invasions dont les divers éléments ont constitué le monde de l'antiquité classique, monde qui se développa pendant une période comprenant deux millénaires, depuis le xv[e] siècle environ avant le Christ jusqu'au v[e] de notre ère et, à qui, finalement, appartint l'hégémonie ; car, deux mille ans après ce flot, d'autres vagues, arrivées elles aussi de l'Orient, par les mêmes voies, sont venues changer la face du vieux monde, semant la ruine, plongeant de nouveau l'Europe dans la barbarie. Et ce sont ces dernières invasions qui ont donné naissance aux Etats modernes, à ces nations qui, au cours des derniers siècles, ont poursuivi leur élan jusqu'aux confins de l'Univers.

Pendant ces bouleversements, les Arméniens, fixés dans leur patrie conquise par Haïk, demeuraient inébranlables et, par leur courage, devaient conserver jusqu'à nos jours leur nationalité, leur langue, leurs mœurs, alors que peu à peu presque toutes les nations qu'ils avaient connues dans leur enfance disparaissaient de la face du monde. Leurs frères, les Phrygiens, ne sont plus aujourd'hui qu'un vague souvenir. Seuls, parmi leurs contemporains, les Hellènes, les Italiotes et les Gaulois ont survécu aux cataclysmes, non sans avoir cependant subi bien des mélanges, abandonné beaucoup de leurs coutumes d'antan; mais, en dehors des Grecs, ce n'est pas dans les peuples modernes qu'il convient de chercher les parentés des Arméniens, c'est dans ces nations qui furent apportées des steppes du Nord vers les plages méditerranéennes par cette même marée qui poussa les ancêtres de Haïk vers la Thrace. Or ces peuples, pour la plupart, sont entrés

depuis des siècles et des siècles dans les ténèbres de l'oubli.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les débuts de la nation arménienne. Si notre documentation permet de retrouver, de façon satisfaisante, les principales phases de l'évolution de ce vieux peuple, elle ne nous autorise pas à entrer dans les détails. Toutefois, il n'en demeure pas moins certain que les titres de noblesse de la race remontent à plus de trois mille ans et qu'ils sont de beaucoup plus anciens que ceux de la plupart des peuples européens. L'Inde et la Chine, en dépit de leurs légendes fantaisistes, offrent à peine des origines aussi reculées. Seuls les débris des vieilles nations de l'Asie antérieure, Syriens, Chaldéens, Kurdes (Mèdes), et de l'Afrique du Nord, les Egyptiens, possèdent de plus antiques souvenirs de leurs aïeux; quant aux Perses, ils n'ont commencé leur vie politique que vers les temps où l'Arménie se constituait elle-même en Etat. C'est aussi vers le moment où la tribu de Haïk quittait la Cappadoce que Rome se fonda.

La langue arménienne est un parler appartenant à la branche occidentale des idiomes indo-européens (1); elle s'est formée, dans les origines, parallèlement au grec et au sanskrit, aux langues aujourd'hui disparues qui étaient en usage dans l'Europe méridionale, quelque mille ans avant l'ère chrétienne. Aucun monument épigraphique ne nous fait connaître la forme antique de l'arménien, que l'on ne parvient à restituer que théoriquement; c'est que les Arméniens ne faisaient point usage de l'écriture avant les temps chrétiens. Leurs frères phrygiens se montrèrent plus avisés qu'eux sous ce rapport; mais à

(1) Il y a quelques années encore, le plus profond désordre régnait dans les esprits au sujet de la nature ethnique des peuples qui, dans l'antiquité, vivaient en Asie antérieure. Certains auteurs, s'appuyant sur des caractères physiques observés superficiellement, ont vu des Sémites dans les Arméniens, d'autres les assimilaient aux Ourartiens, aux Hétéens. Renan (*Hist. des Langues sémitiques*, I. II, § 1) pense à juste titre que les ancêtres des Arméniens étaient probablement des colons de race Indo-Germanique, mais les fait partir de Babylone pour occuper un pays de populations sémitiques. C'était l'époque où J. Oppert (*Le peuple et la langue des Mèdes*) attribuait aux Mèdes les textes de la troisième colonne des inscriptions trilingues des Achéménides, alors qu'en fait ces lignes sont écrites en dialecte néo-susien dont nous connaissons maintenant la forme antique par les nombreux textes découverts à Suse en ces dernières années. Grâce aux versions assyrienne et perse de ces précieuses inscriptions, J. Oppert avait été à même, non seulement de donner une traduction correcte des textes néo-susiens, mais aussi d'établir les règles grammaticales et le lexique de cette langue anarienne et non sémitique, puis, ne sachant à qui l'attribuer, il l'avait donnée aux Mèdes qui, nous le savons aujourd'hui, étaient des Indo-Iraniens comme les Perses. Ces erreurs, très fréquentes alors, ont été, pendant longtemps fort préjudiciables à l'intelligence des faits historiques.

l'époque où les Phrygiens adoptèrent l'écriture, les Arméniens s'étaient probablement déjà séparés d'eux.

Moïse de Khorène se plaint amèrement de l'ignorance dans laquelle étaient demeurés ses compatriotes avant leur conversion au christianisme et l'explique par le fait qu'ils ne possédaient pas de système graphique qui leur fût propre. Il est donc certain que les Arméniens n'apportèrent pas dans leurs migrations la science de fixer la pensée. Sans doute, alors qu'il habitait la Cappadoce, ce peuple connut l'hiéroglyphe hétéen; mais ce système graphique, créé pour une langue anaryenne, abondant en idéogrammes, ne se prêtait pas aux transcriptions phonétiques. Agathange, Moïse de Khorène, Lazare de Pharbe, d'accord en cela avec Diodore de Sicile et Polyen, nous apprennent que, pour la rédaction des actes, des correspondances et des documents indispensables, les Arméniens firent longtemps usage des lettres grecques, perses (pehlvi) et syriennes. Peut-être employèrent-ils les caractères cunéiformes perses qui, comme on le sait, sont des dérivés phonétiques du système chaldéo-assyrien, alors qu'on avait fait usage des signes idéographiques dans l'Ourartou ainsi que chez plusieurs peuples non sémitiques de l'Asie antérieure. Cet exemple, ainsi que celui donné par les Perses, ne semblent pas avoir été suivi par les Arméniens, les Mèdes, les Karthwéliens et les peuples du Naïri; car nous ne possédons aucun monument épigraphique de ces nations.

A l'époque de la venue de Haïk en Arménie, une autre écriture phonétique, appelée à un illustre avenir, était déjà d'un emploi courant dans l'Asie antérieure; l'alphabet araméen, né dans la Phénicie, s'était répandu en Assyrie et en Chaldée pour la rédaction des documents courants et avait gagné l'Arabie évoluant dans chaque milieu. Sans aucun doute les Arméniens connurent cette écriture; mais, créé pour des langues sémitiques dans lesquelles les consonnes jouent le rôle principal, cet alphabet n'était pas approprié aux sons des parlers aryens, dont les flexions reposent le plus souvent sur des voyelles, et les Arméno-phrygiens ne surent pas comme les Hellènes, le compléter pour leur usage. Les Perses se montrèrent plus avisés, quand ils créèrent l'alphabet zend pour la transcription des livres sacrés de l'Avesta; toutefois cette in-

novation est de très basse époque, postérieure à la formation du pehlvi.

Philostrate affirme qu'au temps d'Arsace (150 avant Jésus-Christ), les Arméniens possédaient un système graphique leur appartenant en propre; mais cette assertion, contraire à tout ce que dit Moïse de Khorène sur ce sujet, n'est basée sur aucun monument épigraphique et semble devoir être rejetée.

La langue arménienne est, dans son fond, de construction et de racines, franchement indo-européenne du groupe occidental, on ne saurait trop l'affirmer. Elle diffère radicalement des parlers de l'Iran, vieux perse, zend, pehlvi, kurde, ossèthe, etc... Cependant, dans ses diverses formes provinciales, elle se trouve être aujourd'hui souvent mélangée d'éléments sémitiques, iraniens ou altaïques, par suite du long contact qu'eurent les descendants des compagnons de Haïk avec des populations parlant des idiomes de ces groupes. Quant à l'arménien du moyen âge et la langue littéraire moderne, ils sont presque complètement indemnes à cet égard et constituent des instruments de premier ordre par leur souplesse; c'est donc que la langue arménienne s'est conservée pure au cours des siècles, malgré les vicissitudes du peuple qui la parle, et, comme tous les parlers, a simplement évolué.

Aux traditions linguistiques, d'importance primordiale quant à la conservation des caractères nationaux, venaient se joindre les croyances religieuses ancestrales. Bien certainement les Arméniens possédaient un panthéon national qui, selon toutes probabilités, était très proche parent de celui des Phrygiens, et rentrait dans les conceptions religieuses de tout le groupe des peuples indo-européens (1). Cependant, se trouvant être, par leurs conquêtes, en contact avec les sémites de l'Assyrie, les fils de Haïk adoptèrent quelques-unes des divinités de leurs voisins du Sud (2). Le dieu Parchamin, cité par Moïse de Khorène et qu'Anania de Chirag nomme Parcham l'Assyrien, n'est autre que Parchimnia des Sémites. La statue de cette divinité, longtemps adorée dans toute l'Arménie, fut, plus tard, transportée en Mésopotamie par Tigrane II, fils

(1) Strabon (XI, 19) nous apprend que, dans les temples de l'Acilicène, les Arméniens célébraient des Mystères rappelant ceux des Hellènes.

(2) Cette hospitalité à l'égard des dieux étrangers à la race se retrouve largement appliquée chez les Romains.

d'Ardaschès. Ailleurs, dans le bourg d'Erez, était l'image d'or de la déesse Anahid, Anahita des Sémites, et, d'après les dires de Pline, cette statue était vénérée aussi bien par les occidentaux que par les peuples de l'Asie. La précieuse idole, qui fit partie du butin enlevé sur les Parthes par Marc-Aurèle, finit sa carrière, détruite par Tiridate, lors de l'établissement du christianisme en Arménie.

Dans le village de Thil était la statue de la grande déesse chaldéenne Nana, l'Artémis des Grecs, par assimilation, et, dans les siècles suivants, quand, sous l'influence des Perses, les Arméniens acceptèrent officiellement le mazdeïsme, Ahoura-Mazda porta chez eux le titre de « père des dieux » ; perdant ses caractères iraniens, il devint une sorte de Zeus, par rapport aux divinités ancestrales.

Cette conversion de l'Arménie au culte de Zoroastre, qui, d'ailleurs, ne semble avoir été que très superficielle, n'excluait donc pas les divinités qu'adoraient les compagnons de Haïk; elle était rendue nécessaire par l'influence des Perses et par la crainte de voir les armées des Sassanides envahir la patrie; et la présence de Parchamin, d'Anaïta, de Nana et des autres divinités sémitiques dans les sanctuaires arméniens s'explique aussi d'ailleurs par la nécessité dans laquelle se trouvaient les dirigeants de la nation de faciliter l'assimilation des peuples dont on avait envahi le territoire. Ces dieux d'origine sémitique étaient adorés chez tous les tributaires de l'Assyrie, il convenait de ne pas froisser les convictions religieuses des populations asservies. Le grand dieu de l'Ourartou, Khaldis, avait aussi très probablement ses autels près de ceux de Bagdias, le Jupiter de la Phrygie.

Nous ne sommes que fort mal renseignés sur les conceptions originelles religieuses des Arméniens, mais quelques indices permettent de penser que, comme la plupart de leurs congénères aryens, ils ont débuté par le naturisme qui, se transformant peu à peu, donna naissance au panthéon national. Quoi qu'il en soit, le respect des dieux des ancêtres était si profondément enraciné dans la masse, qu'il survivait malgré toutes les tentations et toutes les violences. Cette puissance des convictions religieuses, chez les Arméniens, ne s'est d'ailleurs pas affaiblie, durant les temps chrétiens; car il est peu de peuples qui aient eu la force de conserver leur foi aussi

vive au milieu des plus terribles persécutions, pendant des siècles et des siècles.

En devenant le maître des Perses et des Mèdes, Darius Ier, fils d'Hystaspe, avait à remplir la lourde tâche d'affermir et d'organiser l'empire de Cyrus ; et ses préoccupations quant aux frontières de ses États l'obligeaient à la possession de la citadelle arménienne. Il importait qu'il dominât sur le plateau d'Erzéroum, non seulement afin d'éloigner les périls qui pouvaient surgir de ce massif montagneux, s'il demeurait aux mains d'un peuple énergique indépendant, mais, aussi, pour tenir en respect les turbulentes peuplades du Phase et du Cyrus, et contenir les hordes du Nord toujours menaçantes. La barrière du grand Caucase se dressait comme une formidable muraille contre les Scythes dont l'Asie antérieure conservait un terrifiant souvenir ; mais il fallait garder le pied de ce rempart, fermer les portes Caspiennes et le Dariall. Il était donc de première nécessité de s'assurer de l'Arménie. Ce point occupé, il ne restait plus aux grands rois que le souci de leur frontière vers l'Oxus, dont les steppes étaient alors occupées par ces fameux Massagètes chez qui Cyrus avait perdu la vie, et par d'autres nations scythiques non moins redoutables.

La lutte des Perses contre les Arméniens fut très âpre, si nous en jugeons par les récits de la célèbre stèle de Bisoutoun (1), seul document d'importance qui soit arrivé jusqu'à nous, sur la formation, par les armes, de l'empire des Achéménides.

Darius Ier raconte lui-même les campagnes qu'il dut entreprendre pour réduire l'opiniâtreté des Arméniens dont le pays, déjà compris dans ses États, jouissait bien certainement encore d'une grande indépendance.

Il est à penser que, soit par la force, soit plutôt par la ruse, les Perses étaient parvenus à diviser les Arméniens, peuple dont la vie politique était basée sur le principe féodal : car c'est un Arménien dévoué aux Achéménides, assurément traître à sa patrie, que le roi chargea d'étouffer un soulèvement national qu'il qualifie de révolte. La tiare de satrape devait être, sans aucun doute, la récompense de cette félonie.

(1) Bi-soutoun (sans colonnes), nom moderne de Behistoun (en perse Baghistana). Ces textes ont été gravés vers 500 avant Jésus-Christ, par ordre de Darius Ier, fils d'Hystaspe.

Le texte lapidaire s'exprime ainsi :

Et Darius, le roi, dit : Un arménien nommé Dadarsès, mon serviteur, Je l'envoyai en Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche contre l'armée des rebelles qui ne se disent pas les miens, tue ceux-là ! » Puis Dadarsès marcha. Quand il arriva en Arménie, les rebelles se massèrent et marchèrent contre Dadarsès pour livrer une bataille. Puis, Dadarsès livra la bataille avec eux. Il y a une forteresse nommée Zuza, en Arménie. Là, Ormazd fut mon soutien. Par la grâce d'Ormazd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée des rebelles. Ce fut le huitième jour du mois Thuravashara (mai-juin 519 avant Jésus-Christ), *lorsqu'ils livrèrent ainsi la bataille* (1).

Une seconde rencontre eut lieu près de la ville nommée Tigra (Juin 519) ; puis une troisième dans le même mois, devant une forteresse du nom d'Ethyama. Mais, dans ses comptes rendus, Darius parle des pertes subies par l'ennemi, sans dire si les engagements se terminèrent à l'avantage de ses troupes.

On doit croire que les armes perses n'eurent pas, sous le commandement de Dadarsès, tout le succès sur lequel comptait le Roi des rois, ou que ce personnage, assurément un prince de l'Arménie, lui devint suspect ; car, peu de temps après cette expédition, Darius remplaça l'officier arménien par un général de race perse, nommé Omisès.

De leur côté, les Arméniens semblent s'être avancés bien au delà de leur frontière, et, par suite, avoir été victorieux dans la campagne contre Dadarsès. C'est, en effet, en Assyrie, probablement dans les contreforts méridionaux du Taurus arménien, qu'Omisès rencontra et défit les révoltés vers la fin de la même année. Une bataille décisive, semble-t-il d'après les textes, aurait été livrée en mai 518 dans un district nommé Antyarus, dont nous ne saurions fixer la position. Cependant les affirmations achéménides se trouvent être en contradiction avec l'ensemble des faits ; car Omisès, craignant de s'engager à fond et de pénétrer en territoire ennemi, peut-être même ayant essuyé des revers, jugea plus prudent d'attendre que son maître, alors occupé par le siège de Babylone, vînt en personne pacifier le nord de son Empire.

(1) Trad. J. Oppert, dans *Le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 127 et suiv.

Ces luttes des Arméniens contre les armées de Darius Ier sont les plus anciennes guerres d'Arménie dont le récit nous ait été transmis, mais elle ont été certainement précédées par des expéditions de Cyrus dans le massif de l'Ararat et ces guerres venaient, pour les descendants de Haïk, après de longs efforts pour la conquête de leur nouvelle patrie. Le peuple arménien était donc déjà vers 520 très expérimenté dans l'art de la guerre et, si nous en jugeons par les témoignages des Achéménides eux-mêmes, ce furent les Perses qui durent repousser l'attaque, et non les Arméniens qui ont été contraints à refouler de leur pays les soldats d'Omisès.

Ces quelques lignes, écrites par l'ennemi, sont tout à l'honneur de la nation arménienne. Elles montrent ce peuple, deux siècles au plus après son établissement, déjà régulièrement constitué en Etat et se sentant assez fort pour oser se mesurer avec les cohortes des immortels. Peut-être aussi doit-on voir dans ce soulèvement une diversion tentée par une coalition des peuples du Nord, en vue d'obliger Darius à lever le siège de Babylone. Quoi qu'il en soit, la campagne d'Omisès et les conditions dans lesquelles se termina son entreprise, placent, dès les dernières années du VIe siècle, l'Arménie au rang de puissance jouant un rôle fort important dans la politique générale de l'Orient.

Fatalement, cependant, malgré leur vaillance, les Arméniens devaient succomber devant le nombre ; aussi voyons-nous, à la suite de ces guerres, leur pays compris dans la XIIIe satrapie de l'Empire des Perses, avec les districts des Ligyes et des Carduques, tandis que les montagnes du Petit Caucase qui n'étaient pas encore colonisées par les enfants de Haïk, peuplées de Saspires et d'Alarodiens, furent placées dans la XVIIIe satrapie avec les Macrones et les Moschiens du Lazistan, et les Matiènes du Kurdistan central et de l'Azerbaïdjan. Il semble qu'à cette époque, les Arméniens ne s'étaient pas encore étendus dans la moyenne vallée de l'Araxe, qu'ils possédaient les provinces de Van et d'Erzéroum ; mais que leur foyer principal se trouvait être plutôt sur l'Euphrate, là où s'élève aujourd'hui la ville d'Erzindjian, sur le chemin qui conduit de la Cappadoce à l'Ararat. A cet égard, cependant, nous en sommes réduits aux conjectures.

Les peuples de la XVIIIe satrapie, à peine soumis, hostiles

aux Arméniens, les entouraient au nord et à l'est, en un vaste demi-cercle, alors que vers l'est et le sud-est la surveillance de la grande citadelle était assurée par les troupes royales.

La puissance de l'empire Achéménide, comme plus tard celle des Etats parthes et sassanides, reposait sur l'application du système féodal, conception gouvernementale que les Iraniens tenaient de l'Assyrie, de la Chaldée et de l'Elam, et qui, d'ailleurs, répondait aux traditions des Aryas divisés jadis en tribus dans les steppes. Les rois des diverses nations, quand ils n'étaient pas eux-mêmes satrapes de leur pays, obéissaient à des gouverneurs de race perse, délégués par la Cour. Mais, dans la plupart des cas, les princes locaux régnaient effectivement sur leur peuple. Le Roi des rois exigeait la fidélité à sa cause, un tribut plus ou moins onéreux et des levées de troupes, dont lui-même fixait l'importance. Ce système s'étendait jusqu'aux vassaux, jusqu'au village.

Nous possédons cent preuves à l'appui de ce que j'avance; mais l'une d'entre elles est plus particulièrement intéressante, parce qu'elle concerne le régime de l'Arménie, sous les Achéménides.

Xénophon nous conte qu'après avoir franchi le Centrite, affluent du Tigre que les Turcs nomment aujourd'hui le Khabour, les Grecs de la retraite des Dix Mille entrèrent en territoire arménien, où régnait alors un prince du nom de Tigrane, et que Tiribaze, gouverneur des provinces méridionales de cet Etat, pour le compte de son roi, trompant la confiance des Grecs, s'efforça de les perdre. Ce personnage, en agissant ainsi, obéissait aux ordres de son maître qui, lui-même, avait reçu de la Cour de Suse le mandat d'accumuler toutes les difficultés sur la route que devaient suivre les soldats de Xénophon.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand furent bien la cause de la plus grande des révolutions qui jamais ait changé la face du monde. La bienfaisante civilisation des Hellènes se répandit alors jusqu'aux Indes, anéantissant pour toujours les principes surannés des vieux empires de l'Orient, introduisant chez les populations asiatiques des sentiments élevés en toutes choses; ce fut le triomphe de la civilisation sur la barbarie, et la prépondérance de l'esprit des Hellènes se maintint en Asie durant six cents ans, jusqu'au jour où l'avènement des

Sassanides au trône de Perse fut cause d'un retour vers l'ancienne culture iranienne.

L'écrasement de la monarchie Achéménide par le roi de Macédoine n'eut, en ce qui concerne l'Arménie, d'autre effet politique que celui de faire passer ce pays du joug des Perses à l'autorité des Grecs; mais, trouvant dans le nouvel état de choses une plus grande liberté civile et religieuse, les Arméniens abandonnèrent le Mazdéisme auquel ils s'étaient soumis par contrainte, retournèrent aux divinités de leurs ancêtres, acceptèrent avec enthousiasme le progrès et, s'inspirant de leurs maîtres grecs, prirent leur essor.

La plus grande obscurité règne sur les événements qui se passèrent dans cette partie de l'Asie antérieure, depuis l'époque de la mort d'Alexandre, jusqu'au temps de Mithridate le Grand, roi du Pont. Toutefois nous savons, par les Chronologies arméniennes (1), qu'en l'an 324 av. J. C. les Grecs avaient envoyé en Arménie un gouverneur du nom de Phrataphernès ou Néoptolème, qu'en 322, ce personnage était remplacé par Orontès (Hrant ou Ervand) qui occupa cette charge de 322 à 301. Qu'en 301 (?) c'était Ardoatès ou Ardavard qui commandait au pays, qu'après une suite de princes dont les noms sont inconnus, sauf celui d'Arsamès qui battit monnaie (2) en 82 de l'ère séleucide (230 av. J. C.), Artabazanes ou Artavaz (239-220 (?) domima sur l'Arménie et fut suivi par Orontes II (?) (220-215?).

Les Arméniens considèrent la suite de ces princes comme formant la première époque du royaume : c'est là une fâcheuse erreur qui les prive des plus anciens de leurs titres de noblesse; car, antérieurement à l'époque achéménide et durant le règne des successeurs de Cyrus, l'Arménie, nous le savons, fut gouvernée par ses propres rois. Nous ne connaissons pas les noms des princes qui se sont assis sur le trône de l'Arménie au cours des deux siècles environ qui ont suivi la conquête de Haïk et de tous les rois feudataires des Achéménides; seul le souvenir d'un certain Tigrane, contemporain de Xénophon, s'est conservé; mais il n'en est pas moins certain que ces dynasties ont existé. Dès lors les passer sous silence serait déchirer les premières pages des annales arméniennes (3).

(1) K. J. Basmadjian, *op. laud.*
(2) E. Babelon, *Numism. des rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène.* Paris 1890.
(3) Les sources arméniennes fournissent une liste de trente-six noms pour les

Quoi qu'il en soit, après cette dynastie contemporaine des premiers Séleucides en Syrie, les chronologistes indigènes placent une période de domination grecque qui se serait étendue de 215 (?) av. J.-C. à 190, époque à laquelle Antiochus le Grand fut défait par les Romains. L'Arménie, alors, s'émancipa, se partageant en deux royaumes, celui de la Grande Arménie, situé à l'Orient de l'Euphrate, et celui de la Petite Arménie limité, vers l'Est, par le même fleuve.

Le premier roi de la Grande Arménie fut Artaxias ou Artachès I, qui avait été général d'Antiochus. Ce prince fonda la ville d'Artaxata, sur l'Euphrate, au pied du Qara-Baghi, et en fit sa capitale. Les ruines informes de cette cité se voient encore près du village de Khorvir-âb, à trente kilomètres environ au sud-est d'Erivan.

Durant les premiers temps du règne d'Artaxias (1), l'Arménie jouit de l'indépendance ; mais vers 165 ou 159 av. J.-C. attaquée par Antiochus Epiphane, elle retomba sous la domination des Séleucides. Dans cette lutte pour l'indépendance de son royaume, Artaxias fut défait et perdit la vie. Nous ignorons quelle fut la durée de cette nouvelle phase ; mais Justin nous apprend qu'au début du premier siècle avant notre ère,

patriarches Haïkiens et attribuent à cette suite une durée de 1480 ans — ce qui donnerait à chacun un règne de 41 ans environ, cette durée ne peut être admise. D'autre part, de 870 à 330 avant J.-C., dix-sept princes auraient régné, ce qui donne pour la durée du règne de chacun, 31 ans, chiffre encore inadmissible. Mais si partant de la seule date certaine de chronologie légendaire, 330 av. J.C., nous ramenons à des propositions vraisemblables les divers règnes, nous voyons que la liste des rois correspond aux temps de la Monarchie Achéménide et que la suite des patriarches peut fort bien tenir dans les deux ou trois siècles compris par la marche de la nation de Cappadoce vers les pays de l'Ararat et par l'occupation de la nouvelle patrie. En ce cas, les suites conservées par les traditions arméniennes correspondraient à la réalité, seules les évaluations chronologiques seraient erronées. Elles datent d'ailleurs de temps récents, de l'époque où les auteurs chrétiens se sont efforcés de mettre les annales arméniennes en correspondance avec l'histoire biblique.

(1) Voici, d'après M. K.-J. Basmadjian (*op. laud.*, 1915), la liste des souverains de la dynastie d'Artaxias :

Artaxias ou Artachès I	190-159 (?)	av. J.-C.
Artavazd I	159-149	—
Tigrane I	149-123	—
Artavazd II ou Artoadistus	123-94	—
Tigrane II, le Grand	94-54	—
Artavazd III	56-34	—
Alexandre	34-31	—
Artachès II	30-20	—
Tigrane III	20-12	—
Tigrane IV et sa sœur Erato	12-5	—
Artavazd IV	5-2	—
Tigrane IV et Erato	2 av. J.-C. — 1 ap. J.-C.	

un souverain d'Arménie, nommé Ortoadistès, était en guerre contre le roi du Pont. Ce prince, semble-t-il, fut le prédécesseur de l'un des plus grands parmi les souverains de l'Arménie, de Tigrane II, qui se distingua d'une si éclatante façon dans ses guerres contre les Romains et les armées du Pont.

Nous savons par Strabon que le règne d'Artaxias fut une ère de conquêtes pour l'Arménie. Ce prince, en constituant un puissant royaume, devenait une menace pour les rois de Syrie et, bien certainement, Antiochus Epiphane ne l'attaqua que pour se défaire d'un voisin dangereux. Pressés à l'Orient par les Parthes, voyant la puissance romaine grandir chaque jour, les Séleucides devaient à la sécurité de leurs Etats d'étouffer au berceau ce royaume, dont la force devenait de jour en jour plus redoutable.

Pendant qu'Artaxias reconstituait le royaume de la Grande Arménie, Zariadras, ancien général, lui aussi, d'Antiochus le Grand, fondait la Petite Arménie, Etat qui demeura sous l'autorité des descendants de ce prince, jusqu'aux temps de Mithridate.

Les deux Arménies étaient alors les seuls pays vraiment civilisés de la région transcaucasienne. Leurs habitants, intelligents, actifs, à l'esprit très ouvert sur toutes choses, s'étaient profondément imprégnés de l'influence hellénique. Ils avaient adopté la langue des Grecs pour leurs écrits et, depuis la conquête macédonienne, s'étaient familiarisés avec l'usage de la monnaie. Aux dariques d'or et aux sicles d'argent des Achéménides (1), dont l'usage était peu répandu dans les pays septentrionaux, avait succédé l'emploi du numéraire macédonien, de celui des Séleucides, et des coins frappés par les colonies grecques du Pont-Euxin. Les drachmes des Parthes, qui faisaient alors leur apparition, devinrent plus tard, pour plusieurs siècles, la base de toutes les transactions.

Moïse de Khorène affirme qu'Artaxias frappa monnaie à son effigie, fait qui n'a rien que de très vraisemblable ; mais aucune médaille de ce prince ne nous a été conservée. D'ailleurs, la suite des monnaies arméniennes retrouvées jusqu'à ce jour est fort incomplète et l'interprétation des légendes que portent

(1) Il n'existe pas de numismatique arménienne sous les Achéménides, tandis qu'à la même époque, en Phénicie et en Cappadoce les Satrapes du Grand Roi battaient monnaie d'argent et leurs médailles portent leur propre nom, inscrit en caractères araméens.

ces pièces est souvent douteuse. D'après les documents que nous possédons, cette série numismatique débute dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère des Séleucides, et les seuls prince dont nous ayons retrouvé les médailles sont : Charaspès, Arsamès, Abdissarès et Xercès, dont les noms ne figurent pas dans les listes arméniennes, puis Tigrane II, Artavazd II, Tigrane III, Tigrane IV, Tigrane V et sa sœur Erato (1). Enfin, l'effigie d'Artaxias, fils de Polémon, se trouve gravée sur le revers de certaines monnaies de Germanicus.

A défaut d'objets d'art arméniens ou de monuments contemporains de la période grecque, la numismatique nous enseigne par son type et son épigraphie que l'Arménie était vite devenue l'un des centres de l'Hellénisme en Orient. C'est en vain que les Perses avaient tenté d'assimiler les Arméniens, de leur imposer leurs coutumes et leurs croyances orientales ; la culture iranienne ne répondait pas aux tendances de ce peuple, tandis que la civilisation grecque, conforme aux traditions des Aryens de l'Europe, trouva, dans l'Arménie, un sol favorable à son développement.

Telle est l'histoire des débuts de la nation arménienne. Ces annales, jusqu'ici presque inconnues, sont fort glorieuses pour ce peuple qui, occupant un poste avancé de la civilisation indo-européenne au milieu d'Etats asiatiques, n'a jamais cessé de tenir haut et ferme l'étendard des Aryens. Païens, les Arméniens soutinrent pendant des siècles la culture hellénique ; chrétiens, ils se firent les grands champions de la foi et de la civilisation occidentale, et leur rôle historique a toujours été des plus remarquables depuis les temps de la conquête de l'Asie par les Macédoniens. Mais avant Alexandre le Grand, à l'époque des efforts individuels des peuples helléniques, l'Arménie fut un puissant Etat, avec lequel les plus grands souverains de l'Asie furent obligés de compter. C'est cette partie de l'histoire arménienne qui est la moins connue, alors qu'elle est cependant la plus intéressante ; car la vie tout entière du peuple arménien, jusqu'à nos temps, n'est que la conséquence de ces premières pages, et si, durant vingt siècles, les Arméniens se sont montrés énergiques, vaillants et attachés à leur esprit national, c'est que « noblesse oblige ».

J. DE MORGAN.

(1) Cf. E. Babelon, *op. laud.*

UNE PSYCHOSE NOUVELLE : LA PSYCHOANALYSE

Quand une maladie contagieuse tend à s'introduire dans un pays, c'est un devoir, pour le médecin qui le premier a connaissance du mal, de jeter le cri d'alarme pour provoquer sans délais les mesures prophylactiques nécessaires.

Jeter ce cri d'alarme est le but de cet article.

Cette affection nouvelle qui menace d'envahir la France a pris naissance il y a quelque vingt ans à Vienne, en Autriche. Ses progrès, d'abord très lents, sont bientôt devenus plus rapides et la généralisation du mal ne s'est pas fait attendre. Les pays germaniques ont été naturellement les premiers atteints ; puis, le mal a envahi la Suisse allemande et la Hollande ; de là, il est passé d'un bond en Amérique, où il a trouvé un terrain de culture favorable. En dehors de ces contrées, l'Europe n'a été quelque peu contaminée que dans les pays scandinaves ; les Slaves n'ont été que très peu touchés ; les Latins se sont montrés jusqu'ici à peu près réfractaires, mais quelques cas sporadiques font craindre qu'il soit imprudent de s'endormir dans une quiétude trompeuse.

Non moins remarquable que sa distribution géographique est la répartition de la maladie suivant l'âge, le sexe, les classes sociales et les professions. Les enfants et les sujets atteints d'autres formes d'aliénation mentale jouissent d'une immunité complète ; les classes ignorantes ou peu instruites, vivant du travail de leurs mains, et les professionnels du commerce et de l'industrie n'en montrent aucun exemple. C'est un mal rigoureusement limité aux intellectuels. Parmi ceux-ci,

les artistes, les savants adonnés aux sciences exactes ou physico-chimiques sont généralement indemnes; les littérateurs ne sont pas complètement réfractaires; mais c'est surtout parmi les psychologues et les médecins, et plus particulièrement parmi les psychiatres, que le mal exerce des ravages vraiment inquiétants. Les membres du clergé sont suspects, surtout lorsqu'ils siègent au Tribunal de la Pénitence. Les femmes sont souvent atteintes, mais la maladie revêt chez elles une forme spéciale, pas toujours bénigne, dont les crises coïncident avec les moments où le mari revient du cercle, la fille de ses cours ou la servante du marché.

Le mal dont il est ici question a certains caractères des maladies infectieuses : la contagiosité, l'incubation et l'aggravation par des passages successifs d'un sujet à l'autre. Ce n'est cependant pas une maladie microbienne, ou son microbe est bien subtil, car elle se transmet en dehors de tout contact, par la parole et par la lecture des ouvrages issus de la plume des sujets atteints.

C'est une maladie sans lésion apparente du système nerveux central, une affection purement psychologique : en un mot, une psychose. Son nom, imaginé par ceux-là mêmes qui en sont les victimes, est la *Psychoanalyse*.

Définie dans ses termes les plus généraux, la psychoanalyse est une affection par suite de laquelle les infortunés qui en sont atteints deviennent incapables d'accepter pour tels qu'ils sont les gestes les plus insignifiants, les actes les plus simples, les paroles les plus banales des personnes qu'ils fréquentent : à tout il faut trouver un sens profondément caché. Découvrir ce prétendu sens caché devient pour le malade une véritable obsession.

S'il n'y avait que cela, on comprendrait mal la grande diffusion et la contagiosité d'une telle maladie, lesquelles ne sauraient avoir d'autre base que la satisfaction d'un désir aigu. Or, approfondir un mystère, quand l'objet du mystère est banal, ne saurait être très attrayant. Mais la chose s'explique par suite d'une complication qui s'est introduite et, à la manière des associations microbiennes, est venue orienter la maladie dans une direction particulière ; cette complication consiste en une cécité psychique pour tous les facteurs qui ne sont pas de nature sexuelle, d'où résulte une tendance invincible à

chercher dans le facteur sexuel la cause unique, universelle, omnipotente de toutes les actions humaines. Nous avons parlé d'associations microbiennes ; la comparaison est justifiée : la psychoanalyse, telle qu'elle se revèle aujourd'hui, résulte de l'association de la psychose ci-dessus définie avec l'érotomanie. Le psychoanalyste est un juge d'instruction, un inquisiteur doublé d'un érotomane ; et c'est parce qu'il trouve dans l'exercice de la psychoanalyse la satisfaction de sa manie érotique qu'il aime son mal, comme le dipsomane, le cocaïnomane, la morphinomane aiment leur poison. Sans cette remarque, la diffusion de la maladie serait restée inexplicable.

Les psychoanalystes ne cachent pas ce côté de leur tournure intellectuelle ; mais ils arrivent, ou croient arriver, à lui donner un aspect presque décent en le revêtant d'un déguisement scientifique.

Comme tous les déments, le psychoanalyste vit dans un monde imaginaire qu'il nous faut connaître pour nous rendre compte de ce qui se passe en lui ; et cela nous amène à présenter un exposé très sommaire de l'ensemble de la théorie, telle qu'elle a été élaborée par son fondateur, le Dr Freud, et par ses disciples.

Cette théorie se caractérise par quelques mots significatifs qui sont comme les étiquettes de son contenu. Ces mots sont : le *Pansexualisme* et la *Libido*, l'*Inconscient* et la *Censure* et surtout les *Complexes*, facteurs omnipotents, aussi bien des manifestations de l'activité normale que des symptômes somatiques et psychiques des psychopathies.

Expliquons tout cela comme si nous l'acceptions pour argent comptant.

L'enfant naissant n'a en lui que les instincts accumulés dans la race au cours de son évolution phylogénétique. Or, ces instincts sont presque exclusivement de nature sexuelle et le poupon s'y abandonne ingénument, dans son inconscience de ce qui est bien et de ce qui est mal. Toutes les perceptions sensorielles qui constituent peu à peu son avoir psychique personnel subissent l'influence dominatrice de cette orientation mentale. C'est ainsi qu'il est, d'abord et avant tout, sous l'influence des impulsions du dedans, un onaniste effréné et, par réaction sur son entourage, un incestueux hétéro — ou homosexuel, en proie aux incessantes excitations de la Libido.

Mais tout cela est déformé, maladroit, par suite de son ignorance des vraies fins de la sexualité. C'est ainsi que ses tendances onanistiques se traduisent d'une façon impossible à interpréter pour des observateurs non avertis, par des actes d'apparence innocente, tels que se frotter le nez ou les oreilles, sucer son pouce, tripoter ses pieds, manier ses excréments, ou expulser d'un air béat le contenu de son rectum et de sa vessie. Tout cela n'est qu'onanisme, détournant vers son but des zones érogènes accessoires ou illégitimes.

De même, il obéit à ses impulsions incestueuses lorsqu'il pétrit de ses petites mains le sein de sa nourrice et se jette avidement sur le mamelon. Sa colère contre le père qui veut le prendre dans ses mains est celle d'un jaloux envers le rival détesté.

D'ailleurs il ne tient aucun compte du sexe ou de la nature des personnes et ses tendances incestueuses peuvent, selon les circonstances, prendre pour objet le père ou la mère, le frère ou la sœur, sans souci de l'homosexualité; il traduit ses impulsions par des violences que sa faiblesse seule rend sans danger.

Ainsi, onanisme dévoyé, impulsions incestueuses, ignorantes de la différence des sexes, voilà de quoi est pétri ce petit être auquel nos yeux aveuglés prêtent une innocence angélique.

Au fur et à mesure que l'intelligence se développe, sous l'influence de l'éducation parentale, la distinction du bien et du mal se fait jour dans la conscience, et, peu à peu, prend naissance un facteur nouveau : la Censure morale, qui s'installe à la porte de la conscience psychique, pour n'y laisser pénétrer que les idées et les sentiments qui ne suscitent pas sa réprobation. Il faut, pour passer, lui montrer patte blanche, et tout ce qu'elle condamne est, non rejeté entièrement au dehors, mais refoulé dans l'Inconscient.

Cependant, pour être hors de la vue de la conscience claire, tous ces réprouvés de la Censure n'en sont pas moins présents quelque part, et très actifs. Là, fermentent, dans les profondeurs de l'Inconscient, une foule d'impulsions, de tendances, de goûts, de désirs et de haines, tous de nature sexuelle, tous plus abominables les uns que les autres, et qui luttent sans cesse pour s'extérioriser, orienter nos pensées, diriger nos

jugements, décider nos actes et commander à notre insu jusqu'à nos moindres gestes.

De tous ces facteurs, certains, de par l'hérédité, de par les acquisitions personnelles dues aux impressions sensorielles, de par le hasard des incidents de la vie affective, de l'éducation, de l'imitation, etc., gardent par rapport aux autres, confondus en quelques résultantes anonymes, une individualité, une personnalité, et deviennent dominants : ce sont eux que Freud et ses disciples appellent les Complexes.

En raison de la fréquence des impulsions incestueuses, le *Complexe œdipien* occupe une place privilégiée.

Ces complexes (onanisme, narcissisme, sadisme, masochisme, inceste, homosexualité, etc.) cherchent donc sans cesse à s'extérioriser, mais la Censure veille et les repousse dans l'Inconscient.

Chez quelques dégénérés, ils sont plus forts que la Censure, ils passent malgré elle et se manifestent sous leur forme vraie : c'est la *perversion sexuelle.* Mais chez tous les autres, impuissants à vaincre la Censure, ils s'efforcent de tromper sa vigilance en revêtant un déguisement. Chez l'homme normal, le déguisement est assez habile pour permettre aux Complexes de s'extérioriser sous une forme acceptée par les conventions sociales. C'est ainsi que les Complexes les plus odieux s'épanchent au dehors sous les formes les plus respectables : les productions littéraires et artistiques, les œuvres de charité, la piété filiale, les sports, les religions avec leur cortège de prières et de macérations, les systèmes philosophiques.

L'homme normal est celui chez lequel ces exutoires décents suffisent à abaisser la pression intérieure des Complexes.

Un autre exutoire est le rêve où, sous une forme moins déguisée, les Complexes peuvent se faire jour sans trop grand dommage.

Entre ces deux extrêmes, la perversion sexuelle et l'état normal, est une condition intermédiaire où la lutte violente des Complexes contre la Censure se manifeste par des symptômes somatiques ou psychiques de nature pathologique. C'est le cas des psycho-névropathes. Tous les sujets affectés de phobies, d'hystérie, tous les déments précoces, tous les paranoïaques et bien d'autres ne sont que de malheureuses victimes de la fermentation intérieure des Complexes sexuels : tous

leurs symptômes, non seulement psychiques, mais somatiques (contractures, vomissements, amaurose des hystériques, etc.), ne sont que des effets des Complexes infantiles mal déguisés et mal refoulés. Il suffit de les mettre au jour, tout nus dans leur laideur native et dans leur innocence originelle, pour les dépouiller de toute leur vertu nocive et rendre aux malades la santé psychique et physique.

Mais pour cela, il faut les dépister : c'est le rôle difficile de la psychoanalyse. Elle y parvient par deux voies : l'exégèse du rêve et la recherche des associations d'idées.

Comment cela ? En ce qui concerne le rêve, il faut savoir d'abord que tout rêve est la réalisation d'un désir sexuel infantile. Que l'on rêve de choses banales, des mille petits riens de la vie journalière, ainsi qu'il arrive neuf fois sur dix, ou d'événements impressionnants, quelle que soit leur nature : voyage dans des pays lointains, vol délicieux au-dessus des nuages, ou, au contraire, chute dans un précipice, naufrage, incendie, fuite éperdue devant des brigands qui vous poursuivent, mort d'un ami très cher, etc., tout cela peut avoir pour cause occasionnelle quelque incident de la vie récente, mais a toujours pour cause efficiente un désir infantile de nature sexuelle, condamnable et refoulé.

Toutes les différences entre ces désirs simplistes et ces manifestations oniriques si variées doivent être mises sur le compte du déguisement des Complexes ; et puisque ces déguisements sont ici moins habiles, une exégèse pénétrante, opérée par un psychoanalyste averti, pourra mettre à nu les Complexes.

Quant aux associations d'idées, c'est bien plus simple encore. Les Complexes sont à l'affût, prêts à saisir toute occasion de franchir la barrière de la Censure. Or, quelle meilleure occasion se peut rencontrer que celle d'un mot compromettant bondissant dans la conscience en prenant appui sur la perche que lui tend un mot innocent auquel il est uni par une association naturelle ?

Qu'en pensez-vous, lecteur ?

— J'en pense, direz-vous, qu'il n'est pas d'entorse violente que les psychoanalystes ne donnent au plus élémentaire bon sens pour arriver à faire cadrer les faits les plus simples et les plus clairs avec leurs opinions biscornues.

— Vous n'y êtes pas. Ce sont les victimes sincères et malheureuses d'une lamentable méprise : ils ont appliqué à l'homme la psychologie des habitants de la lune telle que l'avait imaginée, pour la faire aussi différente que possible des réalités terrestres, quelque subtil Cyrano au retour d'un prétendu voyage dans notre satellite.

Le but avoué des psychoanalystes est, d'une part, de démêler les causes profondes des formes infiniment variées que revêt l'activité de l'homme normal; de l'autre, de dépister les Complexes, causes des accidents dont souffrent les psychonévropathes. Mais le but secret, souvent inconscient, je n'en doute pas, et qu'ils pourraient démêler par une psychoanalyse relativement facile s'ils s'appliquaient à eux-mêmes leurs propres procédés d'investigation, est, comme on dit vulgairement, de se gratter où cela les démange, c'est-à-dire de donner satisfaction à leur secrète érotomanie. Car, puisqu'ils nagent en plein dans le Pansexualisme, les psychoanalystes savent d'avance ce qu'ils doivent trouver au bout de leurs interrogatoires, savoir : quelque impulsion sexuelle de nature plus ou moins inavouable. Aussi, leur préoccupation constante est-elle de plonger dans la vie intime de chacun un regard indiscret semblable à celui du *voyeur* qui, au fond d'un couloir obscur, l'œil fixé à un trou de la muraille, se repaît des scènes d'un lupanar.

Toutes ces particularités ne sont pas sans déteindre sur l'habitus corporel et psychique des sujets atteints de psychoanalyse. On les reconnaît au premier coup d'œil : ils prennent des airs profonds, observent les plus menus détails, leur œil suit les moindres gestes, les plis de leur front témoignent du travail incessant de leur pensée. Ils sont indiscrets et, à propos de bottes, posent des questions saugrenues qui font cabrer les hommes, rougir les honnêtes femmes et rire les femmes légères.

Pour donner quelque précision à nos dires, montrons le psychoanalyste dans son cabinet de consultation.

Un coup de timbre retentit : le larbin en frac introduit une cliente. C'est une jeune femme dont la figure assez jolie contraste avec un air de souffrance et la fraîche toilette d'été avec une fourrure dont son cou est emmitouflé. D'une voix fort enrouée, elle explique son cas.

— Ah! Docteur! je ne sais ce que j'ai dans la gorge, je le comparerais tantôt à une poignée de sable sec, tantôt à une pelote d'aiguilles. Impossible d'avaler ma salive,et vous entendez ma voix, ce qui est calamiteux pour une actrice comme moi. Et avec cela, la tête lourde, lourde, et pas le moindre appétit.

— N'est-ce que cela! dit le docteur d'un air distrait.

— Et que voulez-vous de plus, n'est-ce pas assez? Cependant, je puis ajouter que par moments j'éprouve comme une angoisse avec la sensation d'une boule qui me remonte du creux de l'estomac.

— Ah! des angoisses, une boule, cela devient intéressant. Et avec cela?

— Et avec cela des idées noires; si je ne me retenais, je pleurerais toute la journée.

— Nous y sommes. Voilà les symptômes névropathiques qui vont nous éclairer, Madame, sur la vraie nature du mal dont vous souffrez. Et ces idées noires, insistons sur ce point, quelle est leur nature?

— Mais rien, rien de particulier, je mets au pire les petites contrariétés ordinaires de la vie qui, en temps ordinaire, m'auraient laissée indifférente.

— Et ces contrariétés ne s'orientent pas dans une direction particulière?

— Oh! nullement,Monsieur. Des questions de domestiques, de visites à rendre, de préséance au théâtre, tout ce qu'il y a de plus banal.

— Peut-être pas tant que cela. Nous y reviendrons. Avez-vous des cauchemars?

— Oh! oui, docteur, à coup sûr, car je me réveille toujours très agitée. Je rêve des choses absurdes. Heureusement qu'au bout de peu de minutes tout cela sort de ma mémoire et s'évanouit en fumée.

— Voyons, faites un effort, ce serait du plus haut intérêt.

— Impossible, dit-elle après s'être un instant recueillie, je ne retrouve rien.

— Voyons, j'insiste, qu'avez-vous rêvé cette nuit?

Et, d'un geste machinal, il rajuste sa cravate qui s'était déplacée.

— Ah! le geste que vous venez de faire me le rappelle à

l'instant. Mais c'est tellement absurde et stupide qu'il n'y aurait aucun intérêt à le raconter.

— Je vois que cela vous embarrasse ; il n'en est que plus nécessaire de le dire sans aucune réticence.

— Oh ! si vous voulez : cela ne m'embarrasse aucunement. C'est idiot, voilà tout.

— Donc, vous avez rêvé....

— J'ai rêvé que mon frère faisait effort pour m'introduire sa cravate dans le gosier, et cela me faisait grand mal, me déchirait la gorge et me coupait la respiration, au point que je me suis éveillée. J'avais dormi la bouche ouverte et ma gorge était si sèche et si douloureuse que je ne pouvais ni avaler ma salive, ni reprendre ma respiration.

— Cravate ?... Cravate ?... C'est un symbole, mais lequel ? Recourons au précieux carnet où j'ai consigné de ma main les enseignements du Maître.

Il prend sur sa table un petit registre et le feuillette.

— Consultons la table : Cadavre.... Cratère.... Ah ! voilà Cravate, page 18. Reportons-nous à la page 18.

Il feuillette encore et lit à mi-voix :

Expressions symboliques de l'organe viril : tiges, cannes, troncs d'arbre, parapluies, limes, branches, serpents, cravates, chapeaux, etc. (1).

Ah ! la cravate compte donc parmi les symboles du membre viril. Je croyais bien me le rappeler. Ainsi, tout s'éclaire, car le pharynx, cavité canaliforme doublée d'une muqueuse, a plus de titres qu'il n'en faut pour représenter l'organe féminin. Cette femme est, sans le savoir, obsédée par le désir de relations incestueuses avec son frère. Faire passer dans le conscient la connaissance de ce désir est, selon la méthode du Maître, le seul moyen de le combattre et de chasser avec lui les manifestations névropathiques dont souffre cette femme. Poursuivons notre interrogatoire.

— Et ce frère, madame, éprouvez-vous à son égard des sentiments particuliers ?

— Oh ! Docteur, nous nous adorons, et la plus grande peine de toute ma vie a été de me séparer de lui il y a deux ans quand il est parti au service. Songez que nous avons été élevés ensemble et que nous avons passé notre première enfance

(1) Textuel.

dans le même berceau car, vous l'ai-je dit, nous sommes jumeaux, et nous étions l'un et l'autre si menus que c'est seulement à l'âge de quatre ans que nous avons eu chacun notre petit lit.

— Ah, vraiment ! (A part.) Tout rêve étant, selon l'enseignement du Maître, la réalisation d'un désir infantile, c'est vers cette époque qu'il faut diriger mon enquête pour y trouver, si possible, les traces du *complexe* qui tourmente aujourd'hui cette femme.)

— (Haut.) Et vous rappelez-vous, Madame, si vous vous sentiez, dès cette époque de la première enfance, entraînée vers lui par une attraction particulièrement vive ? Ce rêve, où il vous faisait avaler sa cravate, correspond-il à quelque manœuvre, à quelque jeu de votre première enfance ?

— Je ne comprends pas, Monsieur.

— En d'autres termes, quel rôle jouait sa cravate dans vos pensées, dans vos relations ?

— Mais, Docteur, s'écrie la dame en partant d'un grand éclat de rire, que me racontez-vous là ? Il n'avait pas de cravate !

— Pas de cravate ! Pas de cravate ! En êtes-vous bien sûre ? Une pareille anomalie n'est pas sans exemple dans les annales de la science, mais est cependant hautement exceptionnelle.

— Vous dites ?

— Voyons, soyez confiante, et dites-moi toute la vérité sans réticences. Dans quelle condition.... par quelle.... exploration... indiscrète ou par quelle circonstance de hasard avez-vous fait cette étrange constatation qu'il était dénué de cravate ?

— (A part.) Ah ça, est-ce qu'il devient fou ? (Haut.) Vraiment Docteur, je ne comprends rien à tout ce que vous me dites. Est-ce qu'on met une cravate à un bébé ?

— (Se frappant le front.) Excusez, Madame, cette distraction. Sans m'en apercevoir, je me suis laissé entraîner à vous parler un langage qui n'est intelligible que pour les seuls initiés. Cravate est, ici, comme dans votre rêve, la représentation symbolique d'un objet d'une tout autre nature, d'une nature telle que si elle arrivait à votre connaissance sous une forme non symbolique et non déguisée, elle vous paraîtrait

fortement choquante. C'est pour ne point vous choquer ainsi qu'elle prend ce déguisement innocent sans lequel la Censure morale qui veille aux portes de votre conscience ne la laisserait pas passer. Mais ce n'est pas sans protester qu'elle accepte ce déguisement imposé. De là, dans les profondeurs de votre Inconscient, une lutte terrible qui se manifeste par ces symptômes névropathiques que vous avez accusés : l'humeur sombre, l'angoisse et la constriction de la gorge. C'est seulement quand nous aurons pu la dépouiller de son déguisement et la mettre au jour sous une forme qui ne manquera pas de vous scandaliser, que nous triompherons des accidents pénibles dont vous vous plaignez. Mais, ce sera l'affaire d'une autre séance. D'ici là, observez-vous, étudiez-vous, retenez dans votre mémoire vos rêves et toutes les idées quelles qu'elles soient qu'ils feront surgir en vous et, pour si difficiles à dire qu'elles vous paraissent, vous me les confierez sans réticences. (Prenant son carnet.) Je vous inscris pour mercredi 3 heures.

— Docteur, tout cela est très profond, mais en attendant, j'ai toujours dans la gorge des poignées de sable et des pelottes d'aiguilles.

— Cela n'a aucune importance, Madame, sucez des boules de gomme et revenez mercredi.

La visiteuse ferme la porte ; le Docteur appuie sur un timbre et le domestique introduit un nouveau client.

C'est un petit homme sec, très brun, très vif et très agité. Avec beaucoup de volubilité, il explique qu'il souffre d'insomnies nocturnes, tandis que, pendant le jour, il a peine à se tenir éveillé.

— C'est un signe commun à beaucoup de psychopathies, Monsieur ; cherchons à préciser.

— A vrai dire, Docteur, je me doute bien un peu de la cause de mon mal, mais je n'ai pas la force d'y résister. Je dois être présent à mon bureau tous les jours de 9 heures à 5 heures, et il m'est désagréable d'emporter, comme font certains de mes collègues, un petit déjeuner froid ou d'aller m'intoxiquer avec eux dans la gargotte voisine. Aussi, je ne mange pas à midi, mais le soir je me rattrape et, en compagnie de quelques bons amis, je fais, dans un restaurant voisin des Halles, un très copieux repas qui me suffit pour les vingt-

quatre heures. Puis, en fumant force cigares, nous buvons nombre de tasses de café. N'y aurait-il pas là une cause suffisante des irrégularités de sommeil dont je souffre?

— Monsieur, bien des médecins diraient oui ; mais ce serait là un jugement superficiel, appuyé sur de simples contingences. Il faut aller au fond des choses et trouver les causes profondes de ce que je rattache sans hésitation à une psychopathie. L'insomnie est toujours l'effet d'un désaccord entre des idées, comment dirais-je... pénibles, peu avouables, cherchant à émerger de la subconscience et que la conscience refoule parce qu'elle aurait honte de se les avouer. Ce sont ces larves de pensées que nous devons rechercher ensemble et que je dépisterai si vous voulez bien m'y aider.

Voyons, soyez sincère, confiant, et ne me cachez rien. N'avez-vous pas, dans votre passé infantile, j'entends celui de la toute première enfance, des incidents, des émotions secrètes d'une nature spéciale dont le retour ou le simple souvenir vous serait pénible ?

— Moi ? Non, pas du tout. Rien.

— Voyons, scrutez bien. Cherchez à évoquer des souvenirs lointains et ne vous laissez pas arrêter par la crainte de dire des choses choquantes. N'avez-vous pas éprouvé pour votre mère des sentiments très exclusifs, contre votre père une haine inexplicable ?

— Non, pas du tout. J'ai à peine connu mon père, mort quand j'étais tout petit, et, quant à ma mère, elle me traitait de méchant polisson et je vous jure que ce n'était pas exagéré.

— Rien à gagner de ce côté : essayons un autre procédé. Etendez-vous sur ce canapé. Fermez les yeux, évoquez les souvenirs de votre première enfance et au moment où je prononcerai : « Parlez », vous direz à haute voix le premier mot, quel qu'il soit, qui se présentera à votre esprit. Ça y est. Bon. Attention. Soyez donc à ce que vous faites, et ne remuez pas ainsi comme un ver coupé !

Le client (murmurant entre ses dents) : Comme un ver coupé... comme un ver coupé...

Le Docteur (les yeux fixés sur son chronomètre) : Parlez.

Le Client aussitôt: Asticot.

Le Docteur: Temps de réaction : 2/5 de seconde, c'est très

beau ; ce mot doit symboliser un Complexe qui fermente au seuil même de la conscience. Mais que signifie-t-il ?

Il se prend la tête dans les mains et répète : Asticot ! Asticot ?.... Cela ne me dit rien. Consultons le carnet : Aba... Aca... Acro.... Arbalète, Asperge, Astrolabe... Asticot n'y est pas. Que faire? (A mi-voix.) Génie du pansexualisme, déesse Libido, venez à mon aide, fécondez mon cerveau stérile.

Un temps.

Brusquement, son œil s'illumine d'une flamme aiguë et il s'écrie : Euréka ! Eh parbleu, c'est clair comme de l'eau de roche !

a... s. la première et la dernière lettre du mot anus, le vil instrument des voluptés inavouables ! Cette suppression de deux lettres essentielles était un déguisement, ma foi, assez habilement trouvé par le Complexe sexuel, mais pas assez habile pour mon œil de lynx. Et anus en latin signifie aussi....

— Vous avez appris le latin, Monsieur?

— Oui, Monsieur, j'étais même très fort.

... Signifie aussi vieille femme. Quant à *ticot*, la Censure ici n'a pas été bien maligne : c'est tout simplement un anagramme. Sous sa forme régulière il donnerait *tioc*. De *tioc* à *ticot* il n'y a pas loin. Vraiment, c'est l'évidence même. Cet homme est tourmenté par l'idée doublement immorale des voluptés sodomiques ravies sur la vénérable personne d'une vieille femme. Quelle gloire de communiquer au Maître cette importante découverte !

— Est-il quelque vieille dame avec laquelle vous soyez en rapport et qui de quelque façon occupe vos pensées ?

— Oui, Docteur, ma mère à qui je consacre pieusement tous mes dimanches.

— Et quel âge a-t-elle?

— 71 ans.

Le Docteur (à mi-voix) : Nous y sommes : c'est l'*Œdipus complexe* dans toute sa splendeur.

— Eh bien, Monsieur, je suis éclairé.

— Ah ! et qu'est-ce qui vous a éclairé ?

— Ce mot, pour vous de signification toute banale, m'a ouvert les portes de votre subconscience. J'y puis maintenant plonger mes regards et j'y vois que... Ah ! sans vous en douter le moins du monde, votre conscience claire restant pure,

vous êtes tourmenté par des angoisses qui sont la cause vraie de vos insomnies.

— Et ces angoisses?

— C'est difficile à dire.... Vous connaissez vos classiques grecs, Monsieur?

— Mais oui, quelque peu.

— Vous avez lu les tragédies de Sophocle : Œdipe à Colonon, Œdipe Roi?

— Oui, certes.

— Eh bien, ces angoisses sont de la nature de celles qui accablaient le malheureux époux de sa mère Jocaste.

— Eh! bon Dieu, Docteur, quelle relation voyez-vous?...

— Et encore, les relations incestueuses d'Œdipe, si elles étaient criminelles par leur objet, étaient correctes par leur nature, tandis que vous, malheureux...

Le Client (se dressant sur son séant, d'un air effaré) : — Ah ça, Docteur, qu'entendez-vous par là et à qui en avez-vous? Lequel de nous deux devient fou ici?

— Calmez-vous, mon ami, calmez-vous. Pour quelles femmes vous sentez-vous du goût, les brunes ou les blondes?

— Mais qu'est-ce que ça peut vous foutre, à la fin?

— Calmez-vous, mon ami, et répondez sans chercher à pénétrer mes desseins.

— Eh bien, si vous tenez à le savoir, les brunes. Les blondes me dégoûtent, les blondes, ça sent le lapin.

— Votre mère a les cheveux...

— Blancs, monsieur.

— J'entends, mais quand elle était jeune, était-elle blonde ou brune?

— Blonde, Docteur, très blonde.

— Plus de doute maintenant, c'est le déguisement *a contrario* imposé par la Censure. Cet amour des brunes est un goût inspiré par la Censure morale à cet infortuné pour lui cacher plus sûrement les impulsions qui, de sa subconscience, cherchent à se faire jour au dehors. Plus l'impulsion est violente, et sa violence nous est ici révélée par la brièveté du temps de réaction, plus le déguisement est habile et plus la lutte est acharnée entre les combattants dans ce champ clos qu'est le système nerveux du malade.

— Revenez me voir, mon ami, je renonce à obtenir en une

seule séance votre guérison qui ne pourra résulter que d'une confession complète, d'une mise en pleine lumière, et cela, par vous-même, des impulsions secrètes qui sont la cause de votre mal. Je vous inscris sur mon carnet pour jeudi prochain à 3 heures.

(Exit).

Et maintenant, à ceux qui seraient tentés de voir là une amusette, écrite sans souci de la justice et de la vérité, nous répondrons en les renvoyant aux ouvrages de Freud et de son école; s'ils veulent s'éviter un labeur aussi considérable, ils trouveront dans un ouvrage de Regis et Hesnard : *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses*, un très documenté exposé de ces théories accompagné d'exemples authentiques qui leur hérisseront le poil. Si cela leur semble encore trop long, ils en trouveront, sous la signature de l'auteur de cet article, un résumé plus concis dans le volume de l'*Année Biologique* consacré à la littérature de 1914. Ils verront que nous n'avons pas dépassé les bornes de la juste critique et que les apparentes exagérations de cette satire sont, jusque dans le détail, en rapport exact avec les énormités de la théorie.

YVES DELAGE.

LE MÉCANISME DE L'ORGANISATION

—

I

Il semble à première vue que chacun sache directement qu'entendre par *organisation*, parce que le mot appartient au langage courant. Sous cette forme, il nous vient du latin, et a passé, soit dans d'autres langues latines comme l'italien, l'espagnol, le portugais et le roumain, soit dans une langue mi-latine mi-germanique comme l'anglais; il a été adopté aussi par des langues slaves, comme le polonais et le russe, et jouit depuis quelques années d'une faveur incroyable dans une langue germanique d'où l'on tente en vain de chasser les mots français: en allemand. Ce qui oblige d'admettre que rien dans la vie sociale slave et germanique ancienne ne correspondait au phénomène particulier qui s'est élaboré à un tel degré dans la culture latine qu'il en est devenu l'un des éléments les plus caractéristiques. Sans doute, notre mot *guerre* nous vient des Germains : mais les Latins avaient *bellum*, qui nous a laissé des dérivés. C'est en vain qu'on chercherait dans les divers dialectes et chez les tribus germaniques soit un mot, soit une institution qui répondent à « l'organisation romaine ». Ce qui prouve, une fois de plus, et par un argument impartial, que les Germains ni les Allemands n'ont pu « découvrir » l'existence et le mécanisme de « ce facteur social ».

Le mot latin se rattache d'ailleurs au radical grec qui nous a donné *organe*. Donc, l'organisation est essentiellement un phénomène biologique, par assimilation du corps social à un

corps animal, et plus spécialement à celui d'un mammifère. Organiser, selon l'étymologie, ce serait situer un certain nombre d'éléments exactement comme sont situés les divers organes dans un organisme vivant. Aussi plusieurs théoriciens, surtout les évolutionnistes anglais, ont-ils élaboré une théorie générale selon laquelle l'Etat ou la Société sont assimilables à un organisme dont tous les éléments constitutifs, tels que le système politique, la famille, le droit, etc., seraient, les uns par rapport aux autres, dans un arrangement comparable à celui des organes principaux et secondaires d'un corps animal ou humain. Et comme, selon l'ancienne biologie, la tête, en tant que siège de la pensée, était l'organe directeur, la théorie de l'Etat-organisme conduisait, pour peu qu'on la poursuivît systématiquement, à une conception hiérarchisée, sinon précisément autocratique, de la vie en société.

Il me faudra revenir plus loin sur cette comparaison. En ce moment, il importe d'abord de mettre en lumière ce fait fondamental : que la notion d'organisation étant *biologique*, c'est le caractère de vie ou de mort qui doit servir à distinguer le phénomène des autres formes possibles d'arrangement. L'organisation n'est donc pas seulement un classement, comme le classement zoologique par exemple, ou le classement des fiches d'étude ou de banque ; car un classement n'est jamais qu'une juxtaposition d'éléments qui conservent chacun leur autonomie, sans réagir les uns sur les autres. Dans un organisme, au contraire, ces éléments sont situés de manière que le premier réagisse sur le deuxième, c'est-à-dire le mette en mouvement ; puis, que le deuxième réagisse sur le troisième ; et ainsi de suite, jusqu'au dernier.

Pour qu'il y ait organisme, et tout autant organisation, c'est-à-dire arrangement organique, il faut que les éléments constitutifs se trouvent les uns vis-à-vis des autres dans un rapport spécial, qui soit tel que l'ensemble qui a été « organisé » jouisse de la vie, ou du moins d'une possibilité d'actions et de réactions réciproques qui soit de même ordre que celles qui caractérisent les êtres vivants. Par suite aussi, l'organisation n'est pas seulement *la méthode*, ni *une méthode*, comme on l'a répété à satiété ces temps derniers ; ni d'autre part, *la technique*, ou *une technique*. C'est bien plus que cela. Sinon il n'y aurait d'utilité, ni à discuter du phénomène, ni à prétendre

que nos nations modernes se distinguent du stade barbare précisément par l'organisation, affirmation qui répond aux faits discernés par l'ethnographie, par la sociologie et récemment par l'observation de la grande guerre actuelle.

Il ne suffit d'ailleurs pas de dire à une nation en quoi consiste l'organisation pour qu'aussitôt elle s'organise ; ni même de lui montrer le choix entre les diverses modalités possibles de ce facteur social. La disparition de l'Assyro-Babylonie, de l'Egypte, des républiques grecques, pour ne pas parler des grands empires relativement civilisés des Indes et de la Chine, du Mexique et du Pérou, prouve assez que les expériences doivent être refaites par chaque groupement à ses risques et périls. Encore vaut-il la peine, si même on doit disparaître, de laisser dans l'histoire universelle une trace, non pas sanglante, mais sublime ; et d'avoir contribué par la construction, mais non par la destruction, à l'évolution générale de l'humanité.

La notion biologique vient apporter ici un réconfort non méprisable. Tant qu'il n'y a que *juxtaposition* des forces individuelles, il n'y a pas possibilité de conservation des acquisitions successivement accumulées par les générations humaines, donc de vie sociale. Une société de sauvages australiens, et même des sociétés plus proches des nôtres, comme la société islamique, sont déjà le résultat d'un stade plus élevé, qui est celui de la *coordination* des individus, sans être parvenues encore à celui de l'organisation véritable. En voyant les produits de l'industrie magdalénienne et solutréenne, en étudiant la civilisation des villages lacustres, il est difficile d'admettre que la société qui leur fut contemporaine ait été vraiment « organisée » ; mais il est plus impossible encore de prétendre que les hommes se trouvaient alors au stade de la simple juxtaposition des individus. Dès ce moment s'était déjà opéré un arrangement régulier, mais qui ne présentait pas ce caractère biologique spécial qu'on ne voit apparaître que dans les civilisations vraiment progressives, comme dans l'Egypte ancienne, dans les républiques grecques, en Chine ou à Rome, et enfin, sous des formes plus systématisées encore, dans l'Europe moderne.

Chacun peut constater, en regardant autour de soi avec attention, que cette notion biologique subsiste comme base

caractéristique même dans l'emploi banal des mots organiser et organisation. Un bon organisateur, comme Colbert ou Napoléon par exemple, est celui qui assemble un nombre déterminé d'éléments *choisis* (en vertu de son génie naturel consolidé par l'expérience acquise), de telle manière que son œuvre subsiste plus longtemps que sa propre personnalité ; et que même la personnalité de ses successeurs puisse disparaître à son tour sans que l'œuvre construite cesse de vivre, c'est-à-dire de se modifier dans ses formes en conservant intact son squelette de soutien. C'est ainsi que l'inscription maritime de Colbert et le Code Napoléon subsistent dans leurs organes essentiels, et même trop solidement étant données les modalités nouvelles des sociétés modernes ; il en est de même de certains trusts et de certains cartels, que nulle attaque prolétarienne ne peut dissocier parce que les éléments fondamentaux en ont été agencés harmoniquement. La seule intervention possible est dans tous ces cas l'intervention révolutionnaire, laquelle obéit, elle aussi, comme on verra, aux principes de l'organisation véritable. Le langage vulgaire donne à ce phénomène son caractère réel par des expressions comme « aller tout seul, marcher tout seul », qui s'appliquent à une administration politique, économique ou scientifique, et, dans le détail, à un bureau, à une usine, à une maison de commerce. Il arrive donc un moment où le mécanisme comme tel, c'est-à-dire par sa qualité d'agencement autonome, dépasse en solidité et en durée celles des êtres humains qui l'avaient établi.

II

Il importe de bien définir, même en risquant de paraître pédant, le caractère biologique de l'organisation. Car c'est la méconnaissance de ce caractère qui rend superficielles la plupart des réponses données à quelques enquêtes de journaux français et allemands et qui, depuis plus de quarante ans, a mis la France en état d'infériorité momentanée vis-à-vis de l'Allemagne. On doit reconnaître que si l'esprit, ou le génie, de l'organisation a de tout temps été marqué en France, il a cependant été de plus en plus rare en notre pays dans le cours du XIXe siècle. Ce n'est pas que les individus capables d'organiser aient manqué ; et l'on peut citer comme des effets du

génie français en ce sens l'organisation des chemins de fer, de l'enseignement primaire, des syndicats ouvriers. Mais ces essais ont été dépassés de beaucoup en Allemagne, non seulement dans les quelques directions indiquées à l'instant, mais dans bien d'autres encore, surtout économiques. Il a fallu la secousse effroyable d'août 1914 pour faire voir au public français tout entier les dangers du laisser-aller qui s'était établi dans nos mœurs, et contre lequel ne pouvaient prévaloir ni propagandes écrites ou parlées, ni législations coercitives.

C'est pourquoi l'on prie le lecteur de ne pas se laisser rebuter par l'aridité des discussions qui suivent, puisque, dès que les principes généraux sont devenus intelligibles, leur application aux cas de détail se fait avec un gain non négligeable de peine, de temps et d'argent.

Ces principes généraux sont exactement identiques dans toutes les directions de la vie collective, et, par suite, peuvent être appliqués partout, soit en même temps, soit successivement. Ce qui varie, ce sont seulement : 1° les conditions de choix à faire entre eux selon les circonstances qui se présentent ; 2° la formule des principes secondaires, qui dépend du but immédiatement poursuivi. C'est pourquoi Napoléon aurait fait un aussi bon savant, un aussi bon industriel, un aussi bon commerçant moderne qu'il fut bon stratège, bon tacticien et bon administrateur.

Peu avant la présente guerre, les principes généraux des batailles modernes avaient fait en Belgique le sujet d'enquêtes et de recherches qui donnèrent au commandant A. Fastrez (1) l'occasion de formuler deux principes fondamentaux, avec six corollaires, que voici :

1° *le principe de l'offensive* : on est plus fort quand on crée les événements que quand on les subit ;

2° *le principe de la coordination* : des forces agissant en commun ne fournissent tout le rendement dont elles sont virtuellement capables qu'à la condition d'être coordonnées ;

3° *le principe de l'orientation des efforts* : les forces agissantes ne peuvent fournir leur rendement maximum que si elles sont mises en jeu dans un but bien déterminé, contre un objectif bien défini ;

(1) *Archives Sociologiques* de l'Institut Solvay, Bruxelles, 30 avril 1914, p. 387-393.

5° *le principe de l'économie des forces* : s'il n'est pas possible d'appliquer toutes les forces sur l'objectif à accabler, du moins doit-on s'efforcer de réduire à l'extrême minimum la proportion de celles qu'il faut employer ailleurs ;

6° *le principe de la liberté d'action* : pour arriver à la concentration des forces et des efforts, il faut d'abord voir clair et conduire ses troupes en sûreté là où l'on veut frapper ;

7° *le principe du secret et de la vitesse* : pour se donner le maximum d'avantages sur l'ennemi, il faut empêcher celui-ci de concentrer lui-même ses forces et ses efforts, le surprendre et agir vite pour le déconcerter ;

8° *le principe de l'exploitation à fond de la victoire* : pour achever la défaite de l'adversaire et rester toujours maître de la situation, il faut profiter immédiatement des résultats acquis par l'offensive et empêcher l'adversaire de se reconstituer.

Remplacez dans toutes ces formules le terme « forces militaires » par « forces économiques », celui « d'efforts » par celui de « capitaux », et celui « d'ennemi » par celui de « concurrents », vous pourrez aussitôt organiser une industrie, un trust, un syndicat ouvrier. Remplacez encore ces termes par « préparateurs » et par « instruments perfectionnés » : vous organisez un laboratoire scientifique. Appliquez les deux principes fondamentaux et leurs corollaires à la science et à l'art : vous organisez une branche scientifique ou une école esthétique. Cette possibilité de transposer les formules fondamentales de l'organisation d'une catégorie d'activités à l'autre est connue depuis longtemps aux Etats-Unis, dont les grands chefs de trusts et dont les grands financiers se sont toujours réclamés de Napoléon, qui disait dans son *Mémorial* :

« Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises périlleuses. Est-ce parce qu'ils ont du bonheur, qu'ils deviennent ainsi de grands hommes ? Non, mais parce qu'étant de grands hommes, ils ont su maîtriser le bonheur. Tous ces grands capitaines n'ont fait de grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art, c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec leurs conséquences, des efforts avec les obstacles. »

Que si cependant le succès, ou, pour rester dans notre do-

maine, le mécanisme de l'organisation ne dépendait que de la stricte application de quelques principes généraux, quiconque les connaît devrait réussir ses entreprises et savoir organiser solidement, en petit ou en grand. Qu'un Napoléon rapporte sincèrement à son obéissance aux « principes naturels » ses succès militaires (surtout l'étonnante campagne de France), c'est grande modestie, confirmée d'ailleurs par son propos à Gouvion-Saint-Cyr : « Si j'en ai le temps, un jour j'écrirai un livre où je développerai les principes de la guerre d'une manière si claire qu'ils seront compréhensibles pour tous les militaires et qu'on pourra les apprendre comme on apprend une science quelconque. »

Mais l'Empereur oubliait un élément important, et qui l'est pour le moins autant que les principes eux-mêmes : c'est l'élément du *choix*. La véritable difficulté consiste à choisir dans chaque cas présenté par l'expérience immédiate lequel des principes fondamentaux ou secondaires doit être appliqué de suite, et pendant combien de temps. Donc nous revenons à notre problème : il faut, pour agir en pratique, situer les principes d'action suivant un certain ordre, qui précisément se nomme : « organisation ».

C'est la nature de cet ordre qu'il nous faut maintenant tenter de définir.

III

Pour distinguer le mot *organiser* des termes connexes *arranger*, *classer*, *sérier*, *coordonner*, il suffit de nous placer sur le terrain biologique. On sait que tous les animaux se classent en huit embranchements, dont sept sont Invertébrés et dont un seul est Vertébré. Dans le cas présent, il importe davantage d'évaluer d'après le mécanisme : sept embranchements sont Inarticulés et un seul est Articulé. Les organismes supérieurs sont ceux de l'embranchement des Articulés ; et c'est sur leur modèle qu'on a désigné, par une expression imagée, le type supérieur de la vie en société.

Autrement dit : *l'organisation est un système d'éléments articulés les uns sur les autres* et qui, par là, sont les uns par rapport aux autres dans un état de dépendance ou, comme on dit en mécanique, de *commande*. Une action exercée à l'une des extrémités de la série se communique à tous les autres élé-

ments successivement, non pas par pression, ni par choc, ni par engrenage, mais par un mouvement de levier, rectiligne ou circulaire, autour d'un pivot réel ou idéal.

Organiser consiste donc à placer certains éléments constitutifs de manière qu'une partie de chacun d'eux, sauf du premier et du dernier, se rattache à celui qui le précède et à celui qui le suit, en gardant la possibilité d'un mouvement et en transmettant au suivant le mouvement qu'il a reçu du précédent.

Un bon organisateur est celui qui sait choisir les éléments utiles et qui réussit à les mettre dans une situation telle de contact réciproque que l'ensemble une fois construit « joue » de la meilleure manière possible,étant données les circonstances de temps, de lieu et de civilisation générale. C'est ainsi qu'il n'a pas suffi de répartir la France en départements et de mettre à leur tête des préfets, dirigeant des sous-préfets, pour l'organiser ; mais que le premier Empire et la Restauration ont dû instituer une énorme enquête (trop peu connue du public) qui s'appelle la *Statistique des Préfets;* commencée vers 1805, elle s'est terminée vers le milieu de la royauté de Juillet, a été reprise par le Second Empire et recommençait sur des bases nouvelles, au moins dans les Bouches-du-Rhône, peu avant la guerre. Cette statistique a eu pour but de faire de l'agent départemental un rouage articulé entre le producteur ou le consommateur local et les bureaux centraux de Paris.

Organiser une usine, de même, n'est pas construire à la file un certain nombre de salles, y mettre des machines et des ouvriers, mais disposer ces salles, ces machines et ces ouvriers de manière que le travail se poursuive en mode articulé, depuis l'entrée des matières premières jusqu'à la sortie des matières produites.

Il me semble inutile d'insister davantage sur les détails, parce que chaque lecteur possède une provision d'expériences et d'observations personnelles qui lui suffit pour discerner le caractère *articulé* de toutes les entreprises dites *organisées*. Par contre, certaines activités, comme le travail à domicile dans un grand nombre de branches, ne méritent pas cette épithète, puisque l'activité s'y déploie en juxtaposition, plus rarement en coordination, mais non en articulation. Je signale dans ce sens l'industrie à domicile des rubans en Auvergne,

celle des gants en Dauphiné, celle des bûcherons à peu près partout en France.

L'image fondamentale empruntée aux Vertébrés a été également appliquée aux machines, et à tel point qu'on parle du bras d'un levier, du genou d'une bielle. Quel est l'enfant qui, voyant fonctionner les machines des bateaux à vapeur, n'a pas demandé si ce ne sont pas là les jambes du bateau ? Si la machine produit cette impression vivante, ce n'est pas seulement parce qu'elle se meut, mais précisément parce qu'elle se meut d'une certaine manière, au moyen d'éléments rigides articulés les uns sur les autres comme nos membres. Ces éléments sont souvent interchangeables, ou en tout cas peuvent se modifier ou se raccommoder sans grands effets sur la marche même ; au lieu que les articulations, dans l'animal comme dans la machine et dans les institutions, sont les points sensibles et délicats, dont le moindre défaut détraque le mécanisme général.

Le bon organisateur sera donc, en outre, celui qui sait distinguer, entre les divers rouages, ceux qui jouent le rôle d'un coude ou d'un genou, et qui saura d'abord les agencer, puis leur assurer une enveloppe de protection suffisante contre les heurts et les déboîtements.

Ce qui revient à dire, enfin, que dans l'image courante qui assimile par exemple une administration à une machine, et ses éléments à des rouages, doit être introduite cette nuance, que ces rouages ne se commandent pas par simple engrenage, comme on le dit souvent, mais bien par des jeux de leviers articulés les uns sur les autres et qui doivent se mouvoir suivant des lois particulières.

De même, une armée avec ses divers corps, subdivisés en divisions, brigades, régiments, etc., constitue non pas un ensemble d'éléments juxtaposés, mais bien un ensemble d'éléments articulés. Si j'étais tacticien, j'aurais, aux principes énoncés ci-dessus, ajouté en tête celui-ci : que dans la guerre, les forces et les efforts doivent se « commander » les uns les autres, de manière qu'en manœuvrant les éléments d'avant, on exerce une action articulée sur les éléments d'arrière, et réciproquement. Mais on n'a nul besoin de ma formule, puisque le mot « déclencher », qui appartient maintenant au vocabulaire militaire, prouve assez que la pratique a précédé la théo-

rie, et que les agents de liaison sont déjà imposés dans la réalité comme des éléments d'articulation d'un usage nécessaire. On remarquera seulement que ces agents sont actuellement aussi organisés à leur tour alors qu'anciennement les officiers d'état-major, qui jouaient ce rôle très honorable et très périlleux, n'étaient pas considérés comme formant un élément aussi essentiel de l'organisme militaire dans son ensemble que nos agents de liaison modernes. Comme la guerre est de nos jours devenue aussi complexe que l'activité industrielle ou commerciale, il est naturel que les articulations se soient multipliées en même temps que les leviers, et aient acquis un caractère de précellence, visible aussi dans nos machines-outils, nos automobiles, nos aéroplanes et nos sous-marins, ainsi que, notamment, dans les métiers à tisser les plus récents.

IV

Mais ceci ne suffit pas. Il s'agit encore de savoir quels sont les éléments qui peuvent, de par leur nature même, être utilisés dans un but d'organisation. Ils se classent en trois catégories : les matériaux premiers, les activités et les agents.

Soit par exemple une usine à organiser. Il faut d'abord acquérir des terrains et ceux-ci doivent présenter certains avantages, se trouver par exemple à proximité d'une source d'énergie. Puis, il faut construire les bâtiments selon un plan conforme au but spécial, par exemple pour la filature ou pour la fabrication d'automobiles. Il faut enfin se procurer des machines appropriées et de la main-d'œuvre experte. L'organisateur de l'usine est donc obligé à chaque stade de l'organisation de choisir entre plusieurs possibilités. C'est de ce *choix* que dépendra la valeur pratique de la mise en marche définitive. Les éléments sur lesquels porte ce choix sont surtout, d'une part, les activités soit mécaniques soit humaines, d'autre part, les agents de ces activités, également mécaniques ou humains. Il ne suffit pas de dire que l'organisation est en fonction du but. Car on peut fort bien, dans n'importe quelle branche, savoir exactement quel est le but à atteindre et quels sont en théorie les moyens les meilleurs, sans pour cela être capable, le moment de l'exécution venu, de choisir entre ces moyens.

La qualité principale d'un organisateur, supposé qu'il con-

naisse les principes fondamentaux, sera donc d'ordre purement subjectif. C'est ce qu'on nomme le coup d'œil et, plus vulgairement, la chance ou le bonheur. C'est une qualité qui peut rester inconsciente pendant longtemps dans un homme et se développer ensuite sous l'influence des nécessités vitales, ou dans des conditions particulièrement favorables. Il existe dans l'épicerie en gros et dans la grande industrie des individus spécialement doués qui fondent, organisent et mettent en marche des exploitations, des magasins ou des fabriques, puis les cèdent contre fort bénéfice à des individus auxquels manque ce genre de talent, mais qui possèdent celui de maintenir à un bon niveau de rendement des affaires déjà en train. Certains ingénieurs sont spécialisés dans la remise en marche d'affaires qui périclitaient; dès que ces affaires marchent de nouveau, ils les quittent, pour recommencer ailleurs, contre salaire généralement très élevé, la rareté de ce don personnel déterminant ce qu'on appelle un salaire d'occasion.

Il ne faudrait pas croire que ces spécialistes en organisation tiennent uniquement leur valeur particulière de ce que, par exemple, ils sont mieux au courant des progrès techniques, ou s'entendent mieux en comptabilité ou en machines. L'élément essentiel de leur succès est impondérable. Ce sont pour la plupart d'excellents psychologues pratiques. Ils s'entendent sans doute à évaluer rapidement les possibilités techniques, car cela est nécessaire, mais aussi les possibilités humaines, c'est-à-dire la capacité de rendement réelle des employés et des ouvriers.

Toute question de succès ou d'insuccès laissée de côté, — car ces deux phénomènes dépendent de normes qui évoluent dans un tout autre plan que l'organisation, — les grands capitaines ont su choisir leurs lieutenants, les grands auteurs dramatiques leurs interprètes, les grands musiciens leurs exécutants. Il n'est pas jusqu'à une maîtresse de maison qui reçoit beaucoup, qui ne doive savoir choisir ses domestiques. Selon le mode d'activité, il est permis de tâtonner ou non. Mais il est rare qu'un organisateur véritable ne sache dès le début préférer comme collaborateurs ceux d'entre les candidats qui seront les mieux doués pour le travail qu'on leur demande. La « malchance » de certains provient de ce qu'ils s'imaginent doués des qualités d'organisateur, alors qu'ils

vaudraient davantage en sous-ordre. Beaucoup de sous-ordres d'ailleurs, surtout dans les administrations publiques, sont annihilés, au lieu que dans une situation *où aurait été engagée leur responsabilité*, ils se seraient montrés organisateurs excellents.

On doit donc se garder de disserter abstraitement du mécanisme de l'organisation, parce que la qualité personnelle de celui qui recherche ou reçoit le rôle d'organisateur constitue un élément essentiel de ce mécanisme. Il en est de même à l'autre bout de la série, c'est-à-dire pour les agents d'exécution.

Ils sont de deux sortes, les machines et les hommes. Quiconque a fait de l'automobile ou de l'aéroplane, ou a du moins causé librement avec des mécaniciens de diverses spécialités et qui aiment leur métier, sait à quel point ils attribuent aux machines des mœurs presque animales. Ils reconnaissent volontiers des manies à leur moteur, et l'injurient comme on ferait d'un chien de chasse. Je ne voudrais pas me rendre ridicule en parlant de la psychologie des machines perfectionnées. Mais enfin, un industriel, un ingénieur, un officier d'artillerie, un chef d'orchestre, un armateur qui ignorerait que les machines ont des « mœurs », comme disent les ouvriers, et qui ferait supporter à ces ouvriers les ratés dont ils sont irresponsables, bref, qui ne ferait pas entrer en ligne de compte dans son plan général cet élément d'arrêt, sinon d'insuccès, serait un mauvais organisateur. Admettons, pour éloigner toute tache d'anthropomorphisme, que chaque machine possède son équation particulière, exactement comme tout homme son équation personnelle. Si la première peut au besoin être définie en chiffres (état des graisseurs, humidité atmosphérique, échauffement, etc.), la seconde ne le sera jamais, malgré les méthodes pseudo-scientifiques de la psychologie dite expérimentale, admirable invention qui donne des semblants de certitude et supprime l'analyse psychologique proprement dite.

Un organisateur qui ne serait pas psychologue est impossible à concevoir. Certes, le meilleur peut encore se tromper. Mais la proportion des erreurs aux jugements exacts reste minime. Les généraux d'Alexandre et de Napoléon Ier ont été souvent inférieurs à leur tâche; mais il faut toujours considérer les circonstances dans chaque cas particulier. De même

un organisateur d'usine peut se tromper sur le rendement réel d'un ouvrier, mais sans que cela influe considérablement sur la marche générale de l'affaire. Un organisateur de syndicats peut se tromper sur la valeur de quelques-uns des militants qui l'entourent sans que le progrès du syndicat en souffre longtemps. Et ainsi de suite, pour toutes les activités sociales considérées tour-à-tour.

Mais, dira-t-on, à quoi bon tant raisonner, puisque la formule est connue depuis longtemps? Pour organiser, il suffit de mettre *the right man in the right place!* Sans doute : mais comment savoir à quel genre de travail un homme convient ou quel genre de travail convient à chaque homme, — la première nuance étant allemande et américaine, la seconde anglaise et française? Si l'on pouvait demander à tout individu pour quelle sorte d'activité il se sent le mieux doué, en étant assuré d'une réponse sincère, l'application du dicton anglais serait relativement facile. Mais combien sont-ils qui se connaissent assez eux-mêmes ou qui, se connaissant, seraient assez sincères pour affirmer leur « vocation »? Et d'ailleurs, au dicton anglais, la sagesse des nations en oppose un autre : où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.

Ce proverbe a même été érigé en théorie générale par de nombreux auteurs qui se sont occupés du mécanisme social, surtout s'ils étaient eux-mêmes des industriels. Dans un livre sur le facteur humain dans le travail, paru en Amérique, on lit : « Dans le cas d'un homme qui a de la répugnance pour la seule sorte de travail qui puisse lui faire gagner son pain quotidien, que cette répugnance soit due à des caractères innés ou qu'elle ait été aquise sous l'influence du milieu, cet homme est obligé de subir une lutte longue et pénible. Mais une pratique continuée sans arrêt lui assurera la victoire ; c'est le travail même qui réagira sur l'esprit, de manière que celui-ci abandonnera son attitude antagoniste. Le mieux, pour acquérir l'habitude d'un travail industriel, c'est de dresser son esprit à aimer précisément ce travail-là...Il y faut seulement de la bonne volonté, du sérieux, de la ténacité à concentrer son intérêt et son attention sur le travail en cours (1). »

(1) J. Hartness, *The human factor in works managment*, New York, 1912, p. 17. Dans ce système, les ouvriers inexperts sont confiés à des « moniteurs », qui leur montrent comment économiser l'effort et qui ont pour tâche de développer l'ini-

Le « dressage par le dedans » des ouvriers et des employés, sur lequel on insiste beaucoup ces années dernières dans le monde industriel, commercial et administratif des Etats-Unis, est sans doute moins offensant pour la dignité humaine que le dressage par le dehors tel qu'on l'applique, par l'intermédiaire du militarisme, dans l'Allemagne prussifiée. Cependant d'autres industriels américains, et non des moindres, trouvent plus conforme même aux intérêts matériels, j'entends économiques, de leur nation de baser le recrutement des ouvriers et des employés sur leurs tendances naturelles plutôt que sur leurs tendances imposées. « A mesure qu'un ouvrier devient plus habile dans sa spécialité, il acquiert de l'assurance, de la santé et même de la coquetterie. L'amélioration de sa santé semble due au fait que sa vie est devenue plus active et plus régulière, ce qui se combine avec l'intérêt croissant qu'il éprouve pour le travail qu'il exécute. Car c'est un fait bien connu que le travail qui nous plaît et qui concentre notre attention sans aucun effort de notre part nous fatigue moins qu'un travail qui nous est imposé et pour lequel nous sommes obligés de nous forcer. La tâche ainsi accomplie avec plaisir a pour résultat invariable une quantité plus grande et une qualité meilleure de production de l'ouvrier et le contentement vis-à-vis de son sort (1). »

A. VAN GENNEP.

(*A suivre.*)

tiative originale que l'on suppose *a priori* exister en tout homme, quel qu'il soit et de quelque milieu qu'il provienne.

(1) H. L. Gantt, *Work wages and profit*, New-York, 1913, p. 151-152.

POÈMES DES BORDS DE L'YSER

—

VOUS M'ÉCRIVIEZ « QUAND VIENDREZ-VOUS?... »

à René Kemperheyde.

Vous m'écriviez : « Quand viendrez-vous?... » — Je répondais :
Je ne sais point, mais je viendrai!... — Et vous m'aimiez
Sans m'avoir jamais vu...; vous m'aimiez dans mes livres :
Reprenant le chemin que j'avais voulu suivre,
Votre pas retrouvait la trace de mon pas
Et vous vous arrêtiez où j'avais été las...
Et votre âme éprouvait une émotion nouvelle
A retrouver partout mon âme fraternelle....

Je suis venu... Où êtes-vous, mon cher ami?...
. . . .
Barbarie qui détruis!...
— Et toi, douceur de vivre!
Toi qu'on a appelée Civilisation,
Toi qui, je crois, en vérité n'as pas de nom,
Qui es l'aile d'oiseau envolée dans l'air libre,
La saveur de la pêche et la fraîcheur des bras
De l'amante où l'amant cache son front qui vibre;
Qui es la paix, qui es l'amour et le cœur ivre,
Tout ce qu'on ne voit plus ici : Douceur de Vivre!...

O mon ami! Combien vous avez dû souffrir,
Sentant ainsi, jour après jour, la vie mourir...

Voyant tomber, feuille par feuille, branche à branche,
L'arbre dont l'ombre, telle une eau pure, s'épanche
Et baigne le jardin de candide fraîcheur...
Tant de sang a coulé alors de votre cœur !...

Je pense à vous... Voici que j'ai voulu venir
Vers tous les fiers espoirs unis aux souvenirs
De votre courageuse et loyale patrie :
Un matin, du midi de la France, est partie —
Détachement de volontaires pour le front
De la Belgique — notre petite section...
J'ai connu la longueur de ces nouveaux voyages
Où, dans un coin de quai, assis sur leurs bagages,
Les hommes harassés dorment sans réfléchir ;
Les trottoirs encombrés de ceux qui vont partir
Et des autres, ceux plus tristes qui vont attendre...
J'ai vu des trains monter et j'ai vu redescendre
De longs convois marqués de petites croix rouges...
J'ai vu, masques de cire où pas un pli ne bouge,
Des visages dont les yeux ne regardaient rien ;
J'en ai vu d'autres qui cachaient avec les mains
Leurs yeux gonflés, brûlés encor du sel des larmes...
J'ai vu des enfants qui jouaient parmi les armes
Et que leurs mères élevaient au bout des bras
Pour leur montrer, plus loin encor, Celui qui Va...

. . . .

Ah ! Tout l'amour muet, et l'angoisse profonde,
Les craintes, les espoirs que l'air, onde par onde,
Projetait, confondait et séparait soudain
Dans les gares, toujours semblables ;... et le train
S'arrêtait, repartait pour traverser la France !...
Je suis venu... Où êtes-vous... ? J'ai l'espérance
Qu'un jour prochain, ami, nous nous rencontrerons...
J'espère.. ! Mais peut-être que nous passerons
L'un près de l'autre, sans nous voir, sans nous connaître...
Ou, vers le même but cher à nos cœurs, peut-être
Que, par des routes différentes, nous irons.. ?

Qu'importe ! Voici qu'en cette heure je retrouve
Tout ce que vous aimez en ce que voient mes yeux;
Et tout ce que mon cœur, dans la douleur, éprouve,
Je sens que votre cœur, meurtri et douloureux,
L'éprouve plus encore, ô fils de cette terre
Qui, dans votre lointain et pieux souvenir,
Gardez la vision que rien ne peut ternir
Et qui, sur l'horizon sombre, se dresse claire...!
Nous sommes donc tout près l'un de l'autre, et je sais
Que — tels ces monuments, vestiges d'un passé
Où la noblesse faisait grande l'âme humaine,
Conservent, malgré tout, cette beauté certaine
Que l'art dans chaque pierre incrusta pour toujours —
Votre fière patrie opposera, sereine,
A l'attaque brutale et fourbe de la haine
Le courage loyal et vainqueur de l'amour.

Ypres, décembre 1914.

IN MEMORIAM (1)

au brigadier Morizet.

Ce dimanche était clair ainsi qu'un jour de fête
Sur la terre flamande éveillée au soleil...
Le moteur bourdonnait comme un essaim d'abeilles...

... Bergues et son beffroi, asile du poète
Des Méditations... *Puis Roosbruge et l'Yser;*
Les péniches, maisons de l'eau, volets ouverts...
Gracieuse et paisible encore, Poperinghe
Dont le ciel n'avait pas été strié d'obus...
Vlamertinghe,.. Ypres-la-Mutilée,.. Elverdinghe
Et l'entrée de ce parc où nous étions venus...
L'église aux trous béants, la gangrène des pierres,
Les tombes retournées du petit cimetière,
De tristes corps échappés à la terre nus...

(1) Le 18 avril 1915, à Elverdinghe, le même obus roula le brigadier Morizet, mon frère et moi. Le brigadier Morizet fut tué.

Et pourtant le dimanche était clair, la vie belle,
Nous avions de l'espoir et de la joie au cœur !

. . . .

Ce fut un choc assourdissant, une stupeur...
La Mort avait creusé une tombe nouvelle...

DANS CETTE CAVE...

à Henri Terquem,
maire de Dunkerque.

Dans cette cave, où la clarté de notre lampe
Sous le fouet du courant d'air s'élève ou rampe,
Glisse sur un visage et pénètre soudain
Dans un groupe compact, éclairant une main
Ou se brisant parfois contre l'acier d'une arme... ;
Dans cette cave où tous, enfants, hommes et femmes
Surpris par le bombardement sont descendus
Et, impuissants, écoutent tomber les obus... ;
Sous cette terre où, rapprochés, nous attendons
Avec la lancinante et pénible impression
Qu'il n'y a, pour l'instant, rien à faire de mieux
Que fumer une pipe, ou regarder les yeux
Qu'une lumière éclaire et qu'une ombre enveloppe ;
Je pense à des prés verts avec des trous de taupes...
... La flamme, réveillée d'un coup de doigt, s'épand
Sur des regards tendus et curieux d'enfants,
D'enfants grands et petits que le destin rapproche
Et dont les vies sont confiées à cette roche
Que d'autres ont, pour eux, façonnée et polie...
... Je songe que, chassant à travers des prairies,
Mon pied a dû meurtrir plus d'une fourmilière ;
Je poursuivais ma route et je n'y pensais pas...
Les « Trois-Cent-Quatre-Vingt » font, dans l'air, de grands pas ;
Leur pied se pose, un trou est creusé dans la terre...
Dunkerque est la cité aux mille fourmilières... !

avril 1915.

LE DUINHOEK

à Henri Malo.

Un chemin creux, quelques maisons parmi des bois,
Le Duinhoek, c'est là qu'encor je vous revois
Dans la blanche villa blottie auprès des dunes...
Devant, c'étaient la Panne, et Coxyde et Nieuport,
L'Yser dont l'eau tranquille a baigné tant de morts !
Derrière, c'étaient Adinkerke et, plus loin, Furnes...
Par un jour de février, pluvieux et très doux,
Le hasard d'un convoi me conduisit vers vous,
Dans ce paisible coin des Flandres maritimes
Où le bruit du canon nous parvenait, lointain,
S'endormait un instant, se réveillait soudain...
Et, — tandis que les arbres maigres, de leurs cimes,
Branche à branche, étayaient la boue de la grand'route
Loin des printemps fleuris qu'ils ne connaîtront pas, —
L'âme pleine d'espoirs que n'éteint pas le doute,
Vous m'avez dit la foi qui vous retenait là...

Ce coin du sol, poète ami, où vous pouvez
Donner, selon vos goûts, chaque jour, à chaque heure,
Ce qui vous paraît le meilleur... ; cette demeure,
Cette petite maison blanche où vous vivez
— Doux nid que l'oiseleur heureusement ignore —
De quels soleils couchants et de quelles aurores,
En cette tragédie, l'avez-vous vue parée ?
Seul, votre cœur connaît et votre voix peut dire
Tout l'amour angoissé et les espoirs confus,
Tous ces mâts étoilés dans la nuit des navires
Qu'on aperçoit et que soudain on ne voit plus!...

Ah! Tempête! Flot calme et flot lourd de la mer!
Flux et reflux de la victoire et la déroute!
O baume de la paix! O fiel trois fois amer
De la guerre!... Cet exode le long des routes :

Pauvres gens qui portiez votre vie sur le dos,
Tout le passé, tout le présent, tout l'avenir !
Enfants, femmes, vieillards courbés sous les fardeaux ;
Tous ceux que, dans la pluie d'obus, j'ai vu partir
Du village, traînant des veaux, poussant des bœufs,
Les chiens suivant les pas des maîtres dans la boue...
Vous les vîtes aussi, couchés, assis, debout,
Appuyés contre un mur et jetant autour d'eux
Ces regards qu'ont les yeux emplis de trop d'images !...

Vous vîtes la défaite et connûtes l'instant,
O ciel lourd, ciel chargé du poids de tout l'orage !
Où — telle qu'une artère ouverte dont le sang
Gicle — la route jette à flots les émigrés...
Puis, soudain, le sang noir cessa de s'écouler ;
Le corps blessé — debout — résistait aux blessures !

Quelle joie sans mélange, inconnue et si pure,
Poète, fut la vôtre en la blanche maison ?...

Puis, les jours ont passé sur les jours, l'horizon
De pluie ou de soleil, tantôt gris, tantôt rose,
N'a point changé le cours des méditations
De votre cœur, — non plus que la voix du canon
N'empêchait le jardin de se fleurir de roses...
Votre maison petite est la maison du sage ;
Un obus est tombé auprès d'elle, un matin,
Mais dans le livre ouvert encore entre vos mains
Le vent plus vif a seulement tourné la page...

TOUNY-LERYS.

Furnes, juillet 1915.

NOS SOLDATS AVEUGLES

—

Parmi tant de problèmes qu'a fait naître la guerre, il en est un plus grave, plus passionnant peut-être et qui dans sa solution demande plus de promptitude que tous les autres : la rééducation des mutilés.

Le pays a contracté auprès de ces hommes qui ont lutté avec héroïsme, qui ont perdu au service de la patrie un bras, une jambe, leurs yeux, une dette dont il doit s'acquitter.

Le gouvernement leur assure le vivre, grâce aux pensions militaires encore récemment augmentées. Mais ce n'est pas assez que d'empêcher des héros de mourir de faim ; le devoir que nous avons à remplir est plus complexe, car nous devons leur assurer un avenir digne d'eux.

Je n'ignore pas que des esprits généreux se sont posé ce problème difficile, le résolvant partiellement. Dans le cas particulier qui m'occupe — la rééducation des aveugles de la guerre — des dévouements nombreux se sont manifestés, des initiatives ont pris corps. La maison de Reuilly, annexe des Quinze-Vingts, qui compte plus de 200 pensionnaires, a été créée par M. Malvy, ministre de l'Intérieur, sur l'initiative de M. Brisac, directeur de l'Assistance publique ; des écoles professionnelles pour soldats aveugles fonctionnent ou sont en voie de formation à Lyon, Saint-Etienne, Montpellier, Bordeaux, Pau, Marseille, Amiens, Nantes, Tours, Bayonne, Toulouse. Des hommes et des femmes de cœur consacrent leur temps et leur activité depuis des mois à la cause que je défends moi-même.

C'est ainsi qu'à Paris Miss Winifred Holt, venue en France pour la durée de la guerre, MM. Brieux, de l'Académie fran-

çaise, Valéry-Radot, de l'Institut, président de la Société des amis des Soldats Aveugles, Aymard, directeur de la Maison de Reuilly, Lafontaine et Perrin, à Lyon, Albert Léon, à Bordeaux, Pierre Villey à Caen, qui, en septembre 1915, publiait dans la *Revue des Deux Mondes* un substantiel article sur la question, se sont donné pour tâche l'amélioration du sort des soldats aveugles. Des œuvres, sous la direction de ces diverses personnalités, ont pris la défense de leurs intérêts moraux et matériels : l'association Valentin Haüy, la Société des Amis des soldats aveugles, le Foyer du soldat aveugle, le Phare de France, l'Aide aux soldats aveugles et les œuvres locales de Lyon, Bordeaux, etc. Enfin, dernièrement, paraissait l'excellent petit livre de M. Ernest Vaughan, directeur des Quinze-Vingts, qui, par sa compétence et l'esprit de progrès qui l'anime, est susceptible de permettre aux soldats aveugles d'orienter leur vie dans des directions plus nombreuses, plus nouvelles et plus intéressantes.

Tant d'œuvres de bonne volonté, tant d'intelligences remarquables devraient s'unir afin de mener à bien l'œuvre commune, afin de procurer aux aveugles de la guerre l'indépendance qui leur est aussi indispensable qu'au pays dont ils ont été les défenseurs.

Les soldats aveugles, du fait de leur cécité, ne sont pas voués à l'inaction. Si grand que soit leur malheur, il n'est pas plus grand que celui des autres mutilés. Les légendes populaires ont créé autour des aveugles, en même temps qu'un culte particulier, des idées erronées et fausses, et qui tendent à les faire considérer comme incapables et pitoyables. Or, il faut que tous en soient bien persuadés, les aveugles peuvent travailler et vivre heureux comme les autres ; ils peuvent se libérer de leur infirmité, qui n'est qu'un accident qui trouble, non une catastrophe. Aveugle moi-même, j'ai pensé que je devais travailler avec fermeté et ardeur à leur rééducation, et aussi à détruire de regrettables et traditionnels préjugés. Mon but n'est pas de revenir sur ce que d'autres, et de très qualifiés, ont dit avant moi, mais je veux que l'on sache que le soldat aveugle, l'aveugle tout simplement, a une intelligence qu'il faut développer et mettre en valeur, des aptitudes qu'il faut cultiver et assouplir ; que s'il est privé de la vue, il a néanmoins des éléments d'indépendance et de vie dont nous devons tirer parti. Sachant

cela, il serait criminel de le laisser vivre dans une indolente oisiveté. Je veux montrer que l'aveugle ne doit pas être un parasite, ni même un être digne seulement de pitié. Il est un homme tout comme les autres hommes, aussi bien doué qu'eux. Il faut placer un gouvernail à sa barque, l'orienter dans le bon sens, voilà tout.

§

Dès l'arrivée des premiers soldats aveugles dans les formations sanitaires de la région que j'habite, j'eus conscience du rôle que je pouvais jouer dans leur rééducation *nécessaire*. Des amis, des dames infirmières surtout me pressaient de leur faire quelques visites susceptibles de les réconforter, me faisant de leur situation un tableau émouvant et tragique : « Quel horrible destin.... c'est affreux ! » me disaient-ils presque toujours. « Devant eux, nous maîtrisons nos nerfs ; ces visages où ne brille plus le regard nous donnent envie de pleurer ! » Bons, mais inexpérimentés, ils ne savaient que les plaindre.

J'ai toujours eu la certitude que bien dirigés, les aveugles peuvent vaincre la plupart des difficultés que leur infirmité a fait naître ; mais je ne connaissais pas les soldats aveugles et les propos que j'avais entendu tenir me troublaient un peu, lorsque par un jour d'automne de 1914, j'allai rendre visite aux trois soldats aveugles qu'on m'avait signalés les premiers. « Prenez garde, me fit l'infirmière à voix basse, en m'introduisant auprès d'eux (leur commune blessure les avait fait se rapprocher et s'aimer), soyez prudents ; l'un d'eux seul (elle me dit son nom) sait qu'il ne verra plus jamais le jour, mais les autres ignorent encore. »

Je m'installai auprès d'eux, les interrogeai sur la nature de leur blessure, leur demandant de me préciser l'endroit où ils étaient tombés, de me raconter leur campagne. Ils étaient satisfaits de trouver à qui parler et nous devisions. « Monsieur, fit tout à coup l'un de mes compagnons d'une voix lente et grave, j'ai vingt-trois ans et je me suis marié huit jours avant la déclaration de guerre. Je ne vois plus et ne verrai plus jamais le visage de ma femme.... Je suis aveugle ! » — « Mais, cher ami, moi qui vous parle je suis aveugle aussi. » — « Vous !... Vous êtes gai cependant et vous venez à nous avec un air heureux de vivre. Sans doute, avez-vous perdu la vue en

bas âge. Tandis qu'avoir vu pendant vingt ans la lumière inonder la terre et ne plus distinguer le jour de la nuit... ne plus pouvoir travailler, ah ! croyez-moi, monsieur, c'est atroce ! » — « Toi encore, fit l'un des deux autres, tu es marié. Moi, si ça devait m'arriver, si je ne pouvais plus voir ma mère et le blé quand il lève, eh bien, ça ne durerait pas....» — « Non, mes chers amis, non. » Et je leur dis ce que je savais.

J'ai fait depuis ce jour des visites à des centaines de soldats frappés de cécité, hospitalisés tant dans la région lyonnaise qu'à Paris. Ce désespoir immense et lamentable, je l'ai observé chez presque tous et il n'est pas fait pour nous surprendre. Quelques-uns cependant, âmes d'élite, plus compliqués ou plus forts, mettent leur amour-propre, une sorte de coquetterie troublante de hautaine et mâle dignité à montrer à l'infirmière, aux visiteurs, aux leurs surtout qu'ils ne sont pas malheureux, que leur infirmité ne les atteint pas, mais presque tous souffrent de ne plus voir la lumière, de ne plus jouir du spectacle de la nature; le souvenir cruel et vif du passé, de leur radieuse jeunesse les obsède. Ils souffrent de leur immobilité présente, quand ils sont contraints de demander un service aux camarades toujours prêts cependant à leur faire plaisir, ils souffrent de leur impuissance. Ils croient que leur indépendance est irrémédiablement perdue. Cette pension relativement élevée que l'Etat leur servira n'est-elle pas la conséquence de leur incapacité absolue de travail ? Leur douleur est profonde, tenace. Parfois même ils se demandent pourquoi l'engin de guerre, la balle ou l'éclat d'obus, la grenade ou la torpille ne leur a pas donné la mort.

Mais si intense que soit leur chagrin, si douloureuse que puisse être l'atteinte morale, si vivace que soit le regret d'un passé ensoleillé, ces hommes qui ont affronté l'ennemi sont repris au bout d'un temps variable, mais très court le plus souvent, par un besoin plus intense encore de vivre. S'ils ne perçoivent plus les rayons de soleil, n'en sentent-ils pas la réconfortante chaleur ? Ils se souviennent des êtres et des choses aimés : leurs yeux sont morts, mais leur cœur vibre. Ils se rappellent leur mère, leur épouse, leur fiancée, leurs enfants, leurs amis, leur petite patrie maintenant qu'ils ont combattu pour la sauvegarde de la grande patrie. Hommes, en dépit de leur souffrance, ils sont altérés de bonheur et de

vie, comparables en leur apparent isolement à la « Jeune Captive » de Chénier chassant sans cesse loin d'elle l'idée de la mort. L'un d'eux, cultivateur du Massif Central, doux et timide, m'a dit quelques semaines après avoir été blessé : « C'est curieux, je ne vois plus, et je crois ne plus avoir envie de voir. »

A la révolte des premiers jours a succédé la résignation. L'infirmité est acceptée, le moment est venu de la vaincre.

§

Dominés par l'instinct de conservation, les soldats aveugles acceptent l'existence comme une nécessité, une obligation. Assez vite ils apprennent à se diriger dans l'hôpital où ils sont soignés. Ils fument, ils mangent, ils dorment. Pendant la journée, ils s'effondrent parfois sur leur lit, ils somnolent des heures afin d'oublier la réalité. Ils s'ennuient et l'oisiveté les accable. « Vivre sans but, ce n'est pas vivre. » Ils accueillent avec joie les personnes qui viennent leur faire visite. Jamais ils n'ont trouvé ma venue inopportune.

Après l'échange d'un petit nombre de paroles, je saisis l'occasion qui m'est toujours offerte d'expliquer à mes interlocuteurs que, comme eux, je suis privé de la vue. Quelquefois ils protestent : « Vous venez pour les camarades, car moi, je ne serai pas aveugle, le médecin me fait espérer l'œil droit. » Ou bien : « On va m'opérer et je verrai assez pour me conduire, je n'en demande pas davantage. » Ce mince espoir de revoir le soleil, assurance qu'ils se donnent plutôt que croyance enracinée, disparaîtra de lui-même. Il serait inutile et cruel de le contrarier ou de le détruire. Il faut alors s'entreteni, délicatement avec eux. La vue, sens précieux, sans douter n'est pas une condition d'existence. Dans une large mesure, on y supplée par d'autres sens, l'intelligence, le savoir-faire, la volonté. Leur attention se fixe. Ce que je leur dis les surprend et les intéresse. Clairvoyants, d'hier, ils ne savent pas, comme presque tous les clairvoyants, quelle bataille les aveugles, depuis un siècle, ont livré à la cécité, quelle splendide victoire ils ont remportée sur elle. Dès la deuxième ou la troisième visite, nous abordons l'étude de la lecture et de l'écriture par le procédé Braille. Parfois même ils y sont amenés à leur insu. Comme ils doutent de la sensibilité de leurs doigts qu'ils disent trop durs ou trop grossiers, je tire de ma poche

des cartes à jouer marquées à l'aide de signes ponctués qui ne sont autres que des lettres de l'alphabet Braille. Quelques minutes suffisent à les apprendre et à les comprendre. « Bagatelle ! » me fit un jour un jeune Parisien intelligent et instruit dont la blessure remontait à deux semaines à peine.

« Le Braille, leur dis-je avec enthousiasme, c'est un chef-d'œuvre de logique facile et simple, qu'aucun procédé ne remplacera : des points, six au maximum, suivant les combinaisons que l'on peut obtenir, permettent de représenter 63 signes, les lettres, les chiffres, la musicographie, etc... » Les aveugles parviennent à lire aussi vite et aussi bien que les clairvoyants et quand nos blessés ont entendu lire l'un d'entre eux ils sont émerveillés, émus. « Je suis convaincu », me déclarait récemment un aspirant d'artillerie après que son professeur eut parcouru de ses doigts agiles un délicieux conte de Daudet. Il était convaincu que lui-même, à vingt-quatre ans, ardent et courageux, il parviendrait à ce résultat, convaincu que pour lui et ses camarades il y avait possibilité et nécessité de s'adapter à une vie qui n'est pas différente de la vie normale, mais dont les moyens sont différents.

Tenant compte de leurs aptitudes, de leur milieu, de leur profession, je leur cite des cas d'aveugles arrivés. A Paris, il y a un coutelier, trois menuisiers aveugles ; MM. Souillard et Darcourt ont eu pendant quelque temps un atelier pour la fabrication des pelles et des râteaux de bois (jouets d'enfants) ; M. Demonet, de Vichy, fait de l'ébénisterie artistique, tout en s'occupant de l'accord et de la vente des instruments de musique ; dans la même ville, je connais un grand industriel aveugle, M. Guérin ; à Marseille, un aveugle, M. Béraud, fait la réparation des bicyclettes. *Le Louis Braille* (Journal Braille) a signalé en Belgique un brasseur aveugle et en France un jardinier. Les sculpteurs Kleinhans, Gambasio et Vidal ont continué après la cécité à produire des œuvres remarquables. Un ministre des Postes, Fawcet, en Angleterre, continue à remplir ses fonctions après avoir perdu la vue. Il existe des médecins, des banquiers aveugles en Amérique et en France. MM. Villet, Albert Léon, J.-J. Monnier, de Genève, Ernest Melen, de Verviers, Parreau, Deschager nous montrent qu'aussi élevés qu'ils soient les grades universitaires sont à la portée des aveugles.

Je leur parle ensuite de leurs camarades, blessés comme eux, et qui à force de volonté et de patience triomphent peu à peu de toutes les difficultés. Je leur parle du lieutenant Georges Muller, du 56e d'infanterie, ce jeune officier de mérite qui, après s'être ressaisi, après avoir appris le Braille, s'est fait le rééducateur sublime de ses compagnons d'armes et qui, franchissant tous les obstacles, reste ingénieur et inventeur.

Les soldats aveugles acquièrent ainsi la certitude que la cécité ne les isole pas, ne les paralyse pas. Ils redeviennent ce qu'ils étaient, reprennent leur caractère. Ils ont compris, ils sont convaincus, ils sont sauvés. Ils savent que les aveugles peuvent travailler et réussir. Pourquoi ne feraient-ils pas comme eux? S'ils ont plus souffert que les aveugles qui ont perdu la vue en bas âge ou de naissance, n'ont-ils pas sur ces derniers l'avantage d'avoir vu? Leur expérience, leurs habitudes, ce dont ils sont capables forment un capital inappréciable pour leur avenir. Ils ne sont pas tout à fait des aveugles, ils sont des clairvoyants devenus aveugles. Ils éprouvent alors le besoin d'apprendre un métier ou de continuer le leur. Ils ont conscience de la noblesse, de la nécessité et de l'urgence d'un travail sérieux.

Mais quel métier ou quelle profession peuvent-ils avoir et comment peuvent-ils l'apprendre?

§

En collaboration avec Mlle Extrait, sous-directrice de l'Ecole Municipale des Jeunes Aveugles de Lyon-Villeurbanne, j'ai étudié de près la question des soldats aveugles au point de vue professionnel.

Nous basant sur ce qui se passait avant la guerre, nous en avons conclu que les soldats aveugles pouvaient être rangés en trois catégories :

1° Un certain nombre d'entre eux pourront soit continuer leur métier, soit en apprendre un nouveau, correspondant souvent à celui qu'ils avaient antérieurement. Ils ont le désir naturel de continuer l'exercice de leur profession. Les avantages moraux et matériels qu'il y a à leur donner cette satisfaction se conçoivent aisément. Dans certaines conditions ils peuvent très bien réussir malgré les difficultés et les entraves que leur infirmité fait surgir. Les exemples que j'ai donnés ci-dessus sont plus probants que des arguments. Ce sont, dans

les circonstances actuelles, des faits réconfortants. Ils ne doivent pas cependant nous rendre trop optimistes : ils représentent d'assez rares exceptions, une élite et non la masse. En les examinant d'un peu près, nous voyons que ceux qui en sont les sujets connaissaient leur profession primitive d'une façon très approfondie, étaient doués d'une intelligence au-dessus de la moyenne, d'une adresse et d'une énergie que la cécité n'avait pas amoindries, enfin se trouvaient dans des situations de famille et de fortune vraiment propices. Reconnaissons que tant de facteurs favorables sont difficiles à réunir. Ceux qui formeront cette catégorie, parce qu'ils seront les privilégiés de l'adresse, du savoir-faire, de l'intelligence, de la volonté, seront l'infime minorité.

2° Tous ceux qui seront obligés d'abandonner leur profession pourront être initiés à de nouveaux métiers. Il est vrai que les cultivateurs, par exemple, qui, à l'heure actuelle, forment le groupe le plus important de nos soldats aveugles, pourront encore rendre chez eux infiniment plus de services qu'on ne le croit généralement : soigner les bestiaux, la basse-cour, arroser, bêcher. Tel paysan aveugle du Puy-de-Dôme ne s'est-il pas fait un renom pour la taille de la vigne? Tel autre n'est-il pas un apiculteur émérite? Cela est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour occuper un homme dans la force de l'âge; c'est trop peu surtout pour qu'il puisse, s'il a une famille, produire les ressources habituellement apportées par le chef. Il faut qu'il devienne un nouvel ouvrier et un bon ouvrier. Bon ouvrier, celui qui produit vite et bien. Cette définition nous conduit à examiner quelles sont les qualités fondamentales qui caractérisent les professions convenant aux aveugles en général placés dans une situation non spéciale et nous trouvons que tout métier pour adulte doit ne nécessiter qu'une adresse et une force musculaire moyenne, un apprentissage court, un outillage simple et peu coûteux, et aboutir à l'écoulement certain et facile des produits fabriqués. Ces principes posés, les métiers dont l'exercice individuel est possible à l'aveugle peuvent être classés ainsi :

a) Métiers lucratifs qui ont fait leurs preuves : la musique, l'accord des pianos, la massothérapie, la brosserie, la chaiserie, la vannerie, etc.

b) Métiers qui peuvent être intéressants, mais insuffisam-

ment éprouvés, tels que la dactylographie ou sténo-dactylographie, la cordonnerie, la bourrellerie, la corderie, le montage des roues d'automobiles, la téléphonie, la télégraphie sans fil, la tonnellerie, l'ajustage, etc.

c) Métiers d'agrément ou petits métiers. Pour un certain nombre de soldats aveugles, il s'agira surtout d'éviter l'inaction, l'ennui qui en découle et d'apporter un léger appoint à leur pension militaire. Citons à leur intention la fabrication des sacs en papier, celle des paquets de bois pour allumage, la fileterie, le tournage sur bois, rafia, macramé, etc.

3° Nos soldats aveugles rentreront presque tous dans leur famille ou, s'ils ne le peuvent, tiendront quand même à retourner dans leur pays. Il s'en trouvera cependant qui préféreront demander à l'atelier professionnel un permanent asile. La brosserie, la chaiserie, la cordonnerie, la fabrication des couronnes mortuaires en perles, celle des tapis-brosses, par la division du travail et la spécialisation des ouvriers, permet une exécution plus rapide et plus parfaite, partant plus rémunératrice.

On peut donc classer les professions que les soldats aveugles peuvent exercer en trois groupes : 1° Professions individuelles continuant en totalité ou en partie les professions primitives ; 2° Métiers qui peuvent être exercés individuellement par des aveugles ; 3° Métiers pour groupements d'aveugles.

En somme, il ne faut pas penser que nos soldats aveugles seront forcément brossiers, chaisiers ou vanniers ; ils seront sûrement cela, mais ils pourront être autre chose. Ce qui nous fera les distinguer, ce sera : l'intelligence, l'instruction, l'adresse. En conséquence, nous pouvons dire que la plupart d'entre eux appartiendront à la deuxième catégorie, c'est-à-dire auront les métiers ordinaires des aveugles, mais qu'il y aura des cas nombreux qui demanderont une solution particulière.

Les soldats aveugles pourront donc exercer une profession. Mais cette profession, il faut la leur apprendre.

§

Les associations privées et les pouvoirs publics s'efforcent depuis plusieurs mois de créer et de faire fonctionner des écoles de rééducation professionnelle pour les aveugles de la

guerre. De tels établissements sont nécessaires. Le groupement des soldats aveugles provoque en effet une saine émulation ; la réunion des hommes compétents, la cohésion de leurs efforts permettent de mettre en valeur tous les moyens susceptibles d'organiser un apprentissage rapide, complet, rationnel.

Le but des écoles de rééducation est simple : mettre le soldat aveugle dans un temps relativement court en état de gagner sa vie, ou mieux, de compléter sa pension militaire, car, ne l'oublions pas, il a mille francs de rente.

Elles doivent avoir une organisation qui leur est propre ; avoir leur autonomie, ne pas être comprises en une autre personne morale, en hôpital par exemple. Il est essentiel que la direction et le personnel de ces établissements soient compétents, spécialisés. De plus, s'il y a juxtaposition d'un hôpital et d'une école de rééducation professionnelle, les services de l'un et de l'autre se mêlent, s'enchevêtrent au détriment de tous.

Elles doivent, dans l'établissement de leur programme, s'inspirer de considérations d'ordre essentiellement pratique. Puisque la volonté de leurs créateurs est de rendre le plus de services possibles, l'apprentissage des métiers ordinaires des aveugles formera la base de l'enseignement. Ce dernier doit, en effet, s'adresser à la masse des travailleurs, cultivateurs, ouvriers, insuffisamment instruits ou intelligents pour être mis en mesure d'exercer d'autres professions plus lucratives et intéressantes peut-être, mais qui exigent des aptitudes qu'ils n'ont pas. Elles devront cependant être enseignées à ceux qui répondent à ces conditions. Il faut que le programme de ces écoles soit souple, susceptible de toutes les modifications reconnues nécessaires. C'est ainsi qu'il pourra comporter l'enseignement de la téléphonie, mise à la portée des aveugles, grâce à l'heureuse adaptation de M. Marius Léger, de Toulouse, de la sténo-dactylographie, du montage des roues d'automobiles, etc... Lorsque l'expérience ou l'enquête minutieuse aura démontré qu'une profession nouvelle présente les caractères de la profession d'aveugles, leur strict devoir consistera à se mettre en mesure de l'enseigner ; mais si un individu peut, grâce à des facultés exceptionnelles, arriver à un résultat remarquable, il serait téméraire, dange-

reux de conclure que tous sont capables de suivre son exemple et d'aboutir aux mêmes résultats remarquables.

Quant à la méthode employée, elle devra être fondée sur cette idée unique que de l'apprentissage du soldat aveugle dépend son avenir. La tâche du personnel de ces écoles sera délicate, son initiative grande. Il guidera le soldat aveugle dans le choix de sa profession, il lui en indiquera les avantages et les inconvénients : il devra sonder les aptitudes et tenir compte des possibilités matérielles. Il ne faudra pas se laisser aller à lui faire adopter une profession d'apprentissage facile, mais de production nulle, ou tout au moins très discutée. Il faudra envisager sérieusement le parti qu'il tirera de son *modus vivendi* selon les conditions dans lesquelles il se trouvera, la catégorie sociale, la famille auxquelles il appartient, la région qu'il habite.

Mais les écoles professionnelles doivent-elles s'en tenir là, estimer leur fonction terminée et disparaître le jour où leurs élèves seront parfaitement rééduqués, réadaptés ? Certes non! Elles devront être la maison de ceux qui n'en ont pas, des orphelins, de tous ceux qui pour des raisons d'ordre familial ou sentimental préfèrent ne pas rentrer chez eux. Elles formeront ainsi des usines auxquelles seront admis les aveugles adultes d'avant la guerre, des usines qui se spécialiseraient dans les travaux qui demandent tout particulièrement l'application des règles de la division du travail. Elles pourront aussi servir d'intermédiaires entre les travailleurs aveugles et les fournisseurs de matières premières, d'une part, entre les travailleurs aveugles et la clientèle d'autre part. Il y aurait ainsi pour ceux qui nous intéressent double profit : ils achèteraient et vendraient mieux. Elles auront enfin un rôle tutélaire, s'occupant de leurs anciens élèves, les suivant dans la vie, les plaçant, les aidant à s'installer.

Pour obtenir de bons résultats, les pouvoirs publics doivent prêter un concours actif aux particuliers. Ils doivent non seulement reconnaître ces établissements, mais encore les subventionner, les soutenir. Ils doivent veiller à une équitable répartition des écoles de rééducation des aveugles de la guerre sur l'ensemble du territoire, éviter qu'une région dispose de plusieurs d'entre elles, tandis qu'une autre en est dépourvue.

En somme, le but que doivent poursuivre les écoles professionnelles des aveugles de la guerre étant uniquement utilitaire, elles doivent s'efforcer à ce que nos soldats aveugles reçoivent la meilleure préparation possible au genre de vie qu'ils mèneront plus tard pour qu'ils puissent vraiment tirer parti de ce qu'ils ont appris.

MARCEL BLOCH (de Lyon).

ASPECTS SENTIMENTAUX
DU
FRONT ANGLAIS

—

England and France must, by force of their pre-engagements, all enter the lists too, — and if so, he would say, the combatants, brother Toby, as sure as we are alive, wi'l fall to it again, pell-mell, upon the old prize-fighting stage of Flanders.

TRISTRAM SHANDY.

To G. A. Sullivan.

« BUSINESS AS USUAL »

Il faisait chaud même à l'ombre des arbres.

Parfois le bruit de la canonnade, l'éclatement puissant des obus couvraient la voix des chanteurs et le son grêle du piano désaccordé. Mais personne ne s'en préoccupait. Des aéroplanes passaient et repassaient au-dessus de nous.

A l'une des fenêtres du « château », deux blessés et une nurse contemplaient le spectacle. Et des oiseaux voltigeaient de la branche à l'herbe, traitant en amis ces êtres humains dont ils ne s'effrayent plus.

Business as usual, — il me sembla tout à coup apercevoir, révélée, la valeur profonde de cette phrase si souvent lue.

Des souvenirs apparurent, visions brèves : Victoria Station, à l'heure du départ des trains militaires, alors que s'embarquent sans emphase, avec leur sourire habituel et un geste de la main pas plus dramatique que de coutume, les soldats vers le Front perfide, comme s'ils partaient pour deux semaines de vacances ; certaine ambulance où se rencontrèrent blessés, avec un

« Hulloh ! » à peine surpris, deux amis intimes qui ne s'étaient pas revus depuis près de deux ans ; la vie qui continue, normale en apparence, à Londres et même au front. « Business as usual », obstinément, irrévocablement.

Et je compris que cette apparente indifférence cachait miraculeusement une sensibilité différente de la nôtre ; et que cette formule s'affirmait plus qu'une adroite devise commerciale, puisqu'en elle se résumaient toute la pudeur, la dignité, la beauté d'une attitude voulue — et presque inconsciente d'avoir été voulue depuis tant de siècles — d'une race en face de la Vie et de la Mort.

—

GRAMOPHONES

Sur la Tamise au crépuscule leur gaieté n'est qu'un peu choquante, leur sentimentalité de mauvais goût et leur impassibilité nasillarde. Mais ici, ici...

Mess d'officiers à six kilomètres des tranchées ; c'est-à-dire : décor plutôt délabré avec un trou d'obus au plafond, du papier en guise de carreaux et des caisses pour compléter le mobilier, mais dîner en somme excellent, Champagne et Bordeaux, primeurs et poisson venus en automobile de la ville voisine.

Repas fort gai comme il sied, avec anecdotes et plaisanteries ; même ceux qui ne parlent guère s'amusent. Puis, avec le café, un jeune lieutenant met en marche le gramophone — qu'on n'écoute pas. Personne ne frémit rythmiquement avec « Scheherazade » ni passionnément avec la « Mort d'Ysolde ». (Ah, devinerai-je lequel de ces jeunes gens a apporté ces records ?)

Et, soudainement, après quelques mesures d'une chanson de Music-Hall qui fit fureur le premier été de la guerre, et qui s'insinue, puis éclate victorieusement — silence énorme et qui pèse, et regards vagues ou fixés sur on ne sait quelle vision.

O moment incomparable de presque insoutenable émotion ! La sentimentalité anglaise, évoquée, est sortie furtive, exaltée, de sa cachette. Elle remplit la pauvre chambre. Elle est sons, couleurs, formes, parfums. Elle charme les cœurs pourtant bien gardés.

Que voient-ils? Que ne vois-je pas moi-même? Il évoque plus que le Music-Hall et que des soirs joyeux, cet air de romance très rythmé que pour nous chanta jadis quelque Ethel Levey. C'est toute l'Angleterre, les campagnes vertes, les bruyères d'Ecosse, les grands feux de charbon, les sports ardents, et Londres, Londres, la rue bruissante, ce charme unique, varié, la vie facile, le confort moderne, les amis disparus, les femmes qui attendent, les rencontres futures, le passé tout entier, l'avenir indevinable. C'est tout ce qui n'est pas la présente guerre. Ah! le précieux instant d'ardeur sentimentale! Jamais, jamais nous n'avions tant aimé la vie!

Mais quand se tait le magique gramophone, on tousse, on se secoue et on se verse un autre whisky-and-soda. L'émotion s'est enfuie.

« *Jolly good tune, this...* », remarque un officier.

Voilà, nous avons déjà oublié et nous pouvons nous regarder avec nos yeux de tous les jours.

CAMPEMENTS

Qu'elles sont charmantes et théatrâles, ces villes féeriquement surgies de terre. Toutes peuplées de courage et d'adresse, elles poussent en une nuit au milieu d'un champ, près de la lisière d'un bois ou accrochées au flanc d'une colline.

Elles sont bâties de bois, de tôle et de toile; les tentes sont peintes de couleurs crues, vert éclatant, terre rouge, orange brutal, jaune *like ripe corn*, avec des taches et des zébrures d'allures tout à fait cubistes, des arbres, des fleurs et des nuages dans la manière du douanier Rousseau. Ainsi maquillées, elles se rendent invisibles aux regards avides des aviateurs.

Et parfois, au coucher du soleil, avec les lueurs un peu fumeuses de leurs feux de bois vert, on croirait voir le décor barbare où nous vîmes jadis tournoyer et s'alanguir, inoubliablement, les danseurs du Prince Igor.

RENCONTRE

Un soleil timide, à demi caché derrière des nuages légers, s'essayait à dorer les arbres de la petite place. A intervalles réguliers, une grosse pièce, située non loin de là, faisait trem-

bler la porte de la salle à manger et les fenêtres un peu disjointes ; sur le buffet, des bouteilles trop rapprochées à chaque coup tintaient. Une vibration plus forte fêla un carreau qui tomba avec bruit sur le trottoir.

Se tournant vers moi, il me dit : « Quelle jolie lumière aujourd'hui », et nous continuâmes la conversation comme si nous nous connaissions depuis longtemps.

Puis, après déjeuner, longue promenade le long de l'inévitable canal — péniches-hôpitaux, chalands, soldats pêchant à la ligne, sentinelles anguleuses — à travers quelques souvenirs de vie londonienne et les oasis de la littérature anglaise contemporaine. Par instants, ses yeux rêveurs de Celte s'allumaient d'une flamme exaltée.

Au croisement de routes où nos chemins se séparaient, il tombait tant d'obus qu'il nous fallut faire halte, et, abrités derrière une meule de paille, observer les résultats du tir. Il me dit encore : « J'ai horreur de gaspiller de l'énergie. »

Puisqu'il y avait tous les quatre coups un intervalle un peu plus long, il ne s'agissait plus que de bien calculer nos mouvements. Cela tournait au sport. Encore une série et nous nous élancerons... On aurait dit le départ d'une course. Les chevaux comprirent très bien.

Mais il se passa quelque chose d'inattendu, quelque chose qui nous fit nous arrêter et, instinctivement, nous retourner l'un vers l'autre, sur nos routes respectives.

Je sais ce qu'il pensa : ça n'est pas de jeu, c'était bien la peine... Son rire parvint jusqu'à moi dans le silence devenu tout à coup palpable : la canonnade avait cessé, sans raison, comme elle avait commencé.

Dans le petit restaurant, trois jours après, je l'attendis vainement. Voilà, *it's all in the day's work*..... Je ne sais même pas ton nom, mon camarade, et je ne te reverrai peut-être jamais.

AU REPOS DANS UN VILLAGE

Vu de la fenêtre (encombrée de géraniums et qu'on ne peut pas ouvrir) de mon logement, que ce petit village de « l'arrière » est calme ! Qu'on s'y sent donc nostalgique, campagnard et oublié par la guerre !

Le printemps frileux s'impose, vaguement émouvant. Les

soldats ont quitté leurs grands manteaux et flânent par groupes au crépuscule, fumant des cigarettes de ration et attendant l'heure où pour eux s'ouvriront les Estaminets, paradis aux sols de briques rouges ou même de terre battue. Alors ils les envahiront et s'y installeront comme en pays conquis, buvant, chantant et fraternisant avec les territoriaux français qui réparent les routes, ou même dansant entre eux au son d'instruments improvisés.

Mais ce feu d'herbes sèches dont la fumée monte presque droite vers des petits nuages d'un gris pâle vraiment très distingué, voici que son odeur subtile me pénètre et rouvre en mon cœur des chambres que je pensais à jamais closes.

Parfum, croyait-on, oublié des clairs feux de bois où dansent des étincelles, paysages pathétiques, images véhémentes, visions successivement précises ou embrumées, vaste maison provinciale, enfance heureuse, humbles détails charmants, jours émerveillés, — Paris et Londres soudainement oblitérés. Ce retour à la province natale, ce voyage bercé de souvenirs à la fois doux et perfides (ah! qui comprendra le trouble intense, l'attendrissement lyrique, le désespoir inattendu qu'il déchaîne?) — l'interpellation brutalement aboyée d'une sentinelle qui semble échappée d'une « boîte de soldats » l'interrompt, et la toute puissante Angleterre se dresse devant moi et me reprend tout entier.

Et une énorme automobile frémissante, ô symbole compréhensif, surgit silencieusement du tournant de la route, avec ses deux gros phares à fleur de tête. Elle laisse le village plus calme, plus nostalgique et plus campagnard encore. Elle l'éloigne dans la nuit envahissante.

BAG-PIPES AU SOIR

Leur sonorité aiguë traverse l'air, les nuages de poussière, le frémissement hargneux des motocyclettes, le grondement des camions sur les cailloux mis à nu de la route. C'est un appel qui attire, et, à travers champs, je vais vers ce son, vers le sommet de la colline où pousse un petit bois jadis épais, maintenant éclairci par des mois de guerre.

Il y a dans le petit bois des oiseaux innombrables, des feuilles très vertes, des primevères très jaunes, des anémones

sauvages et d'autres fleurs dont j'ignore le nom. Il y a aussi des soldats écossais en kilts, eux aussi vert et jaune.

Certains préparent le repas du soir, d'autres attendent leur tour de se faire couper les cheveux; d'autres, bras et torse nus, se lavent auprès d'un seau de toile, et leur chair blonde se rosit des reflets du soleil déclinant.

Mais le gros du régiment est harmonieusement groupé, dans un pré à l'orée du bois. A gauche, c'est les arbres et le campement sonore, à droite, la pente de la colline; et les groupes se silhouettent contre un fond de ciel changeant. Et dans l'espace vide, théâtraux, solennels, inspirés et comme animés d'un délire qui va en s'exaspérant — jouent et évoluent les pipers. Tantôt ils marchent à pas courts et légers, tantôt ils s'arrêtent et on sent un rythme implacable qui se meut à l'intérieur de leurs corps immobiles. La voix des cornemuses s'enfle, s'étale, plane, de plus en plus aiguë, toute puissante; sa stridence semble emplir le ciel, faire vibrer l'air du soir; et les tambours ont des gestes rapides et raides d'automates qui se pétrifient brusquement en attitudes anguleuses.

Et ce concert monotone, nostalgique et autoritaire dure, dure... Comment ont-ils assez de souffle? Ne vont-ils pas éclater?... Et où sommes-nous? Est-ce bien l'Artois et vois-je encore à l'horizon les petits flocons blancs et gris des obus? Où sont-ils transportés, ces Highlanders, par la magie de ces airs et de ces gestes qu'on dirait des rites sacrés de quelque religion disparue? Ou, pour eux, est-ce plus simplement une manière de « Prélude dans le style guerrier » à des aventures héroïques?

A UN AMI

Ton régiment passe, détachement de renfort.

Je sens, ah, je sais que je verrai ton nom tôt ou tard sur les listes que publient chaque jour les journaux. Combien de fois je les ai parcourues ces listes sèches, sans commentaires, avec une angoisse jusqu'ici heureusement déçue... Mais j'aime en dépit de moi-même, me martyrisant savamment, à penser par avance au tourment incomparable qui m'envahira.

Mon frère, retrouverons-nous jamais ces moments qui nous paraissaient alors un hommage tout naturel de la vie? Nous aimions les mêmes livres et les mêmes jeux. Ah! que ne don-

nerais-je pour une partie de golf dans les dunes de Harlech ou sur les downs que dore le vent marin, et après un luncheon bien anglais parfumé de sauce à la menthe! Et ces baignades dans la tiède mer glauque qui s'ébat sur les rocs des îles bretonnes; ces soirées dans les music-halls les plus admirables du monde; ces heures calmes de travail dans un décor sur lequel se reposaient ensemble nos yeux contents, toutes ces petites choses touchantes et un peu ridicules de quoi se compose certainement le bonheur quotidien; notre Londres, notre amitié. Ah, que notre vie était charmante et t'ai-je assez apprécié?

Un jour tu es tombé malade et tu es resté longtemps pâle et sans ardeur; c'est ainsi que mon chagrin te couche, abandonné et sans blessure apparente, dans quelque jardin déchiqueté ou dans un champ épouvantable. Pourquoi faut-il que toi justement...

Mais, oh, si ton nom jamais ne figure sur la liste fatale!

X.-MARCEL BOULESTIN.

British Expeditionnary Force, 1916.

LES TENDANCES NOUVELLES

DE LA

LITTÉRATURE EN SUISSE ROMANDE

—

La Suisse romande ne ménage pas sa sympathie aux Alliés, car ils luttent pour des idées qui lui sont chères, le triomphe du droit et l'indépendance des peuples. Aussi, en France, n'avons-nous jamais peut-être considéré avec tant d'intérêt les diverses manifestations qui se produisent à l'est du Jura ni lu avec une telle assiduité les journaux de Genève et de Lausanne. Mais certains esprits, trop friands d'incidents tumultueux, ne négligent-ils pas volontiers la vie intellectuelle de nos voisins ? Et n'oublient-ils pas souvent l'existence, dans ce pays de langue et de culture françaises, d'écrivains, appartenant à la littérature française, l'enrichissant de leur art original, qui, placés aux avant-postes de la civilisation latine, assument l'honneur d'être les premiers à la préserver des entreprises insolentes du germanisme ?

Sans doute, depuis Rousseau, Madame de Staël, Benjamin Constant, la Suisse française s'est montrée, tout au long du XIXe siècle, étonnamment avare de bons écrivains. Il faut l'avouer, pendant plus de quatre-vingts ans, elle ne nous a dotés d'aucune œuvre ardente et humaine. Au siècle dernier, la théologie triomphe. Intelligents et souvent distingués, mais repliés sur eux-mêmes, prisonniers d'une conscience scrupuleuse et inquiète, n'apercevant dans les différents genres littéraires que des moyens d'atteindre les âmes, de les corriger, de les élever, les écrivains raisonnent, sermonnent, prêchent,

tels des pasteurs du haut de leur chaire. C'est Alexandre Vinet, à la pensée robuste, au jugement droit et élevé, noble figure de critique, de maître, presque d'apôtre, mais dont les écrits demeurent imprégnés d'un moralisme protestant rigide et exclusif ; ce sont les philosophes Charles Secrétan, Ernest Naville ; c'est Eugène Rambert ; c'est le tendre Amiel, miné toute sa vie par une angoisse incurable et s'épuisant dans le désespoir funeste ; ce sont Juste Olivier, le poète des *Chansons lointaines*, Frédéric Monneron, d'autres encore qui jamais ne donnèrent à leurs dispositions lyriques naturelles une forme vraiment harmonieuse et pure ; c'est le doux et larmoyant Henri Warnery dont le chant déjà moins impersonnel reflète surtout le trouble d'une âme mystique.

Louis Duchosal, le premier, réagit contre cette poésie d'idées. D'une sensibilité profonde, aiguisée encore par la maladie, il donne à la Suisse française ces pages inégales, mais toutes d'émotion vibrante, *Le Livre de Thulé*, *Le Rameau d'or*. Duchosal, qui devait mourir en 1901, à peine âgé de quarante ans, fut l'éveilleur des poètes romands. Quelques années plus tard, en 1910, allait disparaître aussi l'un de ceux dont l'exemple contribua à transformer le tempérament des écrivains et la mentalité du lecteur, Edouard Rod. En lui, l'artiste et le moraliste se combattent encore, sans que celui-là l'emporte sur celui-ci. Maintes préoccupations doctrinales alourdissent les ouvrages de Rod : quand il s'arrête désemparé devant les problèmes de la vie, trop souvent, pour tenter de les résoudre, le protestant se substitue à l'homme. Et malgré tout, ce « romancier de la conscience », comme on l'a appelé, a su descendre du monde des idées au monde des réalités ; il a observé nos passions, il s'est ému, il a compris avec son cœur autant qu'avec sa raison. S'il prolonge, par certains côtés, la lignée des théologiens du XIX[e] siècle, n'annonce-t-il pas déjà ces jeunes écrivains dont l'Art seul exalte les volontés ?

Nombreux, en effet, ceux qui, depuis une décade, ont délibérément rejeté la morale de la littérature ! Un roman, un poème n'est pas un sermon et ne doit pas se proposer pour unique fin d'offrir des directions au public. Assez de travaux d'école ! Nos jeunes auteurs envisagent un autre but, dire ce qu'ils perçoivent au contact de la vie, en un mot, traduire des

sensations et faire œuvre humaine. Les tendances nouvelles des écrivains de la Suisse romande, nul ne peut les nier s'il prend la peine d'examiner le mouvement littéraire qui se développe, et cette peine — nous espérons le démontrer par quelques précisions — nul non plus ne l'aura perdue.

§

Les romanciers (1). — Charles-Ferdinand Ramuz a construit, en dix ans, un édifice important. Ce qui, avant tout, séduit chez cet écrivain français, c'est qu'il garde l'empreinte de son pays, c'est qu'il reproduit les harmonies de la terre où il est né, où il a grandi, c'est qu'il apporte une sensibilité bien à lui et qui ne pourrait être d'ailleurs que de là-bas.

Ramuz excelle à faire connaître sa montagne, et aussi la vie des paysans, êtres simples et rudes, peu communicatifs, entiers, têtus, butés jusqu'à persévérer sans défaillances dans le plus monstrueux dessein. Ces primitifs ne manquent pas de grandeur et nous n'en donnerons pour preuve que l'aventure brutale et tragique, toute pénétrée d'une poésie sanglante, qui s'appelle *Jean-Luc persécuté*. Nulle part le lyrisme de Ramuz ne jaillit plus frémissant, plus farouche, nulle part son art ne se hausse jusqu'à nous marquer d'une si terrible empreinte de catastrophe grandiose et fatale. Que Ramuz nous initie aux mœurs des villageois ou qu'il nous emmène par les villes, jamais il n'encombre ses récits d'accidents sensationnels propres à nous tenir en haleine, jamais il n'use d'artifices faciles. Ses livres sont presque vides d'événements ; on n'y rencontre que des vies monotones et sans relief, comme tant et tant d'autres vies. Les grandes vedettes, créatures nécessairement exceptionnelles, ne tentent pas Ramuz ; il s'attache aux êtres qui aiment, souffrent et meurent dans l'obscurité ; il prend part à leurs maux, les chérit délicieusement, les enveloppe de sa pitié douce. Car ils en ont du malheur, les personnages de Ramuz, et ils en ont tellement qu'ils finissent tous par tomber victimes de ce destin inexo-

(1) Il serait injuste de ne pas évoquer ici le souvenir de Philippe Monnier. L'auteur du *Quattrocento* et de *Venise au XVIII*e *siècle* a laissé aussi maints dialogues, nouvelles ou récits, comme *Causeries genevoises*, *Mon village*, *Le Livre de Blaise*, d'une fraîcheur si alerte, d'une grâce si enjouée, qu'il restera l'un des écrivains les plus délicats et les plus agréables de la Suisse française.

rable qui pèse sur eux. Si de tels romans nous empoignent et nous bouleversent, c'est, n'en doutez pas, qu'ils contiennent toute l'éternelle misère des hommes.

Le style de Ramuz tend à suggérer des êtres et des choses une image vive et directe ; non seulement les campagnards discutent entre eux comme d'authentiques campagnards, mais lorsqu'ils ont cessé de parler, Ramuz, lui, continue d'employer leur langage pour bien entretenir la même atmosphère, d'où souvent des phrases lentes, pesantes, alourdies de propositions très courtes, s'enchevêtrant les unes aux autres, telles les sensations chez ceux qui obéissent surtout à leur instinct. Hélas, si, à certains égards, un pareil procédé comporte d'heureux effets, trop vite Ramuz en arrive à des constructions d'une inélégance déplorable, voire à une langue franchement incorrecte et barbare. Les riches qualités de Ramuz inspirent trop de sympathie pour qu'on puisse, sans tristesse, le voir persister dans une dangereuse aventure : son œuvre n'apparaît-elle pas, en effet, la plus personnelle que nos voisins aient vu naître depuis longtemps, celle aussi qui réalise avec le plus de bonheur, le fécond accord du tempérament suisse et du génie français?

Mais voici d'autres romanciers au talent original. Louis Dumur nous offre, avec *Le Centenaire de Jean-Jacques*, second volume d'une trilogie genevoise, un petit chef-d'œuvre de philosophie malicieuse et narquoise ; cet écrivain sait envelopper les idées les plus sévères — je songe aussi à *L'Ecole du Dimanche* qui entretint tant de polémiques, — il sait envelopper les idées les plus sévères d'une forme alerte, pétillante et mousseuse qui leur prête infiniment d'attrait.

Un contemporain de Dumur, J.-P. Porret, raconte, en un volume touffu et mal composé, l'existence tumultueuse de *Mini Lalouet*. Mais que de vérité, que de notes pittoresques, que d'entrain, et certains caractères énergiquement fouillés, avec quelle maîtrise ils sont peints !

Quant à Samuel Cornut, poète égaré dans le roman, pourquoi n'a-t-il jamais su imposer une discipline à sa fantaisie enflammée et turbulente ?

Parmi les jeunes, Robert de Traz se dresse en professeur d'énergie, actif, entreprenant. Après deux romans d'une certaine gaucherie, *L'Homme dans le rang*, édité quelques mois

avant la guerre, présente d'excellents morceaux qui affirment une volonté et un cœur ardents.

Nommons encore, parmi les romanciers, Valentin Grandjean, Louis Courthion, F. Chavannes.

§

En pénétrant dans le Bois Sacré du pays romand, saluons tout d'abord, le vénérable Edouard Tavan, l'auteur de *La Coupe d'onyx*, demeuré inébranlablement fidèle à l'école parnassienne, et dont l'art probe et noble servit d'heureux exemple à la génération nouvelle.

Mais le pur poète de la Suisse française est Henry Spiess. Certes on retrouve en lui quelques influences. Comment le lire sans évoquer Verlaine, Samain, Rodenbach, Maeterlinck ? Cependant nous découvrons vite une nature de qualité très rare. Nul désir d'enseigner la saine doctrine, nulle velléité de ramener à l'orthodoxie des lecteurs égarés... Spiess regarde autour de lui, il écoute, il sent, puis nous dit ce qu'il a vu, entendu, éprouvé. Aucune impression, si fugitive soit-elle, ne le laisse impassible, mais son être, secoué de vibrations ininterrompues et comme baigné d'ondes imperceptibles, se renouvelle dans un perpétuel tressaillement. Toutes les souffrances, toutes les joies, toutes les détresses, tous les espoirs résonnent en notes tristes ou claires si prenantes ! Le poète reste simplement un homme.

Spiess publia d'abord deux volumes où son âme gémit, torturée par le doute et l'angoisse. Quel intime émoi ces vers révèlent ! Dans les moindres inflexions se remarquent la sensibilité la plus nuancée, la tendresse la plus subtile. Et puis, n'observons-nous pas chez l'auteur du *Silence des heures* et des *Chansons captives* une réserve, une pudeur à se livrer et comme un scrupule à dévoiler son cœur malheureux par quoi il représente bien le caractère de son pays ? Les gens de chez lui s'abandonnent peu, ils témoignent de quelque gêne à rendre publique leur douleur. Spiess ne la crie pas, il la confie.

Des poèmes enthousiastes et superbes, épars dans différentes revues, nous autorisaient à croire depuis quelques années que Spiess possédait enfin la sereine confiance trop longtemps attendue. Mais si son dernier recueil, *Le Visage ambigu*, s'illumine d'hymnes passionnés et délirants où resplendissent la

santé, la force, le bonheur, il accueille encore des chants traversés d'incertitude, de craintes et de regrets :

Les moments alternés se disputent ma vie
Sans me dire le but où m'entraînent mes pas,
Je suis dieu mais captif et je n'ai même pas
Le souvenir entier de ma gloire accomplie.

Tantôt le poète étale majestueusement ses ailes pour s'envoler vers les plus hautes cimes :

J'ai paré mon front clair de gloire et d'arrogance,
Ma poitrine de pourpre et d'ors pontificaux,
Et j'ai drapé sur mes épaules le manteau
Que Nessus a trouvé trop lourd pour sa vaillance.

Tantôt il s'arrête tremblant et regarde en arrière avec inquiétude et découragement :

L'azur m'écrase ; et morne, amer, baissant la tête,
Pas à pas, lourdement, je reviens d'être heureux.

Que notre être soit tendu par les accords orgueilleux d'un orchestre bondissant ou bercé par la mélodie plaintive du violoncelle, jamais rien d'artificiel n'anémie ce lyrisme dont les accents montent et s'élargissent sans entraves comme l'exaltation la plus ingénue du sentiment intérieur. Voilà pourquoi Henry Spiess est l'un des poètes les plus humains et les plus frénétiques dont puisse s'honorer aujourd'hui la littérature française.

Quelques poètes encore méritent d'être lus et aimés. Un jeune genevois, Ami Chantre, nous apporte ses désillusions et ses désespérances en un livre au titre désabusé, *Vaine jeunesse*, dont le murmure, un peu monotone peut-être, se fait parfois étrangement caressant.

Et n'ayons garde d'oublier les Jacques Chenevière, les Georges Golay, les Roger-Cornaz, les François Franzoni, les René de Weck, les Jean Violette, les Henri Odier, les Frank Grandjean, les Pierre-Louis Matthey, les Pierre Girard, les Paul Aeschimann, les Georges Batault, qui, tous, se sont signalés déjà par la sincérité de leur émotion.

§

En auteurs dramatiques, la Suisse romande ne nous a pas, jusqu'à présent, gâtés. Une œuvre, heureusement, rachète tous les efforts impuissants, celle de René Morax. Les représentations en plein air de *La Dîme*, d'*Henriette*, d'*Aliénor*, de

La Nuit des Quatre-Temps, de *Tell*, sur la scène du théâtre du Jorat, à Mézières, ont déchaîné de tels enthousiasmes que personne n'en ignore, parmi les lettrés et les artistes. René Morax, non seulement par son talent d'écrivain, mais surtout par la manière dont il conçoit la réalisation du drame, en associant, dans un décor naturel approprié, tant de moyens d'expression lyrique, et le jeu convaincu des paysans, et le rythme des mouvements d'ensemble, et la musique compréhensive de Gustave Doret. René Morax dirige, lui aussi, victorieusement la littérature de la Suisse romande vers l'Art le plus fécond et le plus influent, vers l'Art qui jamais ne se sépare de la Vie.

Il nous plaît encore de rappeler ici, puisqu'aussi bien nous parlons de belles manifestations artistiques, l'intéressante tentative de Mathias Morhardt qui, en 1913 et 1914, fit jouer à Genève, sa patrie d'origine, une série de drames dont l'un surtout, *La Mort du roi*, obtint un véritable succès.

§

Que la critique tente un grand nombre d'auteurs romands, sinon la plupart, nous en étonnerons-nous? Les Suisses sont critiques par tempérament; à combien de poètes, à combien de romanciers cette instinctive disposition ne fut-elle pas fatale! Actuellement encore, tous ne parviennent pas à réfréner ce besoin de faire la leçon. Une telle vocation, heureusement conduite, tempérée par une intelligence ouverte aux efforts nouveaux, alliée à un sens exact des réalités, peut, en revanche, produire des essayistes remarquables. Cette bonne fortune échoit à nos amis.

Voici une imposante phalange qui compte dans ses rangs, outre des vétérans de l'histoire littéraire, aux réputations solides et brillantes, comme Philippe Godet et Virgile Rossel, des professeurs et publicistes tels que Bernard Bouvier, Ernest Bovet, Maurice Muret, Paul Seippel, auxquels se joignent, talents plus jeunes mais déjà sûrs, Gonzague de Reynold, Alexandre et Charles-Albert Cingria, Paul Budry, Edmond Gilliard, René de Weck, Jean Bouvier, Pierre Godet et d'autres.

Ceux-ci sont les meneurs du mouvement qui métamorphosa et continue de métamorphoser la littérature romande. Déjà, de 1897 à 1899, une petite revue genevoise, *La Montagne*, avait groupé quelques écrivains assez audacieux pour publier

des poèmes de Paul Fort et de Viélé-Griffin. Mais c'est surtout *La Voile latine* qui, de 1905 à 1910, emporte vers le large les plus belles espérances de la génération nouvelle. Elle abrite dans ses plis tous ceux qu'une vie libre et franche impérieusement appelle. *La Voile latine* accorde l'hospitalité à des contes de Ramuz, aux poèmes de Spiess, à des articles robustes et hardis d'Adrien Bovy, de Gonzague de Reynold, à différentes enquêtes judicieuses et utiles. Quand, en décembre 1910, elle se replie pour ne plus se déployer, l'un de ses rédacteurs, Robert de Traz, la remplace par *les Feuillets* qui, trois ans plus tard, disparurent à leur tour. Mais aussitôt, sous les auspices de Paul Budry et d'Edmond Gilliard, surgissaient, à Lausanne, les *Cahiers Vaudois*, réunissant quelques collaborateurs des revues défuntes : ainsi, les défenseurs de l'Art se rallient toujours autour d'un nouveau drapeau, avec l'entrain et la foi de ceux qui soutiennent une juste cause (1).

§

De même qu'en Belgique aux environs de 1880, le violent essor des Lettres romandes a d'abord, et nécessairement, pris une allure révolutionnaire, pour abattre les préjugés et briser les routines. Aujourd'hui il s'agit déjà d'organiser les conquêtes. A la veille de la guerre européenne, certains écrivains, le Fribourgeois catholique de Reynold, le Genevois protestant de Traz, s'ingéniaient à créer, sinon une littérature, du moins une culture suisse, qui eût permis aux Suisses français, aux Suisses allemands, aux Suisses italiens, de communier et d'affirmer leur existence, en tant que nation, par des œuvres animées d'un même esprit, tendues vers un même idéal. Le beau rêve ! Qu'il existe une patrie suisse solidement constituée, que de graves intérêts politiques ou économiques — des intérêts vitaux — unissent étroitement les Germains de Zurich et de Berne aux Latins de Lausanne et de Genève, c'est l'évidence même, mais concevoir une littérature nationale dans un pays qui ne possède pas de langue nationale, dans un pays qui possède trois langues différentes, dont deux au moins s'opposent souverainement, voilà bien, semble-t-il, la plus irréalisable des chimères. Les écrivains de la Suisse française, pen-

(1) D'anciennes revues, *La Bibliothèque Universelle*, de Lausanne, *La Semaine littéraire* de Genève, évoluent certainement, mais avec la plus grande circonspection.

sant et s'exprimant en français, seront toujours fatalement contraints de participer à la vie intellectuelle française; leurs cantons, qu'ils le veuillent ou non, sont, comme la Belgique, une province littéraire de la France, province autonome, mais province; les œuvres qui s'y élaborent ne peuvent, pas — tout en conservant jalousement leurs caractères particuliers, leurs aspirations propres, — n'être pas des œuvres de culture française. D'ailleurs, la plupart des écrivains de la Suisse romande ne viennent-ils pas instinctivement étudier, travailler ou même vivre à Paris pour mieux affiner encore leur nature? Si parfois ils font mine de nous bouder, à qui la faute? Trop de Français affectent de les ignorer, sous le prétexte qu'étant nés dans la vallée du Rhône ou sur les rives du lac de Genève, ils restent fidèles à leurs origines! Et dès qu'ils prostituent leur talent en le parisianisant, quel mépris n'encourent-ils pas? L'Allemagne adopta spontanément les Gottfried Keller, les Conrad-Ferdinand Meyer, les Carl Spitteler (1), écrivains de langue allemande, sans se soucier de savoir s'ils avaient vu le jour à Zurich ou à Berlin. Il serait à souhaiter qu'ici un auteur romand ne fût jamais accueilli en étranger...

Puissions-nous avoir, par cette esquisse, suffisamment indiqué à quel point la littérature contemporaine de la Suisse romande appelle notre estime et notre sympathie, mais surtout réservons la plus affectueuse gratitude à ces écrivains qui, par leur action vaillante, contribuent, hors de France, à augmenter notre patrimoine et s'en font les gardiens obstinés contre la barbarie savamment maquillée de nos ennemis.

ALBERT HEUMANN.

1) On n'a pas oublié a courageuse attitude du poète dans le conflit actuel.

DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE

(DES ARDENNES A PARIS PAR REIMS)

(*Suite* [1])

Samedi 12 septembre. — Pour l'achat de provisions, je me trouve de bonne heure rue de Vesle. La pluie d'hier a produit de larges flaques où se mire un ciel couvert d'épaisses nuées. La rue, boueuse et semée d'ordures, est occupée par une double rangée de canons dont la gueule est tournée vers l'ouest. Les artilleurs, près des pièces, attendent. Soudain, un coup de canon, très rapproché, impérieux ; puis une salve. Venus du bas de la rue, des fantassins allemands sans casque ni fusil passent en courant, gesticulant et jetant aux artilleurs ces mots : « *weicht! weicht!* » Une salve d'artillerie a répondu à la première. C'est encore plus proche, plus net, plus court. Tremblante des pieds à la tête, je me sauve et réintègre la maison au moment où volets et portes se ferment. C'est la bataille.

Non seulement c'est la bataille, mais c'est la bataille près de nous, devant nous, de l'autre côté du canal, au sud-ouest. Spectateurs aux premières loges, prions Dieu de ne point devenir victimes de ce qui se passe derrière le rideau de peupliers. Mais comment nous abriter? Les caves des maisons construites le long du port sont inhabitables, l'eau y affluant à la moindre averse. Les nôtres sont inondées aujourd'hui jusqu'à un demi-pied de haut. Mon mari choisit, au rez-de-chaussée, une pièce éloignée de la façade et dont les volets de fer et les murs

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 434, 435 et 436.

solides offriront une certaine protection, tant que la lutte se poursuivra au delà du canal. Si, tout à l'heure, les Allemands se mettent à disputer Reims quartier par quartier, les maisons de la chaussée du Port, une fois le faubourg de Paris franchi, seront les premières à servir de retranchements et par conséquent les premières dévastées, démolies. Et les habitants? Dinant, Louvain dansent devant nos yeux...

Nous avons serré à l'intérieur de nos vêtements les quelques précieux objets dont on ne doit en aucun cas se séparer; nos manteaux sont descendus, placés à portée de la main; nous sommes habillés, chaussés, prêts à fuir. Debout ou assis dans cette pièce en retrait, rencoignés dans les angles ou enfoncés dans des fauteuils, nous attendons, nous écoutons. A l'endroit le moins sombre, madame X... tricote sans paraître émue. Nelly se met à un ouvrage de couture, afin, dit-elle, d'entendre moins fort. Pierre, nerveux, a peine à rester en place. Et la canonnade pète, tousse, ronfle, geint, mugit, craque, éclate. A force d'entendre, on parvient à distinguer les coups français des coups allemands, on devine le calibre des pièces, on se rend compte de la région où les parties de l'orchestre s'évertuent : c'est à Bezannes, c'est à Tinqueux. A la longue, on est abasourdi, on a la tête en compote; le cœur bat à coups pesants; puis, tout d'un coup, l'on tombe endormi pour une minute ou un quart d'heure, et l'on se réveille en sursaut au hurlement inédit d'une batterie qui s'est déplacée.

De temps à autre, l'un de nous monte au premier et regarde entre les lames des persiennes. Il pleut. A quelques mètres de la maison, une batterie allemande est en position le long du canal : les canons sont plus courts que les nôtres et de couleur moins foncée, plus jaune. Les caissons de munitions, ouverts, sont à côté des pièces et montrent des obus rangés. Les canonniers, tranquilles, attendent dans leurs manteaux trempés de pluie. Les chevaux ont été dételés; ils sont dissimulés dans les chantiers et gardés derrière des tas de planches et d'autres matériaux. Sur la chaussée, en arrière de la batterie, fonctionne une cuisine roulante, à la suite de laquelle sont de grands fourgons. Les cuisiniers, fusils en bandouillère, munis, qui d'un couteau, qui d'une cuiller à pot, épluchent les légumes, goûtent au frichti, tout en chantonnant et sans se montrer soucieux d'autre chose que de la

pluie capable de compromettre le mijotement régulier de leur popote. Des sections d'infanterie passent en ordre, en chantant, conduites par des officiers montés, dont les caoutchoucs reluisent. A tout moment, des autos de chefs casqués, raides, le cou engoncé dans les épaules, filent en éclaboussant tout de toute l'eau qui stagne sur le pavé inégal.

Au début de l'après-midi, tandis qu'entre deux ondées un rayon de soleil se montre et que la canonnade s'est ralentie, madame X... s'aventure dans la cour, où le père Jude est apparu effaré, ne sachant, dit-il, comment tourne la bataille. Elle va ensuite ouvrir la porte donnant sur la chaussée; Nelly et moi l'accompagnons. La porte ouverte, nous nous trouvons en présence d'un long sous-officier d'infanterie adossé au mur du jardin, près des hommes de sa section. Dès qu'il nous voit, ce Prussien d'aspect féroce amène un sourire sur sa face rouge gris et demande, dans un français assez clair, des allumettes pour son cigare. Il s'inquiète de savoir si nous avons peur du canon. Nous le questionnons. Des péripéties de la bataille, ce soudard non plus ne sait rien ou ne veut rien dire, et, comme nous faisons observer que le fait de se battre aux portes de Reims prouve un recul des armées impériales, il répond avec conviction que l'Allemagne peut subir de temps à autre un échec, mais que l'issue de la guerre favorable à ses armes n'est point douteuse. Toutes les puissances du globe coalisées ne pourraient terrasser sa patrie, conclut-il.

La bataille reprend, plus acharnée. L'on entend à présent le crépitement des mitrailleuses sous le tonnerre de plus en plus éclatant du canon. Les batteries ne dialoguent plus; elles parlent toutes ensemble, entremêlent leurs voix qui rugissent dans un infernal corps à corps. Affalée dans un fauteuil bas, notre bonne hôtesse a laissé son tricot; elle est très rouge, ses paupières sont baissées et ses mains croisées sur ses genoux. « Mes amis, murmure-t-elle, pour la première fois de ma vie, je crois, je ne suis pas rassurée. » A ce moment des pas rythmés résonnent sur le pavé et des chants s'élèvent parmi le tintamarre de l'artillerie. Du premier étage, où je suis montée, je distingue une colonne d'infanterie se dirigeant en hâte du côté de Fléchambault. Mon mari, tout ému, m'a rejointe. Je le regarde; il répond à ma muette interrogation : « Ces troupes semblent battre en retraite; les Français ne sont pas loin. »

Vers six heures, un répit se produit. Nous en profitons pour jeter un coup d'œil dehors. La batterie d'artillerie d'en face, avec ses caissons et tout ce qui l'accompagnait, file au grand galop dans la même direction que tout à l'heure l'infanterie. Où vont-ils de ce train ? nous demandons-nous en réintégrant notre abri. Nous nous sommes à peine posé cette question, que retentit un fracas inouï, comme si trente-six mille tonnerres lâchaient ensemble leur foudre. Il nous semble que c'est là, dans la cour. La décharge a été si subite, si furieuse, que nous nous sommes jetés dans les bras les uns des autres, en nous écriant : « C'est la bataille dans les rues ! » Pourtant, le vacarme ne dure pas. Au bout de quelques minutes, le canon se tait. Il reprend, moins proche, en accents pleins, détachés et comme joyeux : « Ce sont les nôtres », pensons-nous. Les autres ne répondent plus. Notre cœur opprimé par l'angoisse se dilate maintenant d'espoir, le sourire nous vient aux lèvres. Nous entendons défiler rapidement, sous une pluie diluvienne, l'armée allemande avec son matériel, remontant vers l'est. A présent, il fait trop noir pour voir ce qui se passe dans la rue ; mais nous entendons. Leur pas s'accélère.

A deux heures du matin, ils passent, passent encore, courant, cette fois, et proférant d'une voix assourdie leurs *weicht! weicht!* haletants. Sur leur flanc galopent des équipages de toutes sortes et des cavaliers. L'averse crépite sur les casques, sur les véhicules, sur les armes. Enfin tous les bruits s'apaisent et l'on ne perçoit plus que celui de la pluie tombant en douches sur le pavé et sur les toits, sur les matériaux du port et sur les platanes de la chaussée.

Dimanche 13 septembre. — « Maman, c'est nous ! » Il est cinq heures à peine lorsque cette exclamation est lancée de la rue par une voix juvénile qui se retient, comme si elle craignait d'éveiller des dormeurs. « Vive la France ! vive l'armée ! » Des battements de mains et des cris de joie dans la chambre à côté, et aussitôt, derrière la porte secouée de la nôtre, la voix pressante de Nelly : « Mon oncle, ma tante, les Français ! »

Sans prendre le temps de me vêtir, je cours dans l'appartement de madame X..., contigu à celui de ma nièce. Toutes

deux sont en toilette de nuit à la fenêtre ouverte et elles acclament, en le suivant des yeux sur le port, le petit pioupiou qui vient de si gaiement saluer notre amie au moment où elle entr'ouvrait ses persiennes pour explorer le silence du dehors. Et nous voici toutes les trois riant, pleurant, nous embrassant. Nous étouffons de joie, tout en grelottant, car la brise est plus que fraîche. Dans le ciel délavé, de gros nuages palpitent comme des seins lourds de sanglots retenus.

A grands gestes d'appel, notre hôtesse fait signe au troupier. Elle voudrait le fêter, le régaler. Mais lui, muet et souriant, fait non ! de la tête et indique qu'il a une mission à remplir. Il porte son fusil à la façon d'un chasseur prêt à tirer le gibier, et, dans le chantier d'en face, autour de chaque tas de bois et de briques, il examine avec soin. Un autre soldat — Dieu, qu'ils sont petits et minces et jolis, en comparaison des géants prussiens ! — le rejoint, qui vient de visiter des remises à matériaux ; et tous deux disparaissent dans une de ces remises. Un coup de fusil retentit, puis un autre, puis un troisième. Les deux soldats français réapparaissent. Entre eux marche un ennemi prisonnier.

Au bruit des détonations, les habitants du voisinage sont sortis. Remy, le garde des chantiers où s'est effectuée la capture, s'élance ; il sort bientôt de la remise pour nous faire connaître qu'il y a là un Allemand tué. Sans doute cet Allemand, au lieu de se rendre, aura déchargé son fusil sur les deux Français, et ceux-ci, sans délai, lui auront fait payer de la vie sa résistance. Arrivent d'autres soldats. Ils explorent avec circonspection sur les bateaux, dans les huttes du port. De temps à autre, un coup de fusil... Des patrouilles de chasseurs à cheval et de dragons, par le pont de Vesle, entrent dans Reims. Leurs uniformes trempés et de couleurs franches éclatent parfois sous le soleil indécis.

Il est six heures lorsque je sors. La pluie violente de cette nuit a lavé le sol des souillures de l'occupation, et les feuilles des platanes tombées en grand nombre en ont voulu cacher les derniers vestiges. Rue Libergier, je vois, entre les ramures éclaircies, Notre-Dame se dresser un peu sombre, brillante pourtant aux angles et aux reliefs. On la dirait trempée de larmes, dans son ineffable vêtement de pureté. Au sommet de la tour nord flotte encore le drapeau blanc hissé par ordre de l'en-

vahisseur. Place du Parvis, sur le terre-plein même de la cathédrale et masquant le grand portail, une immense automobile à gradins a été abandonnée par l'ennemi. Des bidons à pétrole, des chaises renversées, des échelles, des outils gisent autour. Aux abords de la Jeanne d'Arc de Paul Dubois, les torrents d'eau tombés du ciel n'ont pas réussi à effacer les traces du campement d'occupation, ni à dissiper l'odeur allemande ; la paille mouillée s'est amassée en lignes brisées, tels sur une plage des varechs après le ressac, et, ainsi que des épaves, des morceaux d'équipement, des harnais, des ustensiles divers s'y mêlent.

J'entre par la porte latérale nord. Je suis étonnée de voir à ma droite de hautes tentures de toile clouées sur des châssis, séparant du chœur la nef et les bas côtés. Contre la grille du chœur les chaises sont amoncelées. De même que la veille du bombardement, des messes sont célébrées à tous les autels ; mais aujourd'hui il y a peu de fidèles. Des taches multicolores de lumière, tombées des vitraux, tremblent sur les dalles et se tordent, me faisant penser à des larves impondérables échappées d'un purgatoire d'angoisse.

L'office terminé, je me dirige vers le port par la rue Libergier encore vide de passants. On s'est porté sans doute au devant de l'armée française. J'oblique à droite, dans le dessein de lire au commissariat de police la proclamation d'hier affichée par les Allemands et dont on m'a dit la cruauté (1). L'affiche lue, je reviens sur mes pas, frémissante d'indignation.

(1) En voici le texte exact :

« Dans le cas où un combat serait livré aujourd'hui ou très prochainement aux environs de Reims ou dans la Ville même, les habitants sont avisés qu'ils devront se tenir absolument calmes et n'essayer en aucune manière de prendre part à la bataille. Ils ne doivent tenter d'attaquer ni des soldats isolés ni des détachements de l'armée allemande. Il est formellement interdit d'élever des barricades ou de dépaver des rues de façon à ne pas gêner les mouvements des troupes, en un mot de n'entreprendre quoi que ce soit qui puisse être nuisible à l'armée allemande.

» *Afin d'assurer suffisamment la sécurité des troupes, et afin de répondre du calme de la population de Reims, les personnes nommées ci-après ont été prises en otages par le commandement général de l'armée allemande. Ces otages seront pendus à la moindre tentative de désordre. De même, la ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus, si une infraction quelconque est commise aux prescriptions précédentes.*

» Par contre, si la ville se tient absolument tranquille et calme, les otages et les habitants seront pris sous la sauvegarde de l'armée allemande.

» Par Ordre de l'autorité allemande,

» Le maire, Dr Langlet.

» Reims, le 12 septembre 1914. »

(Suit la liste des otages : quatre-vingt-un noms.)

Chaussée du Port, je me trouve entre deux rassemblements vers quoi la foule se précipite ; l'un se tient au bas de la rue Payen, l'autre au delà de la rue Boulard. Je me dirige vers ce dernier et le joins au moment où une centaine d'Allemands, faits prisonniers par une escouade de soldats français, jettent à terre leurs casques, leurs armes, leurs sacs, leurs cartouchières. Ils ont été découverts dans les hangars d'une maison de commerce et se sont rendus aussitôt. Quand on les a rassemblés, il étaient assez piteux ; mais dès qu'ils sont débarrassés de leur équipement, leurs traits se détendent ; ils sourient, et c'est comme déchargés d'un poids immense qu'ils se mettent docilement en marche au commandement. A peine le dernier rang a-t-il avancé, que les curieux se disputent les trophées à terre.

A la maison, madame X..., aidée de Nelly, tient buffet à la fenêtre de la salle à manger. Elle verse aux patrouilleurs des liqueurs et du vin. Quelques-uns des soldats acceptent. La plupart préféreraient du café, du pain ou quoi que ce soit à manger. Ils disent n'avoir point touché de vivres depuis le commencement de la bataille, qui dure depuis sept jours, et s'être soutenus avec des légumes crus arrachés dans les champs. Nous leur distribuons tout ce que nous possédons de pain, des biscuits, du chocolat, des bonbons même, en un mot ce qui reste dans les buffets.

Rien ne ressemble moins à une armée victorieuse qu'une autre armée victorieuse. En regard de l'opulence et du confort de celle qui vient de s'enfuir contraste le dénuement de celle qui, soutenue par une force surnaturelle, a mis l'autre en fuite. La santé et le luxe étalés complaisamment par l'orgueilleuse, par la voleuse, font ressortir de pathétique façon la sainte misère de celle dont le but est avouable, de celle qui, devant Paris, vient de lever son glaive d'archange en disant à l'ennemi : « Tu ne passeras pas ! » Hirsutes, hâves, épuisés de fatigue et de privations, uniformes déchirés et fanés, les vainqueurs d'aujourd'hui ne cherchent point à en imposer. Et pourtant quelle joie, quelle fête les accueillent !

Entre onze heures et midi, quand les régiments de Franchet d'Espérey pénètrent en masse dans la ville, la population se porte à leur rencontre. Les femmes les couvrent de fleurs, leur distribuent du vin, des gâteaux, toutes sortes de douceurs.

L'allégresse est d'une intensité inimaginable et, avec la rapidité d'une onde électrique, elle gagne toutes les âmes. Les cloches sonnent à grande volée. On acclame les officiers et les soldats, on leur serre les mains, on les embrasse ; on les porterait en triomphe s'ils n'étaient si nombreux. On est pâle d'émotion joyeuse ; on rit, on pleure, on crie, on donne n'importe quoi, on a besoin de donner. Les hommes vident leurs poches et tendent aux bienvenus argent et tout. Ainsi la ville de Reims, que les fuyards d'hier ont cru tarir jusqu'au sang, retrouve en elle des sucs bienfaisants à dispenser aux fils de la patrie.

A midi, Pierre, qui ce matin est allé de son côté dans la ville, nous fait part du récit singulier d'un jeune prêtre emmené comme otage la nuit dernière. Dès son retour dans Reims, cet abbé, étant monté au sommet de la tour nord de la cathédrale, afin de remplacer le drapeau blanc par le drapeau tricolore, a trouvé là-haut, à son grand étonnement, des bidons de pétrole.

Nous prolongeons le repas dans un échange cordial d'impressions. Des soldats entrent et demandent du pain. Ce qui est sur la table est à leur disposition. Nous leur versons du champagne, du café. Ce sont des Parisiens. Pour répondre à nos questions, ils essayent de nous tracer quelques épisodes de la bataille. De leurs récits diffus, incomplets, nous retenons les noms de Montmirail, Sézanne, Sommessous, Saint-Gond. Ils cherchent à nous représenter les combats, les Allemands culbutés, foudroyés, enlisés dans les marais. De l'opération stratégique permettant à l'armée française, en retraite depuis Charleroi, de reprendre l'offensive, ils ignorent tout. Ces soldats, commis ou bureaucrates il y a deux mois, me paraissent, par le sentiment qu'ils ont du rôle rempli aujourd'hui, s'être abstraits des soucis et des vanités de la vie ordinaire pour délibérément communier dans le réveil de l'idéal qui sommeillait au fond de la conscience et de la race française. Mon mari les interroge sur ce propos. Non seulement ils sont affirmatifs pour ce qui les concerne, mais encore ils nous dévoilent que la généralité de leurs camarades a été, de même qu'eux, ressuscitée et portée vers un surnaturel religieux prenant son point d'appui dans une somme de faits dont l'étonnante coïncidence a produit l'inattendue victoire (1).

(1) Il est possible qu'à la distance de Paris où l'armée allemande était parvenue,

L'après-midi, l'artillerie française stationne, défilée le long des trottoirs, aux places mêmes où, hier matin, stationnaient les canons des Allemands. Les artilleurs, accablés de fatigue, sommeillent ou causent, affaissés sur leurs sièges ou assis sur le bord des trottoirs ou sur le seuil des boutiques. Aucun cependant n'a l'air découragé ; bien au contraire. Par ci, par là, je saisis des bouts de phrases : « Nous avions assez reculé... Il était temps qu'on nous fasse avancer... Si les chefs avaient fait continuer la retraite, je crois qu'on aurait fichu le camp... » Sous les fenêtres somptueusement pavoisées, les canons, les caissons sont couverts de fleurs ; la chaussée en est jonchée comme jadis aux processions de Fête-Dieu ; les chevaux en ont aux oreillères, aux selles déchirées, aux harnais rattachés par de la corde. Ces chevaux, d'une maigreur de squelettes, sont couverts de plaies et portent d'horribles ulcères aux sabots. Pauvres bêtes ! Leur faim est telle que, la petite ration d'avoine dévorée dans leurs musettes, ils grattent du pied le crottin des chevaux les précédant et mangent les grains non digérés qu'ils y trouvent. Au milieu de la chaussée, entre les deux files d'artillerie, un colonel s'avance à cheval, suivi de son ordonnance disparaissant sous les fleurs. Un officier, commandant de batterie je crois, dont le visage est sévère, pénètre dans un magasin, en ressort tenant une chaise et va s'asseoir près d'un canon ; ses traits sont altérés ; il appuie son front sur ses bras réunis sur ses genoux.

Comme j'arrive au pied de Notre-Dame, le bruit d'un éclatement d'obus m'arrête anxieuse. Des passants me disent que cela vient des batteries allemandes couvrant la retraite et qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer.

La cathédrale, ou du moins la partie de la cathédrale où l'on peut pénétrer, est pleine de fidèles. C'est aujourd'hui, au chœur, la solennité de la nativité de la Vierge. L'office prophétique de joie est commencé. Les assistants sont pour la plupart de petites gens. Quelques-uns ont trouvé des sièges

son état-major ait aperçu, au moyen de puissantes jumelles, les tours blanches et les coupoles de Montmartre, et que cette vision ne l'ait point troublé. Il n'en demeure pas moins que cet état-major, si sûr de son plan et de la force de ses armes, hésita, inquiété par des apparences, et cela juste au moment où l'un des chefs de l'armée française recevait l'inspiration de foncer sur l'ennemi sans attendre le délai prévu par le plan général de notre état-major. Il y a aussi la coïncidence de cette pluie torrentielle transformant les marais de Saint-Gond en sépulcre pour la garde prussienne qui venait de les traverser à pied sec.

dans la chapelle du cardinal; les autres sont debout, faute de chaises, et piétinent sur les dalles boueuses, dans le transept et la chapelle de la Vierge. Tous unissent leurs voix à celle des chantres entonnant le chant grégorien. Les premiers arrivés se sont agenouillés sur les marches et contre la grille même du chœur. Derrière ceux-ci, la foule debout devient de plus en plus dense. A tout moment des soldats entrent, sac au dos et fusil aux mains, des soldats sales, déguenillés, affreux, sublimes. Leurs visages ravagés disent leurs souffrances ; leurs yeux hagards conservent la vision du carnage. L'on s'écarte devant eux avec respect, afin de leur permettre d'approcher l'autel. Chacun voudrait leur dire combien on les aime, et qu'on prie pour eux et qu'on les réunit tous, connus et inconnus, dans un sentiment d'infinie tendresse et de complète gratitude. Eux restent là immobiles durant quelques minutes, appuyés sur leur arme, le dos courbé par le poids du sac, le regard fixé sur le tabernacle illuminé. Ils font un signe de croix, puis s'en vont.

Des officiers entrent aussi, des jeunes, des vieux. Ils semblent aussi fatigués que les soldats ; les soucis plissent leurs visages amaigris. Ils se découvrent : la raie du képi tranche le masque en deux couleurs, et l'on voit sur leur front pâle des rides en croix. Prient-ils ? Je voudrais savoir ce qui se passe dans leur âme. Mais leur présence en ce lieu, celle des soldats comme celle des chefs, leur station parmi ces pierres sacrées, édifiées à la gloire de Celle dont on commémore la naissance, ne constitue-t-elle pas la plus haute et la plus puissante des oraisons ? Ne sont-ils pas, eux aussi, eux surtout, en ce moment, les pierres vivantes de ce cantique d'architecture : charité, dévouement, abnégation, sacrifice? La minute de muette présence d'une seule de ces hosties humaines, créées à l'image de l'Hostie parfaite, n'équivaut-elle point, ne dépasse-t-elle pas en mérites l'hommage de toute une cité prosternée?... Soudain,

Comme un coup de fusil, après les vêpres,

le *Magnificat* éclate. Les assistants reprennent les versets à plein cœur. C'est de l'allégresse jaillissante. « *Il y a déployé la force de son bras, il a dissipé les desseins que les superbes forment dans leurs cœurs ; il a renversé les grands de leurs trônes, il a élevé les humbles.* » Voici que, précédé d'un bedeau

et se dirigeant vers la sacristie sud, un fantassin, petit, voûté, monte les marches du chœur et le traverse au pied même du maître-autel. Il est indescriptiblement boueux et misérable, plié sous l'équipement et courbé par un fardeau plus lourd de chagrin ou d'humilité. De sa tête inclinée sur sa poitrine on ne distingue qu'une broussaille jaune, ses épaules sont secouées comme s'il pleurait. Ce soldat marche rapidement. Arrivé au milieu du chœur, tandis que le sacristain met genou en terre devant le Saint-Sacrement, il fait brusquement face au tabernacle et, le front obstinément baissé, détache son fusil de son épaule et l'élève à deux mains dans le mouvement de présentation.

« *Salve, Regina, mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve. Ad te clamamus* »... Ainsi chante l'antienne terminale au moment où une détonation énorme vient ébranler les voûtes et faire frémir l'assistance. Pourtant personne ne s'en va. On attend le *Te Deum*. Ah ! ce *Te Deum* sous le bombardement, ce cantique d'actions de grâces que scandent, à intervalles réguliers, les criminels éclatements ! Ah ! la stupeur de la foule, la voix des chantres se hâtant et qui se met à trembler, le *Te Deum* triomphal se muant en sanglots ! «*Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous* », grelotte enfin le choral au milieu d'un formidable tonnerre. Et, aussitôt le *Gloria Patri* proclamé, sans attendre la fin des oraisons, le *Tantum ergo* jette la foule à genoux. « *Que l'ancienne loi cède au nouveau rite.* » Baoum, boum, boum ! raille l'infernale clameur. « *Gloire, louange, salut, puissance et amour à Dieu !* » Baoum, boum, baoum, boum ! proteste le scientifique mugissement de la violence humaine. Et c'est la dernière bénédiction, la dernière élévation de l'ostensoir. Les fronts touchent la dalle, la sonnette vibre et s'évanouit parmi l'écho sinistre du canon. Puis les fidèles se pressent vers la sortie, tandis que la liturgie catholique, dominant les passions du monde, et pour laquelle n'existent ni la crainte de la mort ni l'angoisse de la peur, insiste avec l'orgue : « *Peuples, louez Dieu avec joie* »... et termine, selon le rite établi depuis sa fondation, la fête de Celle qui est bénie entre toutes les femmes.

Poussée par la hâte des sortants contre les tentures de toile qui isolent la nef, je regarde par les interstices et je vois le sol couvert de paille. Je demande à des personnes voisines le

pourquoi de cela. Il m'est répondu qu'hier, pendant la bataille, par ordre de l'autorité allemande, cette paille a été amenée pour servir de couche aux blessés qu'on allait transporter ici. Je ne suis pas encore sortie de la cathédrale, que je sais à quoi m'en tenir sur le bombardement venant de troubler si inopportunément la cérémonie. Il s'agit, se dit-on de l'un à l'autre, d'obus dirigés sur les faubourgs Cérès et de Laon, où l'artillerie française met ses canons en batterie. On se figure et on répète que tout va bien, que ce que l'on entend, ce sont les derniers râles du monstre expirant. Je me ravise alors et reste dans la cathédrale.

Si la foule est sortie, le clergé est demeuré. Il est allé aux sacristies pour seulement y déposer les ornements sacerdotaux. Un à un, calmement, les prélats du chapitre reviennent au chœur, revêtus de la longue cape épiscopale, et se placent par ordre de préséance ; les dignitaires les plus âgés, tout chenus, sont les plus près de l'autel. Un chanoine, agenouillé devant le tabernacle, commence le chapelet ; les autres, dans les stalles, lui répondent gravement, accompagnés par la voix des quelques fidèles demeurés. Le fastueux luminaire est éteint. Seuls, deux gros cierges pascals et les veilleuses étoilent l'ombre du sanctuaire. Comme la mélopée cadencée et monotone d'une source, le chapelet se déroule laudatif et suppliant : c'est l'âme catholique s'exhalant vers la Vierge. La canonnade terriblement l'accompagne. Mais rien ne saurait interrompre ni même hâter le récitatif. L'heure de la mort peut sonner : ce sera faveur et bonheur de la recevoir dans cette maison de Dieu où Notre Dame viendra certainement cueillir les âmes des pauvres pécheurs en instance auprès d'elle. Lorsque le dernier *Ave* est envolé, le plus âgé des chanoines se lève et, de sa voix cassée, annonce qu'il va réciter le *De profundis* pour ceux qui sont morts. Cette voix chevrotante et pourtant soutenue m'évoque la multitude descendue à l'abîme depuis le péché de l'ancêtre, depuis que la science a fait naître la douleur. Je pense à ceux que nous avons connus, que nous avons aimés ; à ceux, frères du Christ, qui dernièrement, hier, sont tombés pour nous et qui étaient peut-être fils de coupables, par eux ainsi rachetés ; à ceux que nous n'avons point connus et desquels nous sommes issus à travers l'obscurité des âges ; à ceux qui ont

prié en ce lieu, à cette place, aux jours de joie et aux jours sombres, quand les cloches sonnaient le baptême et le sacre des Rois, ou tintaient le tocsin des catastrophes. Et je réfléchis que jamais catastrophe n'a égalé celle qui dépeuple aujourd'hui la terre... Ma méditation est interrompue par les anges de l'horloge frappant quatre coups. Je dois m'en aller.

Rue de Vesle, où l'artillerie stationne encore, je revois le commandant à la chaise, assis à la même place, dans la même attitude. Dort-il ? Songe-t-il ? Quel abattement, quel cauchemar prostre cet homme ? Les passants le regardent avec intérêt. On voudrait le consoler, le soulager ; mais on n'osera jamais interrompre sa prostration.

Près du pont, je rencontre Nelly et sa fillette. Ma nièce désire voir les troupes, parmi lesquelles se trouvent, lui a-t-on dit, des compagnies du régiment de son mari. Nous remontons lentement jusqu'à la place Royale, avec l'intention de pousser plus loin. Mais Hélène, bousculée sur le trottoir, se met tout à coup à pleurer, ce qui nous oblige à reprendre le chemin de la maison par la rue Libergier. Un proche crépitement de mitrailleuses se mêle au bruit du canon. Nous nous hâtons... Chaussée du Port, Nelly me fait remarquer cinq ou six avions planant à une si grande hauteur que les yeux, avant de les apercevoir, doivent se familiariser avec l'altitude. Des flocons blancs, des flocons gris entourent par instants les aéroplanes et restent suspendus sous les nuées, pareils à de grosses houppes à poudre de riz dont le duvet s'échapperait.

Lundi 14 septembre. — Ce matin, penchés sur une carte routière et prenant pour base le chemin parcouru par l'armée française depuis une semaine, nous calculons combien de temps il faudra pour que l'arrondissement de Vouziers soit libéré. Car, en ce moment, nous ne voyons aucune raison pour que la retraite des Allemands s'arrête. D'après nos calculs, dans cinq ou six jours Nelly et sa fillette pourront regagner Roche.

Ces calculs reçoivent l'approbation de notre hôtesse qui, depuis la reprise de Reims, exulte. Baoum, patatras, baoum, flac, patatras ! interviennent les obus avec une violence rappelant le bombardement du 4 septembre. « Bien, bien, fait

notre amie. La bonne besogne de nos artilleurs ! C'est la fin de la bataille ! » La domestique affolée, ne pouvant supporter d'être seule à la cuisine, accourt dans la salle à manger se mettre sous notre égide. Les obus, tantôt proches, tantôt plus éloignés, pleuvent. Pierre et moi sommes consternés. Nous pensons avec terreur à une contre-attaque des Allemands retranchés dans les forts, et nous craignons que l'armée française soit submergée et Reims de nouveau sous la botte de l'ennemi. Cette fois, sans doute, ce serait horrible. « Laissez donc ces craintes, reprend notre aimable hôtesse. Ce sont les nôtres qui délogent la vilaine engeance des forts où elle s'est cachée. Elle ne saurait être longtemps sans prendre ses jambes à son cou, fuyant devant nos soldats. » Et, jusqu'à onze heures, les obus continuent de tomber sur la ville.

Terron et Remy viennent nous apprendre que l'hôtel de ville, où se trouvait un état-major français, a été ce matin particulièrement visé. Le palais municipal, à part le bris des vitres et l'écornure de pierres, n'a pas été endommagé; mais un colonel d'état-major a été tué sur la place et, en ville, des civils et des militaires ont été mortellement ou grièvement atteints. Dans les rues environnant l'hôtel de ville, des maisons sont détruites. Il y a autant de dégâts matériels que le 4 septembre.

Après le déjeuner, la curiosité pousse les habitants à aller constater de leurs yeux les effets de ce nouveau bombardement. Mon mari aussi sort, tout en nous engageant à ne pas quitter la maison. Peu après sa sortie, des notables du voisinage arrivent triomphalement annoncer que le danger est conjuré, que les forts sont repris et les Allemands en fuite. Ils ajoutent que les Anglais arrivent. Madame X..., ayant à s'entretenir avec les locataires d'un de ses immeubles atteint légèrement l'autre jour, nous demande, à Nelly et à moi, si nous l'accompagnerons. Confiantes dans les assurances de ces messieurs, nous acquiesçons avec empressement et prenons avec nous la petite Hélène. Les gens que nous allons voir sont des commerçants aisés à qui la crainte du teuton avait, il y a un mois, conseillé de quitter la ville en auto; ils ont, depuis le commencement de la bataille de la Marne, roulé dans le sillage de l'armée française, et, rentrés ce matin, ils se montrent fort satisfaits de leur excursion. Ils ont bien vu les

champs de bataille, les tranchées remplies de soldats culbutés, les moyettes d'avoine derrière chacune desquelles un tireur est à genoux pour l'éternité; mais ils ont passé vite, préoccupés surtout qu'ils étaient de trouver dans les hôtelleries un gîte convenable. Si bien que les visions de guerre et de route ne hantent que modérément leur souvenir. Du magasin tenu par ces touristes, notre amie nous entraîne vers une autre de ses propriétés, vers une deuxième, vers une troisième, vers une quatrième, à peu près intactes parmi d'autres maisons très endommagées.

Devant l'hôtel de ville, une couche de paille dissimule la mare de sang provenue des chevaux écrasés là par un obus. Les curieux se perdent en conjectures sur l'évacuation des forts. L'atmosphère est grincheuse et le soleil maussade. Le vent contraire assourdit les détonations.

Après maints arrêts, nous voici vers quatre heures place Royale, siège de réunions populaires. Je m'ennuie tellement et j'ai tant le désir de rentrer à la maison, que je ne prête aucune attention aux colloques retenant l'intérêt de mes compagnes. Sur cette place, dans les maisons de laquelle trônait naguère le luxe commercial de la cité, qui est aujourd'hui dévastée, démolie, ruinée, occupée par des batteries d'artillerie d'une tragique inactivité, je subis malgré moi l'impression d'un malheur certain, dépassant la mesure du malheur accompli et qui, suspendu au-dessus de la ville, au-dessus des habitants, au-dessus de moi-même, va, d'un instant à l'autre, inéluctablement s'abattre. Je ne sais comment je me retrouve, avec mes nièces et madame X..., à l'entrée de la rue Cérès barrée d'une corde, gardée par deux factionnaires et des cavaliers. Malgré nos implorations, madame X... s'apprête à soulever la corde pour franchir le barrage. L'un des factionnaires intervient et croise la baïonnette sur elle. Comme notre amie s'exclame et réclame une explication, un des cavaliers, du haut de sa monture, tout en désignant le faubourg, laisse tomber ces mots : « On bombarde là-bas! » Je dis alors à mes compagnes que j'ai froid, et, les laissant en arrière, je regagne à grands pas la chaussée du Port.

A la maison, où Pierre m'attendait avec impatience, la police est venue donner l'ordre de ne laisser ce soir aucune lumière filtrer au dehors. Reims, évidemment et en dépit des

assertions des notables du voisinage, doit s'attendre à tout.

Mardi 15 septembre. — La matinée est grise et triste. Je sors pour aller acheter des provisions presque introuvables. Des explosions dans le brouillard me prouvent l'implacable dessein de l'ennemi. Une boutiquière de la rue de Vesle me confie que dimanche soir un officier, félicité par elle au sujet de la rentrée de l'armée française à Reims, avait répondu : « Au point de vue militaire, oui, réjouisssez-vous, mais, croyez-moi, c'est un grand malheur pour la ville et pour vous, habitants, que nous soyons ici. »

En rentrant, je répète le propos à notre hôtesse qui s'active à un ouvrage de couture. Nelly, près d'elle, coud aussi. Pierre est sorti. Souvent, madame X... interrompt son travail pour ouvrir la fenêtre donnant sur la chaussée et causer avec des passants. J'essaye de travailler et de prendre part à la conversation : mes doigts agités ne parviennent pas à suivre le tracé dans la batiste, et, quand je veux parler, les mots s'éteignent entre mes dents claquantes. Les obus, l'un après l'autre, tombent méthodiquement, sans hâte. Je m'attends sans cesse à voir apparaître le corps défiguré de mon mari porté sur un brancard.

Midi. Dieu soit loué ! Pierre arrive sain et sauf. Mais il est nerveux et inquiet. Au cours du déjeuner, entre lui et madame X... s'engage une discussion sur ce qui se passe autour de Reims. Elle, d'après les dires des notables, prétend qu'aujourd'hui est le dernier jour du bombardement. Lui, logique en tête et plan en main, démontre que l'ennemi a trouvé dans les forts et sur les hauteurs des positions trop avantageuses et qu'il sait utiliser, pour les abandonner de sitôt. Comme pour confirmer ses prévisions, on vient nous annoncer que les habitants du quartier Cérès, parmi lesquels se multiplient les victimes, ont été invités par l'autorité militaire à se rabattre désormais vers le sud-ouest, dans le faubourg de Paris, moins visé et pas encore atteint. Le voisin Remy lui-même a cru prudent d'aller ce matin avec sa famille dans les terrains de Clairmarais pour attendre la cessation ou l'accalmie de la torture infligée à la ville.

Soudain, un bruit de querelle nous arrive de la cuisine, et presque aussitôt apparaît dans la salle à manger un étrange

personnage à la démarche oblique et sautillante, aux membres grêles, à la tête faunesque, oreille pointue, nez caprin, regard vague dans l'orbite tirée. Grimaçant et hilare, ceint d'une banne bleue de jardinier, il s'avance, portant devant lui à pleins bras une énorme gerbe de fleurs et de pampres qu'il dépose aux pieds de notre amie. Mon mari le désigne sous le nom de chèvre-pied; en réalité il s'appelle Sylvain. Après avoir déposé ses fleurs, en un langage volubile, saccadé, incohérent, semé d'images et d'expressions aussi bizarres que sa personne et s'accordant du reste bien à elle, il raconte les faits survenus dans son quartier Cérès, incendies, effondrements, morts, blessures, enterrements, réquisitions, évacuations, etc. Je retiens seulement de ses propos ceci qu'au su du commandement français les Allemands ont emmené avec eux au fort de Brimont deux cents prisonniers et que la présence de ceux-ci protège le fort contre notre artillerie. Lorsqu'il a fini de parler, sans attendre ni réponses ni question, il s'éclipse, rapide comme Pan lui-même, à travers le jardin. « Hé ! Sylvain, Sylvain, crie notre hôtesse, attendez donc, j'ai du travail à vous donner. » Elle enjambe les thyrses de pourpre et les fleurs de soleil gisant sur le tapis et tâche de rattraper son jardinier. Le rejoindra-t-elle? Oui, car la voix de sonnailles tinte de nouveau dans les environs.

L'après-midi, mon mari nous emmène, Hélène, Nelly et moi, dans l'avenue de Paris, du côté de la Haubette. Nous ne nous aventurons pas très loin dans ces parages. Le faubourg est sale et laid, et il fait froid. Cependant nous regardons les maisons incendiées par les Allemands l'avant-veille de leur départ : elles dressent vers le ciel leurs murailles calcinées. Il y a, çà et là, des rassemblements de troupes. De temps en temps, de l'intérieur d'habitations lépreuses parviennent jusqu'à nous les éclats d'une gaieté incongrue. A la porte fermée d'une boulangerie, des femmes et des enfants font queue. Les cabarets regorgent de militaires et de civils qui ne boivent ni ne fument, car il n'y a plus rien à boire ni à fumer, ni même à manger, et qui se contentent de converser avec animation.

De retour, nous trouvons madame X... fort occupée à essuyer et à remettre en place les objets précieux qu'elle avait, voilà quatorze jours, dissimulés dans sa cave. Pendant notre absence, Sylvain a remonté les caisses. Notre amie, aidée de sa

servante, les vide, sans s'alarmer le moins du monde des bruits sinistres du dehors. Un rayon du soleil couchant, écartant les nuages teintés de rose, se fraye un passage dans l'appartement et sourit à cette scène.

Après le dîner, des voisins viennent frapper aux volets et, à demi-voix, nous invitent à venir regarder dehors. La nuit est épaisse et la ville plongée dans l'obscurité. On nous montre le nord et l'est : c'est un immense brasier. Nous sommes à ce moment sur la chaussée. Une patrouille d'infanterie passe, qui, avec civilité, ordonne aux causeurs groupés de rentrer chacun chez soi, recommande d'éteindre les feux et de fermer les compteurs à lumière ; puis, elle poursuit son chemin dans la nuit sans répondre aux questions.

Faut-il se mettre au lit ? Ici, contre l'habitation, ce sont des magasins en bois et des chantiers à ciel ouvert remplis de planches de sapin. Qu'un obus tombe dessus, moins : qu'un simple éclat, une flammèche les atteignent, l'incendie se propagera aussitôt avec une rapidité qu'aucun secours ne pourra endiguer, et nous serons entourés de flammes. Cela pourrait se produire pendant la nuit : personne dans la maison ne s'en apercevrait à temps. Notre hôtesse, bravant le danger, dort en paix ; la bonne a le sommeil dur ; Nelly et Hélène se reposent sur nous du soin d'assurer leur sécurité. Mais alors, ce serait l'asphyxie, le bûcher, la mort atroce pour tous ! Je ne me coucherai pas avant deux ou trois heures du matin. D'ici là, mon mari, tranquillisé par ma veille, se reposera et il me remplacera lorsque, à mon tour, je m'étendrai.

Mercredi 16 septembre. — Tête lourde et joues rentrées, vers huit heures nous descendons. Au petit déjeuner la discussion recommence à propos de la résistance des forts. Notre bonne hôtesse soutient, d'après des on-dit, qu'une pièce de marine anglaise en aura raison aujourd'hui même. En fait, on ne sait rien. Reims est toujours isolé du reste de la terre. Il paraît que le gouvernement s'est retiré à Bordeaux. Doit-on le croire? En tout cas, les vivres ici deviennent de plus en plus rares, les fermes de la banlieue sud non pillées par les Allemands restant seules à fournir quelque ravitaillement.

Les obus n'ont pas attendu huit heures pour tomber sur la cité. Avec une régularité d'horloge, de dix minutes en dix

minutes, ils ont éclaté plus ou moins près de nous. Voici, plus précipitées, quatre détonations effroyables. Pierre, qui était dans le voisinage, rentre et nous ordonne, à Nelly et à moi, de vite nous apprêter pour aller, comme les autres, chercher abri dans les champs, hors de la zone de feu.

Pendant que nous habillons Hélène, on nous informe que les obus venant de faire si grand tapage sont tombés au cadran Saint-Pierre, rue Chabaud et dans d'autres rues avoisinantes, y faisant beaucoup de victimes. Les habitants du centre de la ville passent nombreux, porteurs de provisions. Leur mine est celle de gens qui ont passé la nuit debout. Couverts de paletots et de fichus, ils vont vers le sud. Nous les suivons.

Après avoir passé la porte de Paris et longé l'avenue du même nom, non loin de l'auberge du pont de Muire je m'arrête, hypnotisée par la plaque indicatrice des deux routes menant à Paris, celle par Soissons à droite, celle par Dormans à gauche. Aujourd'hui, défense est faite de s'engager sur la route de Soissons, gardée militairement; nous suivons l'autre. Voici, à gauche, une ferme incendiée dont il reste seulement une grange et des murs noircis. Devant nous et des deux côtés de la route qui monte avec calme, c'est la pleine campagne, un horizon paisible de champs, de vignes, de bocages.

On visite avec curiosité les tranchées où, samedi dernier, se défendirent les Allemands. Ce sont des sortes de fossés larges d'un mètre, profonds de près de deux, qui étaient presque entièrement recouverts de planches, de portes, de volets, de meubles même, sur lesquels, pour mieux dissimuler, avaient été posées des touffes d'herbe, des tiges de betteraves. Au fond de ces fossés, dans la boue et dans l'eau, traînent quantité d'objets hétéroclites, des chaises et surtout des bouteilles vides. Quand nous sommes à quelques pas de ces travaux militaires, nous constatons que leur emplacement a été très habilement choisi et que les soldats français s'avançant vers Reims ne pouvaient les apercevoir qu'en arrivant dessus. On nous montre à l'horizon les forts de Montbré et de la Pompelle, repris aux Allemands. Sur notre gauche, se trouve le village des Meneux, d'où fut effectué le bombardement du 4 septembre. Nous revenons sur nos pas. Le long du chemin, à l'abri de la ferme brûlée et de la guinguette du pont de Muire, dans les cabarets et les auberges de l'avenue de Paris, dans les mai-

sons particulières, sur les bancs de l'avenue et sur le bord des trottoirs, les tristes pèlerins ont ouvert leurs paniers à provisions et déjeunent au son ralenti du canon.

A la maison, nous serions heureux de nous reposer un peu ; mais le bombardement nous fait hâter le déjeuner et repartir aussitôt, toujours sans notre hôtesse qui, héroïque, refuse obstinément de quitter le logis et n'admet pas nos appréhensions. A peine dehors, nous nous trouvons avec les Remy, père, mère et quatre enfants, allant comme nous mettre leur vie en sûreté. Nous faisons route ensemble. Au moment de passer le canal sur une passerelle située à l'extrémité du port, nous avisons un capitaine d'infanterie, lequel, arrêté, bras croisés, regarde avec une anxieuse amertume dans la direction de la rue Libergier. Nous lui demandons à quelle distance il faut aller pour échapper au danger des obus. Il enveloppe notre groupe d'un indéfinissable regard et, désignant le sud, murmure : « Dans cette direction, à quelques kilomètres. » Remy est notre guide. Le canal franchi, il nous conduit, par des ruelles à demi champêtres, dans le faubourg Sainte-Anne, à la Haubette.

A la Haubette, la porte est fermée. Force nous est donc de contourner ses désagréables murs de clôture et de gravir la aide côte d'une longue rue sans maisons, aboutissant dans les champs. Derrière nous, au loin, les obus éclatent sans merci. D'épaisses fumées s'élèvent çà et là, et le vent, légèrement remonté, nous apporte des odeurs d'incendie. Arrivés sur le bord d'une vaste cuve d'éteules, au bout opposé de laquelle est un vignoble, nous longeons une haie défendant en surplomb la voie du chemin de fer d'Epernay. C'est là qu'il va falloir séjourner. « De cette hauteur, dit Remy, on voit les forts ; nous assisterons à la bataille. »

Du talus en lisière de la vigne, on découvre Reims entièrement et l'on embrasse par delà une assez vaste étendue. Le magnifique vaisseau de la cathédrale et ses tours, toutes roses dans le soleil d'automne, dominent la cité, la surmontent, la survolent. A droite et à gauche de cette ascension et derrière, des incendies sont allumés ; sur un fond de fumées de diverses nuances, le glorieux édifice paraît invulnérable. L'incendie qui est à sa droite déploie tant de violence qu'à tout moment d'énormes gerbes de flammes trouent la fumée, se tordent, montent, se penchent, comme si elles voulaient tout dévorer. Cepen-

dant les obus pleuvent sur la ville. On aperçoit nettement l'éclair de leur départ, leur trajet dans l'air, leur chute provoquant une sale fumée noire. Le fracas de l'éclatement ne s'entend qu'après, et ce sont des maisons qui s'écroulent. A chaque coup, on se demande oppressé : « Celui-ci a-t-il tué quelqu'un ? Combien a-t-il détruit de foyers ? Combien a-t-il fait de malheureux ? » On se représente les cris des blessés, le sang qui gicle, les cadavres affreusement mutilés... Remy nomme, l'un après l'autre, les endroits d'où partent les engins maudits. Là-bas, à gauche, c'est le fort de Brimont, et, en suivant de gauche à droite, ceux de Fresnes, de Vitry, de Nogent. Les bourgades qu'on aperçoit près de ces forts portent les mêmes noms. Celle de Brimont flambe ; d'autres villages aussi. Entre Vitry et Nogent-l'Abbesse, sur les pentes, ce sont les bois de Cernay et de Berru, d'où s'élèvent à de courts intervalles les fumées vite dissipées de batteries en action. En effet, ce que nous avons sous les yeux, c'est bien la bataille, la bataille d'artillerie. On ne voit pas, comme sur les gravures, les armées alignées s'avancer, tirer, charger, se mêler ; on ne voit pas les carrés fameux ni les panaches des généraux. Le champ d'action est un désert absolu. Par places, particulièrement où le terrain fait un pli, des flocons de fumée blancs ou gris s'élèvent et se dissipent ; l'on perçoit le bruit familier de la canonnade, et c'est tout. Moyennant ce tout qui semble rien, des centaines de nos proches — et des autres — tombent déchiquetés par l'acier. Mais il y a aussi ce qui se passe dans le ciel. Une nuée d'avions évoluent en vrombissant. Ils planent, filent, virent à moyenne hauteur. Leurs bourdonnements variés s'amalgament pour constituer une harmonie comparable à un concert d'orgues et de cloches lontaines. D'où nous sommes, ils paraissent presque au-dessus de l'éteule ; pourtant il n'en doit pas être ainsi. En réalité, ils observent les positions des armées. A tout moment, auprès des avions, des feux de diverses couleurs, des fumées se suspendent. Sont-ce des signaux ? Parfois, l'un de ces grands oiseaux vient délibérément tournoyer juste au-dessus de nos têtes : nous nous sentons observés. Les enfants se font un jeu de courir alors se cacher parmi les broussailles du haut remblai encaissant le chemin de fer. Nous, nous remarquons les croix de fer peintes en noir sous les ailes en nageoires et la queue de poisson du monstre, tout

en nous écartant instinctivement de la perpendiculaire de son vol. Il plane une minute et s'en va.

Vers six heures, le bombardement semble se calmer. La rosée est montée, il fait froid. Pour regagner au plus court la ville, nous descendons dans la cuve d'éteules. Arrivés au fond, d'effarantes explosions d'obus toutes proches nous font retourner en hâte aux positions de tout à l'heure. Le crépuscule arrive, la nuit tombe. De nouveaux incendies s'allument tandis que, là-bas, le duel d'artillerie continue. Au milieu des clartés rouges, jaunes, violettes de l'horizon, le brasier de Brimont apparaît comme la gueule de l'Enfer.

L'obscurité est complète lorsque, suivant la foule, nous repassons dans les ruelles du faubourg Sainte-Anne. Sur leur seuil, les habitants disent à mi-voix aux passants les maisons éventrées pendant la journée, nomment les morts et les blessés. Comme nous coupons l'allée de peupliers du canal, nous voyons des soldats du génie, le torse enroulé de fils métalliques, grimper parmi les branches des arbres. Nous les questionnons ; ils ne répondent pas. Font-ils une installation ou des préparatifs de départ ? Quand nous arrivons à la maison, madame X..., avec une confiance non ébranlée, nous affirme que Brimont est repris et qu'il n'y a plus à craindre les bombes.

ISABELLE RIMBAUD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Odette Dulac : *La Houille rouge*, E. Figuière, 3.50. — Magali-Boisnard : *L'Alerte au désert*, Perrin, 3.50. — Gérard d'Houville : *Jeune fille*, A. Fayard, 3.50. — Colette Yver : *Le Mystère des béatitudes*, Calmann-Lévy, 3.50. — Ernest Psichari : *Le Voyage du Centurion*, L. Conard, 3.50. — Abel Hermant : *L'autre aventure du joyeux garçon*, Lemerre, 3.50. — Emile Moselly : *Le journal de Gottfried Mauser*, Ollendorff, 3.50. — M. Delly : *La fin d'une Walkyrie*, Plon, 3.50. — Victor Gœdorp : *Madame Crésus infirmière*, Ollendorff, 3.50. — François de la Guérinière : *La Kultur déchainée*, Sansot, 3.50. — Alfred Machard : *La Guerre des mômes*, Flammarion, 3.50. — Charles-Louis Philippe : *Contes du Matin*, « Nouvelle Revue Française », 3.50.

La Houille rouge, par Odette Dulac. J'arrive bien tard pour ajouter mes quelques gouttes d'encre au torrent qui a coulé sur la question et qui ne s'arrêtera pas, certainement, pour une ou deux pierres qu'on y jettera en essayant d'y fomenter des... cascades. *La houille rouge* représente, paraît-il, tous les enfants dont l'Allemagne nous aurait privés par l'intermédiaire d'un docteur Horn, grand faiseur d'anges devant l'Éternel. C'est peut-être d'un joli patriotisme de mettre nos péchés sur la conscience du Kaiser : « Françaises stériles ! Ordre de l'empereur. » Mais c'est aussi par trop... simple. Non, le Kaiser, porteur d'une effroyable quantité de crimes, ne doit pas nous servir de bouc émissaire pour celui-là. Il y a déjà fort longtemps que les Françaises sont stériles en dehors de toute préoccupation du roi de Prusse et elles le sont le plus naturellement du monde... comme les poiriers ne donnent pas de poires quand la gelée a passé dessus. Mme Odette Dulac fait intervenir une société secrète qui s'appelle : *Tetra*, et les *tétraèdres* ont la mission d'encourager les jeunes femmes... dans l'art de conserver leur taille. Un romancier a toujours le droit d'arranger les choses, mais je me permettrai de trouver que ce moyen de théâtre, ou, si j'ose dire, cette ficelle, semble énorme. Je pense bien que nos ennemis ont été fort heureux de notre infécondité et ont dû baser sur cette erreur des tas de comptes, sinon de contes, mais, en France, on n'a besoin de personne pour enfanter de très mauvaises méthodes. Ce que j'entends par la gelée passant sur les poiriers de nos pays, c'est ce froid glacial qui a saisi le cœur du peuple quand on lui a démontré, d'une façon mathématique, la toute puissance de l'égoïsme bourgeois. Il a voulu l'égaler par ses plus mauvais côtés. Pourquoi ferait-il plus d'enfants que

les riches puisqu'il était pauvre? Et, du haut en bas de la société, on s'est donné le mot pour s'abstenir. La vraie, l'unique puissance étant l'argent, il s'agissait d'en gagner beaucoup et d'être le moins possible à en manger. Et puis, il faut bien l'avouer, quand on a séparé l'Église du plus grand corps de l'Etat, lorsqu'on a appris au bon paysan, au meilleur ouvrier que Dieu était la première de toutes les chimères, il est devenu philosophe : il a appris, du même coup, à ne pas *s'en faire*... et à ne pas en faire. L'enfant est, sur terre, une image de l'éternité. Puisqu'il n'y avait plus d'éternité, heureuse ou malheureuse, à quoi bon se perpétuer ! La propagande des anarchistes et celle des socialistes, qui sont des anarchistes déguisés, a conduit peu à peu les humbles aux pires arrogances : ils se sont pris pour des dieux bien capables de remplacer *l'Autre* et même de n'avoir que des fils uniques ! Remontera-t-on le courant ? Il serait surtout nécessaire de changer l'education sociale. Les instincts naturels des peuples sont ceux des carnassiers. Quand ils sont beaucoup, ils vont manger les voisins. Et quand ils sont peu, ils s'en tiennent aux repas de corporations. Il faudrait pour lutter contre les mauvais instincts en appeler à la nature, à la seule nature qui sait doser le bien et le mal, opère par le système des compensations, ou... découvrir enfin une chimère plus noble que celle de l'or. Il ne faudrait pas se contenter de fabriquer beaucoup d'enfants comme on fabrique de l'article de Paris (lequel est généralement allemand), mais ouvrer avec amour des hommes ou des femmes dignes de ce nom, je veux dire : *les élever*. En France, les enfants sont hors de toutes les lisières dès le berceau. Ceux des bourgeois comme ceux du peuple sont littéralement insupportables. Il faut supplier les pères, les instituteurs de chercher un moyen d'élever, de créer des enfants ayant plus de cœur que de ventre. Je crois que le dégoût de l'enfant est venu, pour les frères, pour les sœurs, aux jeunes filles et aux jeunes garçons, par la vision de certains enfers où l'enfant joue le rôle de démon sans que les parents veuillent en convenir. Combien de jeunes personnes j'ai connues et entendues déclarant : « Avoir beaucoup de bébés... ah ! merci bien, j'ai eu assez de mes petits frères ! »

Mme Odette Dulac termine son livre par la morale en action d'une conférence extraordinaire au cours de laquelle on voit la conférencière offrir le résultat des violences ennemies à l'admiration ou à la pitié du public. Si vraiment la morale française est d'adopter les petits boches, est-il bien nécessaire d'essayer de relever ou d'élever le niveau de notre race ? Les enfants vont s'égorger entre eux, car rien au monde, pas même la morale en action, n'empêchera les petits Français vraiment français d'obéir à leur instinct de conservation.

L'Alerte au désert, par Magali-Boisnard. Marius-Ary Le-

blond, directeur de *la Vie*, dit de cette jeune femme de lettres qu'elle « n'est ni une débutante, ni une inconnue... Elle voit avec des yeux qui ne clignent pas la réalité au-dessus de laquelle son enthousiasme déploie toujours de la lumière. Aussi est-elle bien de ce pays de soleil où les ombres mêmes sont chatoyantes. Elle l'a parcouru en tous sens avec le goût de l'espace et la compréhension vive des races nomades. » Ce qui caractérise l'écriture de Mme Magali-Boisnard, c'est une conscience de l'étranger à nos mœurs qui lui laisse la faculté de ne pas juger selon nos mœurs et lui permet de voir certains actes libres en toute liberté. L'homme ou la femme du désert, même asservis à nos coutumes et à nos lois, n'ont pas la mentalité des Européens et l'auteur de l'*Alerte au désert* a su tenir compte des blessures causées par les chaînes. Le pittoresque du récit est justement tout entier dans cette liberté de la pensée sauvage que veut bien admettre une liberté de pensée civilisée.

Au seul point de vue politique, des révoltes du véritable Islam, « qui ne sont pas des turqueries », donnent par leurs constatations remplies de sagacité des espoirs aux *assiégés* français. Pour les fils du désert, que le vent purifie, la nature est meilleure conseillère que l'intrigue allemande et en fera, peut-être, plus prompte justice que tous les *salamalecs* de la si pénible diplomatie.

En outre, Mme Magali-Boisnard est un poète. Chose rare, l'auteur de ce livre réunit la triple couronne de la poésie, de la prose et du patriotisme en demeurant, pourtant, très maîtresse de son cerveau sous ce triple poids lourd.

Jeune fille, par Gérard d'Houville. Quelle bonne fortune de rencontrer un récit frais et pur comme un jardin bien clos, après toutes les histoires de carnages qu'on se croit obligé, depuis deux ans, d'ajouter aux désolations de la guerre ! Un bouquet de jeunes filles au milieu des réalités violentes que nous subissons et quelques rêves d'amour tendre, parmi les pages illustrées de massacres qu'il nous faut tourner avec des gestes d'horreur. Je crois que ce reflet d'une petite âme sacrifiée, ayant à peine lui sur le miroir que lui présentait la vie cruelle, est le bien-venu au milieu de l'enfer de flammes qui nous cerne. L'auteur, avec une grande probité, le vrai tact de la femme, n'a pas voulu, ni daigner sacrifier la grâce de son tableau à la sinistre actualité. Vous ne trouverez dans son livre nulle trace de sang, mais la mort d'un cœur n'y est que plus touchante par sa très noble discrétion.

Le Mystère des Béatitudes, par Colette Yver. Heureux ceux qui sont doux ! Heureux ceux qui ont faim et soif ! Heureux les pacifistes !... C'est peut-être le moment de nous rappeler, en effet, que nous devons mettre notre bonheur, ou notre honneur à savoir souffrir toutes les persécutions pour le droit et la justice, mais il

s'agit surtout d'un prêtre tout à fait selon l'évangile qui lutte contre le monstre bien moderne : l'Argent. Ce mépris de la fortune viendra aux hommes quand ils ne seront plus tentés par *le train*, le fameux train parisien, la Ceinture dorée que l'on prenait d'assaut il y a encore trois ans à peine pour tourner dans le même cercle de réjouissances plus ou moins ineptes. Financiers très véreux, journalistes affolés de réclames, et femmes de fêtards ivres du mauvais vin fin que l'on versait dans les salons des couturiers à la mode, tout ce beau monde semble s'être évanoui en fumée. Cependant, il convient de veiller à ce que ces vilains oiseaux, précurseurs des tempêtes, ne renaissent pas de leurs cendres comme les phénix, et, pour cela, nous n'aurons jamais trop d'auteurs de bonne volonté qui consentent à nous dévoiler le mystère des béatitudes futures.

Le Voyage du Centurion, par Ernest Psichari. Je coupe dans la préface de Paul Bourget ces quelques lignes qui rendront mieux que je ne le saurais faire, n'étant pas du tout une croyante, le sens du livre de ce glorieux jeune homme, le lieutenant Ernest Psichari, mort sur le champ de bataille belge. Sa fin héroïque, autorise d'ailleurs pleinement le ton de sermon un peu hautain que prend son œuvre, aux yeux des profanes. C'est sur l'autel de la patrie, de toutes nos patries, qu'officie le jeune martyr : « Les pages où il raconte le dialogue de son Maxence avec Dieu dans le désert rappellent par leur éloquence et leur pathétique le célèbre mystère de Jésus. Elles sont, à mon jugement, parmi les plus belles dont puisse s'enorgueillir notre littérature mystique. »

L'autre Aventure du joyeux garçon par Abel Hermant. Il s'agit de ce petit Anglais, tout jeune et si grand déjà, qui fut échangé par sa famille contre un petit Français, déjà très grand, et envoyé dans une famille parisienne. Cela se passait avant la guerre. L'auteur a eu la tentation bien naturelle de continuer l'histoire, qui vraiment a dignement couronné le chef-d'œuvre. Ce court, si délicat roman de la sensibilité d'une très honnête bourgeoise se termine par la mort fort simple de ce grand enfant, que la belle hygiène des sports avait laissé vraiment très pur d'intentions. Le plus joli compliment qu'on puisse faire à ce livre, après tous les compliments d'usage, serait de dire que seul un esprit allemand ne pourra jamais en saisir la merveilleuse nuance de divine malice.

Le journal de Gottfried Mauser, par Emile Moselly. Je suis ravi de l'épigraphe de ce livre : « La musique adoucit les mœurs. » Et de sentir surtout que cette œuvre est une œuvre de haine et de colère. Non ! Non ! Plus de tour d'ivoire et plus de cerveaux planant au-dessus des mêlées ! Si en pleine guerre on nous parlait d'oubli et de mansuétude, en pleine paix on oserait peut-être recommencer à nous trahir. Puisqu'ils l'auront voulu, ils trouveront

les moutons de jadis enragés et toujours prêts à s'insurger contre les faux bergers aussi bien que contre les loups. Mais l'auteur de cette pâle copie d'allemand me permettra de lui dire, ceci tout à sa louange, qu'il n'a pas réussi à se mettre dans la peau du... carnassier. Ils ne sont pas si nobles que ça et n'ont pas la conscience du remords !

La fin d'une Walkyrie, par M. Delly. Une petite figurine russe, contre la grosse Germania casquée. Mais l'amour ne s'égare pas et protège la faiblesse contre la force. Aniouta, la sauvageonne, croit en beauté comme une plante docile aux soins du savant jardinier et l'orage déracine la lourde fleur aux parfums... asphyxiants.

Madame Crésus, infirmière, par Victor Gœdorp. Une sombre intrigue : un mari tuant sa femme lors d'un voyage de noce et tachant de reprendre le chemin de la fortune avec une belle Américaine, Diana Gerson. La guerre, mise au point formidable, arrête le financier criminel et transforme l'amoureux timide en héros pour le plus grand bonheur de Mme Crésus, infirmière.

La Kultur déchaînée, par M. François de la Guérinière. Des scènes terribles, des champs de carnages, et, sur le rideau de flammes des incendies de Belgique et de France, les ombres très brutalement secouées, souvent grotesques, des pauvres humains qui sont obligés d'oublier à la fois et leur rang social et leurs propres angoisses pour fuir ou combattre un ennemi, qui, lui, n'a plus rien de l'humanité.

La guerre des mômes, par Alfred Machard. Parmi de jolis et lestes croquis où les gamins font les plus français et les plus spirituels gestes à la Poulbot, un petit conte navrant et d'une grande sobriété de ton : *l'Enfant qui criait*, dont on devra faire souvent la lecture publique, pour permettre, en effet, à la justice du peuple de monter à l'échelle !...

Contes du Matin, par Charles Louis Philippe. De délicieux petits chefs-d'œuvre du plus sensible et du plus regretté des jeunes auteurs de notre temps de paix, si ancien, déjà.

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio.

J'ai revu, l'autre jour, mon ami l'Historien. Je le vois plus rarement depuis la Guerre, mes occupations ayant augmenté à la Bibliothèque. (Je ne suis pas encore mobilisé.) J'emporte même de la besogne chez moi. C'est très bien, que l'on imprime tant que ça. Il n'y a pas de crise de la librairie... de Guerre. Eh ! eh ! ce n'est pas à moi de m'en plaindre. Sans doute, cela me vaut un surcroît de

travail, mais j'ai toujours eu l'amour de mon métier. Je ne comprends pas la mauvaise humeur de mon vieil et éminent ami sur « l'Age de papier ».

Je le trouvai s'agitant avec plus de malaise que de coutume au milieu de ses paperasses.

— Ah ! bonjour, Anastase... (Il s'est mis à m'appeler, plaisamment et affectueusement, de ce nom, à cause de ma profession. Vous savez ?... Anastase-le-Bibliothécaire..., quelque chose comme le conservateur du département des manuscrits, au Vatican..., vers le IXe siècle). Vous voyez, ça donne... J'ai vu votre article : « La Maison de Clio », c'est très bien. Je... Mais où donc ai-je mis ce bout de papier ?...

Nerveux, il bousculait toute sa bibliothèque, tomes et liasses, son inextricable bibliothèque, — tigre de cette jungle papyroïde.

Comme toujours en pareil cas, force vieilles choses perdues de vue, oubliées, sombrées dans des nadirs de poussière, se retrouvaient inopinément sous sa main, alors que l'objet récent se dérobait obstinément.

— Où donc est ce bout de papier, mais où est-il ?

Un tome de « L'Ami du Roi », dans un geste plus fébrile, lui sauta au nez.

— Tiens ! Royou, l'Abbé Royou, le Breton, le parent de Fréron. « L'Ami du Roi », son journal, par opposition à « L'Ami du Peuple », le journal de Marat. La Restauration, en récompense de son zèle monarchique, anoblit sa famille. Mais il eut de mauvais jours. Ah ! les publicistes de la Révolution ! Y a-t-il longtemps, Anastase, que vous n'avez fait de remaniement de ce côté-là ? Ce qu'il y en a, hein ! Quel grouillement ! Tout ça, du jour au lendemain, est sorti du sol bouleversé. Aujourd'hui, c'est un peu la même chose...

— Ah ! vous ne traitez plus d'inutilité tout ce qui se publie en ce moment ?

— C'est-à-dire qu'il peut y avoir des inutilités nécessaires. Comme valeur documentaire et comme chose raisonnable, la librairie actuelle est à prendre quelquefois, et à laisser presque toujours. Mais, comme phénomène d'effervescence, elle est caractéristique, elle est notable. Ma foi ! oui, j'y vois clair dans toute cette « mobilisation » de la Littérature, quand je me rappelle celle qui se produisit sous la Révolution. On s'explique, on s'explique... Mais, où est ce damné papier ?

Il abattait d'une tape des folios et des quartos rangés en bataille :

— « Le Bulletin de Paris », Fiévée... Emile de Girardin avant la lettre. Mais le premier Consul voulait être seul à avoir « une idée par jour », lui qui ne voulait pas en lâcher une seule, des cent mille

qu'il avait de minuit à minuit : et il s'annexa Fiévée. « Le Publiciste », « Le Journal de Paris », « Le Mercure »...

— *Ave !*

— Celui d'aujourd'hui ? Oui, je tire aussi mon coup de chapeau. Dites-le-leur. Mieux, beaucoup mieux que du Fontanes. Mais ça a toujours un peu manqué de Chateaubriand. On y était un peu trop au scepticisme élégant. Après ça, vous me direz, Chateaubriand aussi fut un sceptique, au fond. C'est égal, je l'aime mieux.

La bousculade continuait :

— « La Décade philosophique », « Le Journal des Débats » : officialisme et succès. Il lui en est resté une gravité bouffie dans la peau et comme une éléphantiasis de respectabilité. Tous ces journaux patentés du temps de l'Empire Premier... Combien, au juste, y en avait-il, ô Anastase ?...

— Treize feuilles politiques en tout. Arrêté du 17 janvier 1800.

— ... N'étaient guère amusants. C'est comme aujourd'hui, et nous sommes plus de treize à la table où la Censure sert son caviar !

— Encore ! Car vous voulez dire que l'ennui s'accroît à proportion ?

— Il n'est pas petit, l'ennui. Retenez des bribes de la partie Information, que reste-t-il ?

— Mais... l' « effervescence » ! Vous-même avez dit que ce n'était pas si mal.

— Mais... de l'effervescence monocorde ! sans variété, sans critique ; comme, sous l'Empire Premier, du dithyrambisme quand même. Sans critique. Et pourtant, nous vivons dans une période historique grosse entre toutes de conséquences ; dans une période où, à côté des soldats qui se font tuer, hélas ! et des braves Gaudissarts de l'arrière (estimons-les) qui entretiennent le moral populaire en insistant avec une faconde de tous les diables sur quelques idées rudimentaires à souhait, il faudrait cependant un minimum de méninges discernantes. Entre autres choses, quand on pense à demain, j'avoue qu'on ne voit pas sans quelque impatience historique de grands journaux louer avec fureur Guillaume d'Orange et Wellington, les tombeurs de Louis XIV et de Napoléon. C'est de l'inconscience, avouez-le. L'Angleterre ne demande pas ça... Cette façon de tirer de nos grandes défaites passées des motifs actuels de se rassurer est impolitique, elle manque de style, de tenue, au point où c'en est dangereux... Mais tout cela ne me donne pas mon bout de papier...

La foliole continuait de vaguer, par delà la portée des sens mortels, dans des limbes fugaces. Mon maître et ami parut ne plus songer qu'à sa recherche, et, pendant quelques instants, il n'y eut plus qu'un nuage de poussière dérangée. Mais un nouveau tome vint susciter de nouvelles cogitations :

— Tiens ! Peltier, celui des « Actes des Apôtres » et de « l'Ambigu » ; le seul journaliste français amusant du Premier Empire : aussi n'a-t-il pu fonctionner qu'à Londres.

— Comment ! vous estimez ce sauteur, que la Restauration elle-même a méprisé ?

— J'ai dit « amusant », je n'ai pas dit « estimable ». Amusant, et utile. Sans des gaillards de ce genre, — ajoutez-y le folliculaire qui rédigeait, à Hambourg, « Le Spectateur du Nord », — nous manquerions aujourd'hui de terme de comparaison pour confronter les phénomènes de haine qui se reproduisent avec variations aux périodes de grande guerre. La haine, en Europe, aujourd'hui, quelle est-elle par rapport à ce qui fut déjà ? Eh ! bien, lisez Peltier.

— Et ?...

— Et... et... du temps de Peltier, c'était plus extravagant, mais moins lourd, moins grandiloque, moins sinistre, moins extrême, moins roide, moins pédant, moins démocratique, — moins bête. Ah ! nous en avons subi, depuis, des déperditions d'esprit ! Rien comme de tels rapprochements pour sentir, en un éclair, le déclin des civilisations. Il y avait encore, — dénotée par la gaîté persistante des pires fielleux de la plume et du crayon, — une certaine quantité de bonne volonté sous toutes les querelles humaines. Aujourd'hui, à voir ce qui se publie, on éprouve que cette bonne volonté, esprit de vie, s'en est presque toute allée.

Il reprit sa recherche avec le geste de quelqu'un qui jette le manche après la cognée. Je le voyais qui déplaçait maintenant des volumes de Villemain. Or, ouvrant, très machinalement, un tome du « Tableau de la littérature au XVIIIe siècle », sans doute tomba-t-il juste sur quelque page intéressante (ce qui était assez sa façon, ayant, de naissance et par vocation, toujours « au bout des doigts » la page qu'il fallait, riait-il, pourvu qu'il ne la cherchât pas expressément), sans doute tomba-t-il, dis-je, juste sur une page répondant à quelque pensée qu'il avait, car, sans autre explication, avec un sourire énigmatique, il me lut le passage suivant :

Le sentiment, l'instinct de l'Europe, était la longue durée de la Guerre. Malgré la confiance que les Anglais avaient dans leur île, dans leurs armes, en songeant à cette guerre viagère qu'ils avaient devant les yeux, plus d'une inquiétude pouvait les saisir. C'est à cette crainte naturelle que s'adresse Mackintosh...

— Mackintosh, James Mackintosh, l'avocat de Peltier, cité, comme vous vous en souvenez, devant les tribunaux anglais par Napoléon lui-même, ce qui fut le plus mémorable hommage que les libertés anglaises aient jamais reçu. Je continue :

Il montre que, par les victoires de Guillaume...

— De Guillaume ???!!!

— Ah ! pardon ! Il n'y a pas lieu à lapsus, cependant.

Il montre que, par les victoires de la Révolution, la liberté avait beaucoup perdu en Europe ; que tant de petits Etats, autrefois protégés par la tolérance des rois, Genève, la Suisse, la Hollande, où la liberté de pensée et de la presse se conservaient... n'existaient plus, et qu'elle n'avait plus que l'Angleterre.

— Nous avons fait du chemin depuis !

— Pour aboutir à la même situation, mon ami, à la même situation. Seulement, la Révolution, aujourd'hui, c'est l'Allemagne. Le vieux Guillaume, selon son propre scrupule sur lequel lui-même nous a fourni des jours, on s'explique qu'il ait reçu l'intimidation de Bismarck comme on la reçoit d'un révolutionnaire. Oui, la Révolution, aujourd'hui, c'est l'Allemagne. Et c'est l'Angleterre qui, de nouveau, avec la France, cette fois (comme avec l'Autriche, précédemment), marche à la tête des nations CONSERVATRICES. Elles croient cependant qu'il s'agit de Libéralisme. N'est-ce pas votre très pénétrant philosophe du *Mercure*, M. Jules de Gaultier, qui a dit : « L'homme se conçoit autre qu'il n'est » ? Les nations aussi.

Et, rêveur, il portait les yeux, çà et là :

— Mais le voilà, mon bout de papier, le voici !

Sur son bureau, un grand fascicule in-quarto s'étalait, aussi peu caché que possible par une minuscule brochure entre les pages de quoi on l'avait inséré en guise de signet ! Il lut : « L'Echo des Tranchées » ; et il allait m'expliquer pourquoi donc avait-il tant cherché cette feuille. Mais c'était l'heure de mon service à la Bibliothèque : je m'esquivai. Il me dira ça la prochaine fois.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Divers : *Un demi-siècle de civilisation française*, 1870-1915. Hachette, 7 fr. 50. — Memento.

C'est une très bonne idée qu'a eue la librairie Hachette de donner, sous le titre **Un demi-siècle de civilisation française**, un tableau de ce que la France a fait pour la civilisation de 1870 à 1914 dans tous les domaines de l'esprit. Le tableau est fait en collaboration, comme bien on pense, chaque compartiment ayant été confié à un spécialiste, mais l'ensemble est homogène, et, toute vanité à part, la France peut regarder avec satisfaction la route par elle parcourue d'une guerre à l'autre. Assurément, elle n'a pas été seule à avoir des savants, des artistes, des penseurs et des hommes d'action, mais les siens ne le cèdent à aucuns autres en aucun domaine, et pour parler

plus précisément de l'Allemagne qui nous accablait d'un mépris si olympien, notre rôle aura été autrement brillant que le sien, dans toutes les directions, pendant ces 45 dernières années.

Peut-être est-il regrettable, à ce point de vue, que le tableau dont je parle n'ait pas été plus comparatif de propos délibéré. Savoir ce qu'on a fait est bien, mais savoir ce qu'ont fait les autres n'est pas mauvais non plus. M. Charles Richet, par exemple, après avoir énuméré, dans son compartiment des sciences biologiques et médicales, tout ce que la pathologie générale doit à des savants français, ou francisés comme Metchnikoff : l'action des produits solubles microbiens, l'infection paludeenne par les moustiques, la sérothérapie, la phagocytose, l'anaphylaxie, l'agglutination et le sérodiagnostic, ajoute : « A ces découvertes fondamentales on ne peut comparer en importance que les très belles découvertes de R. Koch sur le microbe de la tuberculose et de Behring sur l'antitoxine du tétanos et de la diphtérie. » Voilà qui remplit bien les deux plateaux de la balance, à notre honneur d'ailleurs. Mais il aurait fallu le faire pour chaque autre science et art.

M. Widor, en musique, nous donne des aperçus généraux très intéressants et nous apprend que le vrai père du contrepoint est l'Anglais Dunstaple : c'est parfait. Mais en sus de ce point d'histoire médiévale, nous aurions été heureux de savoir si, depuis la disparition de Wagner, la musique allemande continue à « couvrir toute la chrétienté de son ombre », comme disait Dante du trône capétien. Quelle est la place de Strauss par rapport à Ravel ou Debussy? et même quel est le rapport de notre musique et de la musique russe? tout cela eût été plus intéressant à savoir que la présence ou l'absence du Conservatoire aux obsèques de César Franck. On eût aimé, d'autre part, à voir situer exactement l'art français dans l'art mondial; que Paris soit toujours le rendez-vous des rapins et gâcheurs de plâtre de tous pays, c'est certain; mais nos maîtres sont-ils toujours ceux des autres écoles? Qu'y a-t-il au juste chez les sécessionistes bavarois, chez les bénédictins de Beuron, chez les nouveaux artistes d'Angleterre ou d'Amérique? Dans tous les cas, à l'article de M. de la Sizeranne sur la peinture et, si peu, la sculpture, il aurait fallu ajouter un article sur l'architecture. Quoi, pas un mot sur nos recherches constructives, sur les essais du fer, du ciment armé, sur les monuments de ces quarante dernières années! Il eût pourtant été instructif de les confronter aux palais et églises du dehors; les Allemands, en particulier, dans leur manie du kolossal, n'ont-ils pas obtenu des résultats curieux, et devons-nous, nous les profanes, faire ou non le brouhaha devant le Monument de la Bataille de Leipzig?

L'article sur la littérature eût gagné aussi à être un peu plus large. Certes M. Doumic s'y est fort appliqué, et n'a oublié aucun

académicien, pas même M. Bazin, (il a, par contre, oublié Rosny!) mais on eût aimé savoir ce qu'il pense des littératures étrangères; leur comparaison est sans doute plus malaisée que celle des tableaux et des monuments, encore est-il possible de se rendre compte de l'influence hors de chez lui d'un Ruskin, d'un Tolstoï, d'un Nietzsche, et c'est là une question que nous devrions nous poser : Avons-nous des penseurs incontestés qui, comme Taine et Renan naguère, maintiennent au dehors notre « magistrature », pour parler à la Joseph de Maistre? Et l'Allemagne, depuis la mort de Nietzsche, a-t-elle de son côté quelques héraults mondiaux? Ce que Doumic aurait dû faire pour la littérature, encore mieux M. Boutroux aurait pu le faire pour la philosophie, et M. Langlois pour l'histoire ; il eût été piquant de voir ce dernier, après avoir élevé ce parfait monument de pédantisme boche qu'est l' « Introduction à l'étude des sciences historiques », dresser le bilan, enfin, de cette érudition allemande dont on nous a si longtemps rebattu les oreilles! M. Ernest Denis, sur ce point, lui aurait fourni, j'en suis sûr, des documents suggestifs.

Ce qui est à louer surtout dans le recueil, ce sont les articles sur les sciences mathématiques, physiques et chimiques, et naturelles, aussi sur l'astronomie, la mécanique, la géologie, la biologie, la médecine. Dans tous ces domaines, nous tenons une place brillante. Ce sont des gloires incontestées que les noms de MM. Henri Poincaré, Picard, Darboux dans le champ des fonctions analytiques et des équations différentielles; ceux des Becquerel, Blondot, Branly, Curie, Cailletet, dans celui de la thermodynamique et de la radioactivité; ceux de Sainte-Claire-Deville, Berthelot, Moisan dans celui de la chimie minérale et de la chimie organique. On eût aimé seulement, ici aussi, savoir la place que tiennent les grands savants étrangers, et surtout les Allemands si infatués d'eux-mêmes, vis-à-vis des nôtres. Il semble bien qu'en beaucoup de domaines c'est nous qui dominons; en mécanique notamment, l'automobilisme et l'aéronautique étant nés en France; en microbiologie, Behring et Koch n'étant que des applicateurs; en géologie, la tectonique d'Edouard Suess » n'égalant pas celles de Pierre Ternier et Marcel Bertrand; en spéléologie où M. Martel s'est créé de toute pièce un domaine mystérieux; en astronomie, où ce sont nos savants qui dressent la carte du ciel et qui ont naguère revisé la mesure d'un arc méridien de l'équateur.

Pour les sciences appliquées, métallurgie, transports, agriculture, commerce, banque, nous semblons moins bien armés que les Allemands, mais si l'on ne tenait pas compte de leurs privilèges naturels, mines de charbons, gisements de potasse, etc., on verrait que, même à la veille de la guerre, nos mérites s'équilibraient : le mouvement économique, calculé par tête d'habitant, était plus intense même, chez nous; nos chemins de fer étaient mieux gérés, nos pro-

cédés de sidérurgie plus perfectionnés, nos banques mieux administrées ; l'Allemagne, de par sa mauvaise organisation bancaire, courait à une crise très grave et peut-être à une faillite, dont la crainte a été pour quelque chose dans sa décision prise de mettre le feu à l'Europe.

Et même, enfin, à ce dernier point de vue, on aurait tort d'humilier notre politique et notre administration devant celles de l'Allemagne. On voit, en vérité, où le génie de ses empereurs, de ses chanceliers, de ses diplomates et de ses généraux l'a conduite! Si c'est là le modèle impeccable qu'on nous offre, nous n'en voulons pas. Avec toutes ses fautes, ses imprudences, ses discordes, la France, pendant ces dernières 45 années, a mieux mené sa barque en définitive que l'Allemagne. Il n'y a rien eu de plus beau d'abord que son relèvement après son désastre, la façon dont en cinq ans elle a reconstitué son armée, au point que, dès 1875, Bismarck nous a cherché une nouvelle querelle d'Allemand dans l'idée de nous replonger dans le néant; et la manière aussi dont, dès 1873, nous entamions la conquête du Tonkin qui a failli nous donner le contrôle de la Chine entière. Rien de plus étonnant aussi que la décision qui nous a fait, quoique vaincus et guettés par le vainqueur, profiter de sa tolérance dédaigneuse de 1877 à 1887 pour nous créer le plus riche empire colonial que nous ayons eu depuis Louis XV. Rien de plus digne que la façon donnous avons répondu, cette année 1887, à la provocation de l'incident Schnœbélé ; en réalité, ce n'est pas nous qui nous sommes humiliés, c'est l'Allemagne qui a mis les pouces; le vieux Kaiser qui se sentait au bord de la tombe (il devait mourir l'année suivante) n'a pas voulu suivre Bismarck dans sa politique agressive, et il nous a laissé les honneurs du règlement. A partir de ce moment, je le reconnais, notre attitude s'est modifiée; le fléchissement de notre natalité, la hausse générale de l'Allemagne, les arrogances du nouveau Kaiser nous ont obligés à lier partie avec la Russie et à adopter la défensive absolue; nos troubles intérieurs, boulangisme, panamisme, dreyfusisme ont aggravé notre faiblesse; mais pendant cette longue et pénible période de 25 ans, nous avons suffisamment su concilier la prudence et la dignité; les autres nations nous ont su gré de ne pas avoir bondi sous l'outrage de Tanger comme sous celui de Casablanca, de ne pas nous être obstinés à garder M. Delcassé, de ne pas avoir canonné la *Panther* dans les eaux d'Agadir ; et pourtant nous n'avons dit aucune parole ni fait aucun geste de lâche condescendance pour l'Allemagne; nous n'avons jamais renié l'Alsace-Lorraine ni approuvé le traité de Francfort, et sans préparer la guerre comme la préparait l'Allemagne, nous n'avons du moins jamais désarmé la France.

Donc de ce demi-siècle d'épreuves nous sortons grandis, purifiés

et rajeunis. C'est dans la défaite qu'on reconnaît les grandes nations comme les bonnes armées. La France, vaincue en 1870, a gardé et accrû sa force intellectuelle et morale, et elle obtient en ce moment sa récompense; qu'elle fasse quelques progrès en confiance et en concorde, qu'elle se garde de l'alcoolisme, du malthusianisme et du politicianisme et elle restera à la tête de la civilisation.

MEMENTO. — Jean Figard : *Lendemains financiers d'une guerre. Léon Say, ministre des finances*, Alcan, 3 fr. Cette étude vient à l'appui de ce que je disais sur le relèvement de la France après 1871. — George Fouard et Sauvage : *L'Allemagne historique, intellectuelle et morale*, Jouve, 2 fr. Étude bien intentionnée, mais qui ne dispensera pas de lire d'autres livres sur le même sujet. — Edmond Théry : *La transformation économique de la Russie*, Economiste européen, 3 fr. 50. Précieux recueil de documents sur le commerce, l'industrie et l'agriculture de l'empire des Tsars. — Ivan Ozeroff : *Problèmes économiques et financiers de la Russie moderne*, Payot, 3 fr. 50. Etude non moins précieuse sur le même sujet. De même que l'Espagne violentée par Napoléon Ier se renouvela tout entière dans la crise, de même une Russie nouvelle se révèle au cours des épreuves terribles de 1915 ; qu'elle abandonne le vieil autoritarisme tsariste et la bureaucratie d'esprit tudesque, qu'elle se rallie franchement à la liberté et à la démocratie, qu'elle reconnaisse le droit de toutes les minorités allogènes de son empire, et une ère de bonheur s'ouvrira pour toute l'Europe orientale ! — Nadra Moutran : *La Syrie de demain*, Plon, 6 fr. L'avis qui sert de frontispice résume l'ouvrage. L'auteur y appelle de tous ses vœux « le jour où la France, sourde aux timides conseils, occupera le sol d'un pays dont l'âme déjà lui appartient. » Cet auteur, syrien de race, est mort dernièrement sans avoir vu son pays délivré de la barbarie turque, mais le jour qu'il appelle ne tardera pas à se lever. C'est l'intérêt de tous les habitants, chrétiens et même musulmans, de se ranger sous notre drapeau, et on se demande même pourquoi la France n'a pas déjà planté celui-ci au fond du golfe d'Alexandrette ; les populations loyalement consultées par nous se prononceront sans le moindre doute en notre faveur, et de notre côté nous les laisserons se gouverner en paix sous notre protection. L'auteur ne propose pas, d'ailleurs, d'internationaliser les Lieux saints, comme le sommaire d'un de ses chapitres le ferait croire, mais peut-être ferions-nous bien d'aller jusque là ; ce serait nous débarrasser d'un guêpier bien fâcheux.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La bataille du Jutland (2e article). Je reviens sur la bataille du Jutland. La publication des rapports des commandants des forces navales, qui se trouvèrent aux prises le 31 mai permet aujourd'hui une vue d'ensemble, suffisamment claire, de ce tournoi grandiose des deux plus grandes flottes du monde. Seules les actions de détail, engagées par les croiseurs légers et les torpilleurs, actions

qui furent répétées et poussées de part et d'autre avec une suprême énergie, restent encore confuses ; il est possible qu'elles aient été prépondérantes en certains cas et quelquefois décisives. Il est cependant difficile de l'établir avec la documentation insuffisante que nous en avons. Le rapport de l'amiral Jellicoe est d'une belle tenue militaire ; mais il est incomplet, et on peut lui reprocher d'être légèrement tendancieux. Il néglige, naturellement, de mettre en évidence les fautes commises, et il respire une trop visible satisfaction que l'escadre du V. A. Beatty ait pu échapper à une destruction totale. Il s'en est, en effet, fallu de peu que cette destruction ne fût chose accomplie avant l'arrivée du gros de la flotte anglaise sur le champ de bataille. Seule la promptitude de décision de Beatty a sauvé la mise. Rectifions à ce sujet une erreur que nous avons commise dans notre premier article, où, en l'absence de toute documentation autre que les communiqués anglais et allemands des 2 et 8 juin, nous présentions une hypothèse qui ne s'est pas trouvée entièrement confirmée. Nous disions dans ce premier exposé que l'amiral Jellicoe n'avait pu déboucher avec le gros de la flotte sur le champ de l'action que dans la matinée du 1er juin. En réalité il s'est bien engagé le soir du 31 mai, et son entrée en jeu a eu lieu avec une telle énergie qu'elle a immédiatement rompu l'équilibre et décidé du sort de la bataille.

Le rapport de l'amiral von Scheer est plutôt un compte rendu destiné au grand public qu'une pièce militaire ; il a le ton et la qualité des communications habituelles de l'Agence Wolff. Tout y est arrangé pour entretenir la folie d'outrecuidance des patauds d'outre-Rhin. La première partie est d'une sécheresse et d'une concision voulues ; la seconde est tout à fait suspecte ; elle confine au roman. Néanmoins, grâce à ces deux documents, on peut procéder aujourd'hui aux recoupements nécessaires pour établir une vue schématique de la bataille.

Il faudrait tout un volume pour présenter en détail ses différentes phases, exposer la critique des procédés d'éclairage employés par les deux flottes adverses, étudier les formations adoptées par les divers groupes de navires, les méthodes tactiques suivies et enfin dégager les enseignements nombreux qu'on peut déduire des faits concrets, positifs que l'on connaît sur cette rencontre. Nous nous bornerons pour le moment à tenter une représentation aussi claire que possible de la lutte entre cuirassés. Il nous paraît de toute importance de présenter cette lutte en premier plan, de la dégager de tout ce qui peut l'obscurcir ou la déformer. Nous reviendrons ensuite aux actions des bâtiments légers, pour les étudier d'abord isolément, puis en liaison avec les forces cuirassées, qu'ils avaient mission de soutenir et pour lesquelles ils se sont dévoués avec une abnégation absolue. Leur rôle

fut loin d'être secondaire ; mais il est dans l'ordre naturel des choses qu'il ne soit examiné qu'un second lieu, sans compter les raisons de clarté qui nous feraient, à elles seules, adopter ce parti.

§

L'Amiral Jellicoe a échelonné ses forces, en profondeur, de la manière suivante : en avant, l'escadre du V. A. Beatty, composée de six croiseurs de bataille : *Lion*, *Tiger*, *Princess-Royal*, *Indomitable*, *Indefatigable*, *Queen-Mary*, accompagnée pour l'éclairer de 3 escadres de croiseurs légers et de 4 escadrilles de torpilleurs. A 20 ou 30 milles en arrière, navigue, en échelon refusé, la 5e escadre cuirassée, sous les ordres du C. A. Hughes Evans Thomas, comprenant les quatre superdreadnougts : *Warspite*, *Barham*, *Malaga*, *Valiant*. A 80 ou 100 mille plus en arrière se tient le gros de la flotte, avec l'Amiral Jellicoe : soit 3 escadres de 8 cuirassés chacune, précédées d'une escadre de croiseurs de bataille, conduite par l'*Invincible*, qui porte le pavillon du C. A. Horace Hood. Trois escadres de croiseurs légers et trois escadrilles de torpilleurs l'éclairent sur son front de marche et protègent ses flancs.

Le plan de l'amiral anglais est d'amorcer l'ennemi avec son avant-garde, d'accrocher la flotte allemande, si elle se présente, et de l'entraîner vers le gros de la flotte anglaise. La 5e escadre cuirassée, placée en échelon refusé, derrière l'avant-garde, doit empêcher celle-ci d'être écrasée avant l'intervention du gros. Elle ne comprend, intentionnellement, que quatre unités, afin d'accroître la confiance de l'adversaire et de lui inspirer l'idée de profiter de sa supériorité de forces en s'engageant à fond. D'autre part, sa présence peut tendre à faire croire à l'ennemi qu'elle constitue à elle seule le gros des forces présentes, précédées par une avant-garde. Il faut reconnaître que ce plan était merveilleusement mûri ; il avait de grandes chances de réussir. Le chef de l'avant-garde, le V. A. Beatty, tint son rôle d'une manière splendide ; et si la réussite ne fut pas complète, elle tint uniquement à une question de minutes. Par contre, un pareil plan comportait de grands risques, en raison du grand éloignement du gros de la flotte. Et c'est la critique que nous présentions dans notre premier article, sans connaître le dispositif adopté par le chef de la flotte anglaise, en disant qu'il est toujours imprudent de faire un détachement dans une région où l'on peut trouver la force principale de l'ennemi, et que les petits paquets sont à condamner aussi bien sur mer que sur terre. Mais il ne s'agit en l'espèce ni d'un détachement, risqué trop en avant des forces principales, ni de petits paquets échelonnés sur la mer ; il s'agit d'un vaste système parfaitement articulé, dont les échelons ont un rôle parfaitement défini et agiront en liaison.

Malheureusement ce plan devait se heurter à un projet de même

nature chez l'ennemi, projet dont la réussite faillit causer la destruction de l'avant-garde anglaise. C'est ce que nous allons voir maintenant.

Le 31 mai, à 14 heures 20, le service d'éclairage de l'avant-garde anglaise signale la présence de l'ennemi dans l'est, c'est-à-dire en avant de la route suivie par le V. A. Beatty. Celui-ci, avant même de connaître la composition de l'adversaire, incline résolument sa route au Sud-Sud-Est, pour le couper de ses refuges de la Jahde et le forcer à combattre. En même temps, il avertit la 5e escadre cuirassée, son soutien, ainsi que l'Amiral Jellicoe de la découverte de l'ennemi. A partir de ce moment, ceux-ci vont accourir à toute allure ; mais Jellicoe n'arrivera que quatre heures plus tard, en raison de la grande distance 80 à 100 milles qu'il aura à franchir avant de joindre son avant-garde. La partie est ainsi engagée. A 15 h. 30 Beatty est fixé sur la composition de la force ennemie en vue ; il s'agit de cinq croiseurs de bataille allemands, accompagnés par des croiseurs légers et des torpilleurs. L'avant-garde anglaise ouvre le feu à 17.000 m., il est 15 h. 48. Les croiseurs allemands répliquent aussitôt. Quelques minutes plus tard, la 5e escadre anglaise arrive en soutien et ouvre le feu à 18.000 m. Beatty dispose à ce moment d'une supériorité de force réelle : 6 croiseurs-dreadnoughts plus 4 superdreadnoughts contre 5 croiseurs de bataille allemands, dont 2 ou 3 au plus sont classés comme superdreadnoughts. Si la supériorité d'une flotte devait s'établir uniquement par l'addition des poids des projectiles lancés dans une bordée, il ne devrait plus rien subsister du détachement allemand après quelques minutes de combat. Il n'en est rien malheureusement. C'est qu'ici interviennent des facteurs que les amateurs de statistiques négligent systématiquement. Pendant près d'une heure, les deux forces opposées se canonnent (de 15 h. 48 à 16 h. 45) sans amener une décision. Le rapport Jellicoe dit bien qu'à 16 h. 18 le troisième navire de la ligne allemande est en feu ; mais il n'ajoute aucune précision. En réalité, à une telle distance l'observation des points de chute est illusoire, et l'on n'aperçoit des navires engagés que les mâtures, les cheminées, leur panache de fumée et une partie des superstructures.

Le réglage du tir n'apparaît pas possible, en dépit de la perfection des moyens mécaniques ; il n'y a plus qu'à compter sur les effets de la dispersion à la hausse employée. C'est peu. Sans doute, Beatty serre sa distance ; il essaie de se rapprocher. Mais son adversaire, qui marche sensiblement à la même vitesse que lui, tend à s'écarter. Et le jeu est nul. Nous voici presque ramenés aux canonnades stériles à longue portée des flottes du XVIIIe siècle, qui se retiraient du combat, après une journée de poudre, avec quelques manœuvres hachées.

Mais un incident va se produire qui subitement modifie l'allure de

la bataille. A 16 h. 38, un des bâtiments légers qui éclairent Beatty en avant de sa route signale la présence de la flotte allemande droit devant dans la direction du Sud-Est. Ainsi c'est Beatty qui s'est laissé entraîner vers le gros de l'ennemi. Quatre minutes plus tard, les têtes de colonnes des cuirassés allemands sortent brusquement de la brume. La distance qui les sépare de Beatty est à peine de 13.000 m. La seconde phase de la bataille commence : l'avant-garde anglaise et son soutien se trouvent maintenant en présence d'une supériorité de forces écrasante et de plus exposés à des feux convergents. Avec une promptitude de résolution sans égale, Beatty vise de bord cap pour cap et manœuvre pour prendre chasse devant la flotte allemande qu'il va entraîner à son tour, sans cesser de combattre, vers les forces réunies de l'Amiral Jellicoe, qui accourt à sa rencontre. Mais cette évolution, qui consiste à tourner de 180° en présence de l'adversaire comporte une période extrêmement critique surtout pour les navires placés en queue de la ligne. Le point de charnière, auquel les bâtiments restent un temps presque immobiles par rapport aux navires de l'ennemi, sans pouvoir répondre aux coups de ces derniers, est particulièrement sensible. Nul doute que ce ne soit au cours de cette évolution que l'*Indefatigable* et le *Queen-Mary*, les derniers de la ligne, coulèrent sous les obus. Les heures indiquées dans le rapport allemand permettent de le conjecturer. Des rapports privés prétendent qu'un seul projectile suffit pour anéantir chacun de ces bâtiments. La *Queen-Mary* chavira et disparut en 2 minutes et demie.

La luttte se continue pendant environ 1 h. 20 dans la direction du N.N.O., le V. A. Beatty continuant d'entraîner son adversaire vers le gros de la flotte anglaise. Pendant ce combat en retraite, la 5e escadre cuirassée, qui se trouve le plus en arrière, supporte le principal effort de l'ennemi. C'est à ce moment que l'avarie du gouvernail du *Warspite* se produit ; mais celui-ci peut bientôt reprendre son poste de combat. La distance moyenne qui sépare les deux groupes de combattants n'est plus que de 12.000. m ; les Allemands disposent d'une supériorité de feu écrasante ; et, cependant, cette phase de la bataille n'est nullement meurtrière pour les bâtiments anglais. C'est qu'en réalité une grande partie des cuirassés allemands ont leur champ de tir engagé par les navires qui les précèdent et seules les têtes de colonnes de la grande flotte, ainsi que les croiseurs de bataille du V. A. Hipper qui suivent l'action sensiblement en dehors de la ligne, peuvent tirer. D'autre part, la légère supériorité de vitesse que possèdent les navires de Beatty ainsi que la 5e escadre tend à dérégler leur tir. Au contraire, le rapport anglais prétend avoir infligé des dommages sérieux à l'adversaire pendant cette deuxième phase de la bataille.

Vers 18 h. se produit l'entrée en jeu, à toute allure, de la flotte de

l'Amiral Jellicoe. Elle émerge brusquement d'un rideau de brume, dit le rapport allemand, et la surprise à bord des cuirassés de l'A. von Scheer semble avoir été très vive. C'est la troisième phase de la bataille qui s'ouvre. Le gros de la flotte anglaise arrive précédé par l'escadre de croiseurs de bataille du C. A. Horace Hood, et celui-ci, qui bat pavillon sur l'*Invincible*, se jette si éperdument dans la mêlée, qu'en quelques minutes il est détruit par les salves des têtes de colonnes allemandes. « A 18 h. 55, écrit l'amiral Jellicoe dans son rapport, l'*Iron-Duke* passe près de l'épave de l'*Invincible.* » Jellicoe est à bord de l'*Iron-Duke* ; il manœuvre pour s'engager à bonne portée ; il est résolu à jouer la partie suprême : la distance qui le sépare de son adversaire n'est plus que de 9000 m. ; elle est tout à fait favorable pour le tir de la grosse artillerie. Si l'Amiral von Scheer accepte de jouer la partie, nul doute qu'après peu de temps, la flotte allemande ne soit littéralement écrasée.

Mais, dès l'entrée en ligne des cuirassés de Jellicoe, von Scheer infléchit sa route d'abord à l'ouest, puis au sud-ouest. Il se dérobe, protégé par la fumée et les rideaux de brume. On n'aperçoit plus les bâtiments ennemis que par intermittences. Beatty, dès l'arrivée de son chef, a de nouveau viré de bord et, grâce à sa supériorité de vitesse, il mord sur l'adversaire. Celui-ci ne réussit à se dérober, non sans éprouver de graves dommages, que grâce au dévouement de ses escadrilles de torpilleurs qui chargent à fond contre les cuirassés de Jellicoe. Le *Malborough*, un des cuirassés de tête de ce dernier, est atteint par une torpille. Il donne d'abord une bande très sensible, qui fait craindre qu'il ne chavire ; mais il réussit à se redresser par une manœuvre de remplissage de ses compartiments de bord opposé, et il reprend part à la lutte. Le rapport anglais lui attribue la destruction d'un cuirassé du type *Kœnig*, après quatorze salves de sa grosse artillerie. Les croiseurs de Beatty, éclairés par des bâtiments légers, réussissent à mordre une fois de plus sur les forces ennemies, qu'on aperçoit de nouveau à 19 h. 30. Deux dreadnoughts et deux croiseurs allemands sont mis hors de combat par le *Lion*, la *Princess-Royal*, le *New-Zealand*, et l'*Indomitable*. A 20 h. 40 une explosion formidable ébranle tous les navires qui tournoient sur le champ de bataille : c'est un cuirassé allemand, croit-on, qui saute ; le phénomène est masqué par la brume crépusculaire et nul du côté anglais ne l'aperçoit. La nuit descend de plus en plus sur le terrain du combat. A 21 h. le contact avec la flotte ennemie est définitivement perdu. Jellicoe lance alors ses flottilles de destroyers à la poursuite. De l'aveu du rapport allemand, un cuirassé, le *Pommern*, est « immédiatement détruit par une torpille » et un croiseur, le *Rostock*, également atteint, ne reparaît plus le lendemain.

Telles furent les trois phases principales de la bataille du Jutland : 1° Engagement de l'avant-garde du V. A. Beatty et de la 5e escadre cuirassée avec l'escadre des 5 croiseurs de bataille du V. A. Hipper. Canonnade à longue portée, à peu près stérile. 2° Entrée subite de la flotte cuirassée allemande sur le champ de l'action. Le V. A. Beatty se dérobe par la contre-marche, en continuant à combattre, et entraîne la flotte ennemie vers le gros de la flotte anglaise. Il perd, en accomplissant son évolution, les deux croiseurs placés en queue de sa ligne de bataille, le *Queen-Mary* et l'*Indefatigable*, sous les feux convergènts des croiseurs du V. A. Hipper et des têtes de colonne de la Flottè de von Scheer. 3° Entrée en jeu du gros de la flotte anglaise, qui rompt brusquement l'équilibre et entraîne la poursuite de la flotte allemande, poursuite que l'arrivée de la nuit interrompt prématurément.

On peut dire, croyons-nous, que le destin de la flotte de haute mer allemande se serait définitivement joué, le soir du 31 mai, dans les eaux des Horn Reefs, si l'Amiral Jellicoe avait réussi à déboucher sur le champ de bataille une heure plus tôt. Nous ne voulons pas allonger démesurément cette chronique et nous renvoyons à plus tard d'examiner dans quelle mesure la destruction de la flotte cuirassée allemande aurait modifié la situation navale actuelle. L'examen de l'hypothèse contraire, supposant la mise hors de cause de la flotte cuirassée anglaise, pourrait être fait également avec utilité. Nous remettons aussi à un autre moment l'étude des actions secondaires, conduites par les croiseurs légers et les bâtiments de flottille dans les eaux du Jutland, le soir du 31 mai. Tout ce qu'il y a de jeune et de vibrant chez des hommes que l'âge ou la décevante expérience n'a pas encore entamés semble avoir animé ces actions secondaires ; mais elles nous sont trop mal connues à l'heure qu'il est pour en tirer des déductions certaines. Il est donc encore trop tôt pour en faire état. Sachons attendre. Ce qu'il faut souligner aujourd'hui et saluer avec émotion, c'est la magnifique bravoure avec laquelle se sont battus les deux adversaires, attisés par une haine mutuelle. Cette haine les aurait conduits à s'engager encore plus à fond s'il pouvait être dans la nature des hommes de mer aujourd'hui de jouer en quelques minutes le sort de la puissance navale matérielle de leur pays ou tout au moins de l'appareil majestueux et imposant qui passe pour représenter leur pouvoir de domination sur mer.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

La guerre économique dans nos colonies, par Pierre Perreau-Pradier, député, et Maurice Besson (Paris, Félix Alcan,

1916.) — « Depuis de longues années, l'Allemagne travaillait à « réaliser son rêve d'hégémonie. Elle s'efforçait d'accaparer les « marchés commerciaux, non seulement en Europe, mais en Asie, « en Afrique et en Amérique. Peu à peu, les diverses contrées du « globe se transformaient en un vaste marché de produits austro- « allemands. Sur les océans, voguaient, sans cesse plus nombreux, « les bâtiments de la « plus grande Allemagne », lui apportant les « productions des pays d'outre-mer. Les colonies françaises « n'avaient pas échappé à cette mainmise économique. *Malgré un « régime protectionniste*, les produits d'outre-Rhin inondaient « chaque jour davantage nos marchés coloniaux. Au Maroc, en « Algérie, en Tunisie, en Indochine, en Afrique française, dans les « îles du Nouveau-Monde comme dans celles du Pacifique, le pro- « duit germanique chassait le produit français. Les denrées colo- « niales, les bois rares, le coton, le caoutchouc, étaient embarqués « dans les ports de nos colonies, non pour Marseille, Bordeaux ou le « Havre, mais pour Hambourg, Brême ou Trieste... »

C'est en ces termes que M. Paul Deschanel définit cette « emprise germanique » aux colonies dont la constatation a inspiré à M. Pierre Perreau-Pradier, député, et à M. Maurice Besson l'heureuse idée de consacrer une intéressante étude à **La guerre Economique dans nos Colonies**.

Les auteurs, dans la première partie de leur ouvrage, ont établi à l'aide d'une sérieuse documentation et de nombreux chiffres, graphiques et statistiques ce qu'était en 1914 le commerce austro-allemand dans nos colonies et comment s'était développée et affirmée à la veille de la guerre la mainmise économique germanique sur la plupart de nos établissements d'outre-mer. Certains de ces chiffres sont à ce point impressionnants et significatifs qu'ils pourraient se passer de tout commentaire. Pour les seules colonies relevant du Ministère des colonies, le chiffre total des importations austro-allemandes était passé de 12.625.000 francs en 1907 à 22.144.000 francs en 1913, c'est-à-dire, qu'il avait presque *doublé* en six ans. La progression est encore plus marquée en ce qui concerne le mouvement ascendant des exportations des produits de nos colonies en Allemagne et en Autriche-Hongrie : alors qu'en 1907, le chiffre de ces exportations atteignait 17.450.298 francs, en 1912, il s'élevait à 48.374.000 francs, c'est-à-dire qu'il avait presque *triplé* en cinq ans. Au Maroc, secondée par le régime douanier exceptionnellement favorable de l'accord de 1911, l'évolution du commerce austro-allemand était également rapide. De 13 millions, en 1907, il était, en 1912, de 31 millions, ce qui représente, en cinq ans, un gain de 18 millions ! En Algérie et en Tunisie, mêmes progrès de l'offensive commerciale d'outre-Rhin. Dans la Régence de Tunis, les chiffres

des transactions austro-allemandes sont passés de 4.045.716 francs en 1904 à 14.997.900 francs en 1913, soit un gain de plus de 10 millions. En Algérie, même progression : 13.183.000 francs en 1904 et 31 millions en 1913, soit un gain de 18 millions.

Quelles sont les causes de ce développement extraordinaire du commerce austro-allemand dans nos colonies ? Elles participent à celles qui ont provoqué l'incroyable prospérité commerciale et industrielle germanique au cours de ces trente dernières années. L'Allemagne exportait pour plus de 22 milliards de produits de toutes sortes. Ses colonies, ses pauvres colonies aujourd'hui perdues, n'absorbaient qu'une toute petite part de ce formidable gâteau, s'élevant à 115 millions. Il fallait, en conséquence, déborder chez le voisin ! Ses usines, pour ne citer qu'un exemple, traitaient annuellement pour plus de 600 millions de matières grasses servant à la fabrication de l'huile. Ses colonies ne lui fournissaient de ces matières qu'une quantité valant 27 millions. Il fallait encore ici recourir au voisin. Ventes et achats étaient, de plus, singulièrement facilités par le développement de la marine de l'Empire dont le tonnage total commercial s'élevant, en 1896, à 1.502.000 tonnes, atteignait, en 1913, le chiffre de 3.153.724 tonnes.

Les terres privilégiées de l'empire germanique dans notre domaine colonial furent le Bassin conventionnel du Congo et le Maroc. Au Congo régnait la liberté commerciale quasi-complète instaurée en 1885. La conférence de Berlin avait, en effet, consacré une application partielle et fort ingénieuse d'une des conceptions successives de Bismarck en matière coloniale, celle qui consistait à recommander la colonisation purement commerciale, « sans dépenser les os d'un seul grenadier poméranien ». Quant au Maroc, l'accord du 4 novembre 1911 avait maintenu le principe de l'égalité économique stipulé pour une première fois avec l'Angleterre pour une période de trente ans en 1904 et confirmé par l'acte d'Algésiras.

MM. Perreau-Pradier et Besson remarquent que « l'égalité com- « merciale était une arme singulièrement favorable pour le dévelop- « pement économique de nos ennemis » au Maroc et ils notent, après M. Camille Fidel, qu'en 1912, « les exportations des ports marocains « vers l'Allemagne étaient supérieures aux exportations en France « et aux exportations en Angleterre ». Je reviendrai plus loin sur la morale à tirer à mon sens de l'influence plus ou moins grande du régime douanier de nos colonies sur leur développement économique.

Les auteurs passent en revue avec soin les divers produits qu'importaient l'Allemagne et l'Autriche dans nos colonies. La diversité en est grande. Ils exposent, d'après M. Pillet, président de la Chambre de Commerce de Tunis, *les raisons techniques* du succès du com-

merce de nos ennemis en Tunisie. Ces raisons techniques ne valent pas seulement pour la Régence, mais aussi pour toutes nos autres possessions. Aussi, convient-il de les citer :

La cause du succès des Allemands, écrit M. Pillet, réside surtout dans, la façon dont les voyageurs traitaient leur clientèle. Depuis quelques années, les voyageurs des maisons d'outre-Rhin étaient de plus en plus nombreux ; ils se mettaient rapidement au courant des habitudes du pays ; puis, largement pourvus d'échantillons bien présentés ainsi que de luxueux catalogues, ils faisaient de fréquentes apparitions ; de la sorte, ils tenaient leur clientèle en haleine et assuraient un contact serré entre le vendeur et l'acheteur. Le voyageur allemand se pliait docilement aux exigences de la clientèle et faisait son possible pour décider les maisons qu'il représentait à fabriquer des articles qu'elles n'avaient jamais faits et qu'immédiatement elles se mettaient à fabriquer suivant les échantillons envoyés à des prix meilleur marché que ceux de la concurrence. Leurs catalogues sont rédigés dans toutes les langues, imprimés avec soin, j'ajouterai même avec luxe. Quoique l'unité monétaire soit le mark, les prix sont, la plupart du temps, indiqués en francs pour éviter toute surprise aux clients qui ne sont pas familiarisés avec le mark. Les prix des catalogues sont soumis à des escomptes énormes, variant de 45 à 80 o/o. Il est certain que les prix sont augmentés en proportion ; mais à première vue, ces grosses remises produisent toujours de l'effet sur l'acheteur. En outre, nos concurrents accordaient, d'une façon générale, des facilités très grandes pour l'envoi, la réception et le paiement des marchandises. C'est par mer que la majeure partie des articles allemands nous parvenaient. Les prix étaient toujours fixés franco de port destination, fret, assurance et emballage à la charge de la maison expéditrice. Il y a même des maisons qui vendaient tous frais payés, droits de douanes inclus et marchandise rendue chez le client. Quant aux termes des paiements, ils sont, en général, de trente à soixante jours, sous 5 o/o d'escompte, ou cinq ou six, voire dix mois contre traite acceptée après vérification et réception des marchandises. Ces délais sont même parfois renouvelés sans intérêt de retard. Certains fournisseurs prennent à leur charge les frais de réparation des articles détériorés pendant le transport et le débarquement...

Autre détail particulier au Maroc, mais vérifiable également dans nos autres établissements : les produits allemands, plus grossiers que ceux de la France, sont, par contre, « offerts dans des boîtes illustrées en carton avec des teintes très voyantes », ce qui les fait acheter de préférence par la « clientèle indigène. Il s'agit là de parfumerie. Pour les objets de porcelaine ou de verre, les produits allemands sont également préférés aux produits français tant à raison de leur bon marché qu'à cause « des soins minutieux apportés aux emballages réduisant ainsi au minimum les risques de casse... »

Tout ceci, dira-t-on, simples détails ! Mais ces détails qui ontf ortement et à bon droit frappé le préfacier des auteurs, M. Paul Deschanel, je me demande s'ils n'ont pas une importance capitale ou s'ils

ne constituent pas le facteur principal, précisément parce que *d'ordre psychologique*, des succès commerciaux de nos ennemis sur notre propre territoire.

Dans la seconde partie de leur ouvrage, MM. Perreau-Pradier et Besson étudient comment nos marchés coloniaux pourront être sauvegardés. Ils exposent les efforts officiels déjà faits, les initiatives privées déjà prises et ils développent très heureusement les réformes à apporter à l'organisation de nos transports maritimes entre la métropole et nos colonies et à notre politique douanière.

En ce qui touche ce dernier point, assurément primordial, ils escomptent la création d'une Fédération commerciale des alliés qui « élèvera une puissante barrière douanière entre les produits allemands et nos marchés ». Seules, « ces nouvelles tranchées » peuvent enrayer « l'offensive ennemie ». Ils parlent aussi d'un régime douanier colonial « plus souple et plus libéral », mais qui « évite d'accorder une trop grande indépendance économique à nos possessions d'outre-mer ».

J'avoue, sur ce terrain, ne pouvoir les suivre. Je ne puis oublier, en effet, qu'il y a quelque dix ans, consacrant en collaboration avec Louis Cario une étude à *la Concurrence des colonies à la métropole* (1), j'ai montré tous les inconvénients qui s'attachaient à une trop exclusive protection. Notre préfacier d'alors, le distingué économiste Paul Bauregard, pouvait écrire ironiquement et justement : « Quel est le Français qui ne frémit pas à la seule pensée que nos « colonies osent faire concurrence à la métropole ? Qui donc, de nos « jours, tolère une concurrence ? Et l'Etat ne paraît-il pas créé tout « exprès pour supprimer celles que notre industrie ou notre commerce « auraient la malchance de rencontrer sur leur route ?... » Oui, sans doute, après la guerre des armes, après la lutte des poitrines contre poitrines, des canons contre les canons, il ne faudra point désarmer et il conviendra d'entamer énergiquement la lutte économique, le combat des usines des alliés contre celles des Germains. Mais ce serait une conception désastreuse que celle qui attendrait tous les bons résultats à espérer et à réaliser d'une organisation arbitraire des échanges, d'une protection artificielle par des réglementations exclusives et productrices des efforts de nos nationaux. Notre effort après la guerre ne sera valable et ne remportera une victoire économique décisive que s'il est le produit d'une renaissance des énergies individuelles s'armant résolument pour la lutte et attendant tout, non pas de textes abstraits et de règlements compliqués, mais bien de leur volonté et de leur désir propre de vaincre et de triompher. A bon droit MM. Perreau-Pradier et Besson ont constaté que, dans le bassin conventionnel du Congo et au Maroc, le régime de la liberté commerciale

(1) Paris, Augustin Challamel, éditeur 1906.

avait favorisé la mainmise sur ces pays du commerce austro-allemand. C'est là un fait indéniable. Mais il ne faudrait pas en exagérer l'importance, car nous constatons aussitôt que dans nos autres établissement coloniaux où existaient des tarifs protecteurs, les produits austro-allemands arrivaient également à pénétrer et à supplanter rapidement les produits français. Pourquoi cette défaite sur notre propre terrain et alors que nous étions avantagés ? « La cause profonde en doit être recherchée dans l'habitude néfaste de nos concitoyens de faire toujours appel à la protection de l'Etat et de méconnaître la réalité immanente du vieil adage : « Aide-toi, et le Ciel t'aidera ! » C'est entendu : que les Alliés contractent une union étroite, qu'ils boycottent le plus possible les produits allemands ! Mais que les Français ne négligent pas l'effort personnel, seul fécond et libérateur, unique instrument des victoires décisives. Le commerçant français est beaucoup trop porté à ne vouloir fabriquer et vendre que s'il est assuré de le faire à bon compte et avec un gain certain. Il veut amortir rapidement ses frais de premier établissement et « gagner de suite ». Il répugne aux premiers sacrifices nécessaires que consentaient si libéralement nos ennemis. Il a, de plus, l'absurde prétention, dont, dans la vie de chaque jour, nous avons tous pu faire l'expérience, de vouloir imposer son goût et sa marchandise à l'acheteur.

Le commerce moderne, infiniment complexe et compliqué, réclame plus de souplesse, plus de psychologie. L'offre n'est plus à égalité avec la demande. L'ensemble des tractations tant nationales qu'internationales demeurera, au lendemain comme à la veille de la guerre, régi par la grande loi de la concurrence, loi biologique autant que sociale. Ce serait caresser une monstrueuse illusion que de croire qu'on pourra vaincre et l'emporter sans effort. Sur ce terrain nouveau nos alliés d'aujourd'hui redeviendront rapidement des concurrents actifs et laborieux. Il faut donc que toutes les volontés soient dès maintenant tendues et toutes les ressources aménagées en vue du dur combat économique qui, lui aussi, réclamera d'innombrables armes et d'inépuisables munitions. Que de fois n'ai-je pas entendu des industriels, des commerçants se plaindre parce que l'Etat et l'administration ne les renseignaient pas suffisamment sur les chances de gain et de fortune que pouvaient leur offrir nos établissements coloniaux. Ces éternels plaignants n'étaient pas sérieux. L'industriel ou le commerçant qui veut monter une affaire importante aux colonies ou à l'étranger ne peut pas avoir décemment la prétention de l'obtenir toute aménagée des mains généreuses et prévoyantes du tout-puissant Etat. Veut-il ouvrir un comptoir sur la côte d'Afrique, monter une usine en Indochine ? Qu'il y aille voir *lui-même*, qu'il y envoie un ingénieur, un voyageur de confiance ! Les frais qu'il engagera ainsi seront vite compensés par la valeur des renseigne-

ments qu'il obtiendra et qui seront bien supérieurs à ceux que pourrait lui fournir un organisme purement administratif tel qu'un bureau de ministère ou un office colonial.

Pour conclure, l'ouvrage de MM. Perreau-Pradier et Besson est des plus intéressants : il pose bien le problème à résoudre et il indique les meilleurs mesures politiques et économiques à prendre pour en favoriser la solution. Mais, ce n'est là qu'une partie de l'œuvre à réaliser. Il y a à tenter en France, au lendemain de la guerre, un vaste effort de renaissance économique. Cette renaissance peut être facilitée, aidée, dans une certaine mesure, par des traités de commerce, des lois générales et des réglements particuliers. Mais à cette renaissance, si l'on veut qu'elle fleurisse magnifiquement et constitue une superbe et triomphante réalité, il faut un moteur initial, une âme active et vivante. Elle ne sera, elle ne deviendra que ce que chacun de nous la *voudra*, de toute la force de sa valeur individuelle, de toute la puissance de sa vie âpre et véhémente, de son intelligence souple et avertie des réalités, de toute l'intensité de son désir égoïste de vaincre.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : Derniers moments d'Emile Faguet. — *Le Divan :* « Emile Clermont », par M. Et. Rey ; « Despax dans sa sous-préfecture », par M. Tristan Derême. — *La Revue :* M. le Dr Blondel : « L'Allemagne et ses relations après la guerre ». — *La Grande Revue :* « Gœthe devant Verdun », par R. de Gourmont. — *Le Souvenir :* sonnet de M. Jean Mady. — Memento.

Dans **La Revue hebdomadaire** (8 juillet), un prélat, « Mgr Herscher, archevêque de Laodicée, ancien évêque de Langres », rend compte de la fin d'Emile Faguet, dans des pages qu'il intitule : « Derniers jours et mort chrétienne de M. Emile Faguet ». On y voit le pauvre Faguet, « autre Malherbe » (ou plutôt : tel Vaugelas, il nous semble ?) corriger une faute de langage commise par un sien visiteur. Croyants et incroyants liront la page suivante avec un égal intérêt, sinon qu'ils aient la même façon d'en jouir :

Pendant quelques jours, nous eûmes tout à fait bon espoir. Dès lors, une fois, deux fois, et même trois fois dans la journée, je pris l'habitude d'aller voir mon cher et vénéré malade. J'entrais dans sa chambre, je m'installais discrètement auprès de lui.

A ma question :

— Je viens trop souvent, n'est-ce pas ?

Il me répondait :

— Vous ne viendrez jamais assez, cher ami !

Quand il voulait causer, nous causions ; lorsqu'il aimait mieux se taire, je le laissais à ses pensées et à son repos. Auprès de lui, je goûtais, en quelque sorte, des leçons de sérénité, tant me pénétrait jusqu'au fond de

l'âme la splendeur de ce crépuscule qui, à certains moments, revêtait des tons d'aurore...

— La mort, me disait M. Faguet, c'est un *tunnel*... A l'avant de ce tunnel, où nous nous tenons dans la vie, c'est la demi-clarté... la demi-clarté mélangée de tant d'ombre que souvent l'on se cogne aux murs en cherchant son chemin. Mais, le tunnel une fois passé, c'est le plein soleil... la lumière... J'ai toujours aimé la lumière !

Un jour, je lui disais :

— Cela va mieux, maintenant. Vous voilà dans la bonne voie !

— Oui, répliqua-t-il, cela va plus vite.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vais plus vite vers la mort... Que Dieu me protège et me soutienne! Priez toujours pour moi !

— Il vous soutient et vous protège, n'en doutez point. Je pense à vous, au saint autel, et je ne manque pas un jour de vous recommander à notre bienheureuse Jeanne d'Arc.

J'ajoutai :

— Vous avez été un grand sur la terre, vous serez aussi un grand dans le ciel : n'êtes-vous pas à présent un ami de Dieu ?

Mon cher malade soupira :

— Pourvu qu'il ne soit pas déçu à mon sujet !

— Non, non, lui répondis-je, il n'est point déçu. Vous aurez une belle place dans la maison de votre Père céleste !

Il parut réfléchir :

— Oui, l'on dit bien : *In domo Patris mei multæ sunt mansiones* (Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures). Mais il n'y a point de grands dans le ciel. Le bonheur y est proportionné aux mérites de chacun. J'étais habitué à vivre ici-bas dans un modeste appartement... je n'aimais ni le faste, ni le luxe, ni le bruit... Je préférais le veston à l'habit... et j'étais heureux ! Là-haut, un tout petit coin du ciel me suffira... Je compte n'être pas loin de mes parents, de mon père surtout, auquel je dois tout !...

— Vous serez parmi les académiciens du ciel.

Il sourit :

— Forcément. Dans l'éternité, tous sont immortels...

Fréquemment il faisait le signe de la croix. Quand je lui tendais la main, il la portait souvent à ses lèvres pour baiser mon anneau; souvent aussi, il voulait embrasser ma croix pectorale et les reliques de la vraie croix qu'elle renferme.

Je l'entendais répéter :

— J'ai cherché la lumière... je vais vers la lumière !...

Sa physionomie calme, son regard paisible et pur comme celui d'un enfant, tout donnait à penser que déjà, effectivement, les rayons de cette lumière l'éclairaient.

De temps en temps, il disait :

— J'aurais souhaité vivre quelques années encore... Mais Dieu en a décidé autrement : *Fiat voluntas tua !*

M. Faguet, sur son lit de mort, n'oubliait point ses amis; il me parlait d'eux dans les termes les plus touchants.

— Voilà deux fois, me dit-il un matin, que l'un des plus fidèles d'entre eux est venu me réconforter.

A ce propos, il me confiait qu'il aurait voulu voir cet ami nommé à l'Académie française.

— J'irai voter pour lui, dussé-je y aller sur mes deux genoux; et, si je ne suis plus dans ce monde au jour de son élection, je lui enverrai mon bulletin de vote de Là-Haut !

§

Le fascicule III de la série que **Le Divan** consacre « Aux écrivains morts pour la France » vient de paraître (juillet). MM. Edmond Pilon, P. de Bouchaud, Jean Royère, Carlos Larronde, Paul Lombard y rendent noblement les honneurs à Emile Despax, Emile Nolly, Jean Florence, Olivier-Hourcade, Michel Della Torre.

M. Etienne Rey écrit, à propos d'Emile Clermont :

Nul être, à première vue, ne semblait moins fait que lui pour s'y adapter. Il était maladif, et de santé fragile, d'un naturel timide et réservé. Il avait toujours vécu en dehors des réalités quotidiennes de la vie ; les petites besognes du métier de soldat devaient lui déplaire, et les horreurs du combat blesser sa sensibilité suraiguë. Mais, d'autre part, ses préoccupations morales, au moment où la guerre éclata, l'avaient rendu mûr pour un grand devoir. Et puis, cette discipline qui lui manquait et dont il éprouvait le besoin, il la trouvait nette, simple, immédiate dans son régiment. Elle devait apporter la paix dans le tumulte de ses pensées et de ses désirs. Des notes de son carnet de guerre montrent le bienfait de cet apaisement. Autre chose encore s'accordait, dans la guerre, avec ses idées : le sacrifice, le don volontaire de soi-même et de sa vie. Personne n'éprouva comme lui ce sentiment dans toute sa plénitude. Il voulut rester au front toute la campagne dans un régiment d'active, et il était devenu un vaillant officier. Il aimait ses hommes, de rudes mineurs de St-Etienne, lui qui, quelques années plus tôt, était un égotiste passionné. C'est pour eux qu'il veillait dans la tranchée sous un violent bombardement, hors de son abri, lorsqu'un obus lui emporta la tête. Cité à l'ordre du jour, il était très apprécié de ses chefs. Son commandant a écrit de lui : « Il est mort dans l'entier accomplissement de son devoir. Il donnait l'exemple en vrai et digne chef. »

Il y a donc un accord secret et profond entre sa mort et sa vie, — non point sa vie vue du dehors, sans événements notables et qui ne compte pas, — mais sa vie intérieure, si intense et si belle, et qui de progrès en progrès s'éleva jusqu'aux plus hautes conceptions morales pour s'achever, alors qu'il touchait au seuil de la gloire, dans un sacrifice à la patrie. Cette fin acquiert ainsi un sens particulièrement noble. Mais qu'il nous soit permis de dire que cela ne peut nous consoler, et que la vie de Clermont nous importait plus que sa mort. La France pourra réparer la plupart de ses pertes. Mais celle-ci est vraiment irréparable. Avec cette intelligence souveraine, ce cœur vibrant, cet esprit élevé entre tous, c'est une grande et pure lumière qui vient de s'éteindre. Et que ce malheur ait été rendu possible, cela éveille, au milieu même du respect dû au devoir, des sentiments de colère.

M. Tristan Derême dépeint Emile Despax « dans sa sous-préfecture », avec une tendresse grave, d'un charme douloureux :

... nous allions vers le bois de Moumour, et là, sous le frais feuillage, dans l'épaisse mousse de ces matinées d'un septembre aimable, il me disait, comme en confidence, de lentes élégies. Ah ! Daudet, le sous-préfet faisait des vers... Ou bien, il me confiait ses projets, ce beau livre que l'on pourrait écrire sur les origines de la poésie romantique et du lyrisme contemporain.

Mais lui-même n'écrivait plus guère. Depuis *La Maison des Glycines* qui est de 1906, il méditait dans le silence, rêvant d'une poésie plus stricte et plus sincère. Il était arrivé à ce moment de la vie où les heurts de la destinée nous désabusent du goût des vaines paroles et des phrases inutiles ; où l'on n'ambitionne plus que de livrer le plus profond de son cœur avec les seuls mots indispensables ; où l'on méprise enfin le cliquetis des adjectifs et l'amplification facile, pour n'apprécier plus qu'une émouvante et ferme concision.

Tandis qu'une pie blanche et noire se balançait dans la verdure d'un noisetier sauvage, il tirait de son veston le précieux volume de Léonard, relié en cuir fauve, et lisait une de ces pages raffinées où, — dans une forme un peu désuète et surannée, parmi ce style abstrait et comme desséché qui caractérise le XVIIIe, avant que Jean-Jacques et Bernardin n'y fussent venus verser leur vive sève et leur riche fraîcheur, — une de ces *Idylles morales* de Léonard déroule parfois un vers ample et harmonieux qui annonce Lamartine. Et, aux stances du poète de la Guadeloupe, — qui fut d'ailleurs chargé d'affaires à Liége, — Despax revivait confusément, j'imagine, son enfance sous les ciels lumineux de la Réunion et des Comores où flotte une odeur de vanille, cependant que des nègres moissonnent le tabac et le café au bruit de la mer indienne.

Puis à midi, toujours en retard, — un vrai poète, vous dis-je, — il regagnait la sous-préfecture où l'attendaient sa jeune femme et son enfant, filleul de Francis Jammes.

Hélas ! doux passé... A la flûte de l'élégie a succédé le clairon des batailles et, maintenant, la trompette funèbre. Despax, vous que j'ai vu partir, debout sur la porte d'un wagon de marchandises, dans votre caoutchouc jaune et qui, toujours souriant, souleviez votre pipe et votre casquette anglaise pour saluer vos amis dans cette gare des Pyrénées...

§

M. le Dr Raoul Blondel examine — **la Revue** (1-15 août) — cette question, au point de vue de la science médicale : « L'Allemagne et ses relations après la guerre ».

Voici la conclusion de cet article excellent :

Comme la marche de la science continuera, il importe que toutes les organisations scientifiques constituées antérieurement à la guerre se perpétuent, mais à la condition de fonctionner en laissant complètement de côté la personne des savants allemands, sinon leurs idées, dont je dirai ce que j'ai dit plus haut des œuvres artistisques et littéraires.

En un mot, le boycottage économique qui s'organise actuellement contre l'Allemagne devra avoir son pendant dans le domaine scientifique. Plus de produits allemands. Aucun contact avec les savants allemands. Mise à l'index des stations thermales et des instituts allemands. Nous avons, ou nous devrons avoir leurs équivalents chez nous, que notre devoir sera de mettre en lumière en désavouant patriotiquement le fâcheux snobisme d'antan. Et quant aux associations internationales, pour simplifier la procédure, démission de tous les membres appartenant aux Nations Alliées et reconstitution de ces Associations nouvelles où aucun Austro-Allemand ne sera admis.

A cet égard, les Allemands nous ont tracé eux-mêmes la marche à suivre. Ils avaient constitué, en médecine, en chirurgie, en spécialités médicales, des associations scientifiques de « médecins de langue allemande », ce qui leur permettait de s'agréger, en outre, un bon nombre de personnalités suisses, hollandaises, suédoises, russes même. Rien ne sera plus logique que de constituer, à notre tour, des associations de savants « de langue française », admettant les savants des autres pays qui voudront bien y participer, — mettons même « des langues latines, anglo-saxonnes et slaves », si l'on veut ouvrir plus largement le cercle : mais on peut prévoir que la France sortira de cette guerre ceinte d'une telle auréole, que cette extension du titre ne sera même pas nécessaire et que tout homme de science sera fier de venir se ranger sous sa bannière.

Depuis plusieurs années, avant la guerre, existait déjà un Congrès annuel des médecins de langue française, acceptant des Belges, des Suisses, des Canadiens, des Alsaciens-Lorrains, voire des Italiens et des Espagnols : ce Congrès se réunissait alternativement à Paris, dans une ville de province, une ville belge et une ville suisse. Il semble qu'il n'y ait qu'à continuer et à généraliser cet exemple.

Là aussi, sachons préparer dès maintenant l'œuvre du temps de paix. Il n'est pas trop tôt pour étudier ces diverses réalisations. Chaque geste des alliés montrant à l'Allemagne l'isolement complet qui l'attend après la guerre monstrueuse qu'elle a déchaînée sur un mensonge (les soi-disant avions français de Carlsruhe et de Nuremberg), — comme elle l'a fait en 1870 (la dépêche d'Ems), — chacun de ces gestes, pour une part petite ou grande, contribuera à lui révéler la situation réelle où elle se trouve, et qui s'aggrave de jour en jour; et l'effet moral en sera un pas de plus vers son effondrement, — vers la victoire implacable.

§

La Grande Revue (juillet) publie des pages inédites de notre grand et regretté Remy de Gourmont : « Gœthe devant Verdun ». Déjà, si le poète atteste « la douceur des sentiments » de l'officier prussien, il fait des réserves. Il voit et déduit. Une hypocrisie nouvelle, ni « celle des courtisans et des prêtres », naît de la soif de mal faire et du désir de donner de petits gages de bienveillance.

Gœthe se plaint beaucoup du désordre et de la pénurie de vivres. Mais cela ne l'empêcha pas, et même cela lui donna l'occasion de faire bien des observations précieuses. Forcé de demander l'hospitalité à une maison de

paysan, il admira beaucoup l'ordre qui y régnait. « Arrivé à la porte de la maison où je devais loger (à Sirry), j'entrai immédiatement dans une grande pièce pavée de briques où je vis pétiller un bon feu. Saluant d'abord les maîtres de la maison, j'allai m'asseoir dans un coin de la cheminée autour de laquelle les divers membres de la famille formaient un cercle. Au-dessus du feu pendait une grande marmite de fonte dans laquelle bouillait le mets national appelé pot-au-feu : j'en suivis les apprêts avec beaucoup d'intérêt. » En effet, il en décrit la manœuvre avec une curieuse précision, en même temps qu'il admire la disposition harmonieuse de cette humble pièce. Il note aussi le pain blanc et finalement s'estime très heureux d'avoir fait ce repas familial. Le tableau est très joli et certainement très véridique ; et Gœthe l'a visiblement écrit avec beaucoup de plaisir.

S'il conserve de cette brève campagne un assez mauvais souvenir, il n'eut qu'à s'applaudir, en revanche, d'avoir eu l'occasion de se mêler à l'intimité de la vie française et il ne le dissimule pas. Partout, chez nous, il a trouvé de quoi admirer, de quoi contenter sa sensibilité. Voyez comme il vante la dignité calme et bienveillante de la vie bourgeoise dans les petites villes. « Notre Allemagne, dit-il, n'offre aucun exemple d'une pareille manière d'être et de sentir. La petite ville française peut être ridicule, cela est possible ; mais il est certain que les habitants d'une petite ville allemande sont absurdes. »

Gœthe est toujours la sagesse et l'impartialité même.

§

Nous empruntons à la revue du front, **Le Souvenir** (5 août), fondée par notre confrère Jean des Vignes Rouges, qui est le capitaine T..., ce sonnet du poète Jean Mady :

Ceux qui dorment ici, le long de la clairière,
N'ont même pas la paix du grand repos des morts.
Les éclats des obus s'acharnent sans remords,
Et brisent en hurlant les croix du cimetière.

Quand on les apporta, sanglants, sur la civière,
Ils râlaient, épuisés par leurs derniers efforts.
Alors il fallut bien, de tous ces pauvres corps,
Très vite improviser la demeure dernière.

Sur leurs fronts impuissants, la terre déchirée
Murmure tristement une plainte navrée
Que répètent longtemps les échos désolés ;

Et, seule, la forêt essaie encor d'étendre
Les rameaux frémissants de ses troncs mutilés
Sur les tombeaux meurtris, comme pour les défendre...

§

MEMENTO. — *La Vie* (août) : — M. Emile Bernard : « Odilon Redon ». — « Le duc de Rohan », par M. Ch. Géniaux. — « Bâtons-de-Maréchal », par Mme Rachilde.

La Grande Revue (juillet) : — M. P. Hamp : « La France ouvrière et la

Guerre ». — M. Marc Henry : « Au pays des Maîtres-Chanteurs ». — M. Gonzague Truc : « L'Ere des Calamités».

Revue hebdomadaire (22 juillet) : — M. E. Boutroux : « La liberté de conscience ». — M. G. Hanotaux : « Théorie de la bataille des frontières ». — M. F... : « La reconnaissance du prince Ferdinand par l'Europe ». — (29 juillet) : X... « La Culture française ».

Le Correspondant (25 juillet). — M. H. Cochin : « Les églises dévastées ». — M. B. de Laflotte : « Dans les Flandres 1914-1915 ».

La Revue (1-15 août) : — « M. H. Joly : « L'avenir de l'Officier ». — M. Jean Finot : « Autour d'une bataille gagnée par « l'ennemi de l'intérieur ».

Revue des Deux Mondes (1er août) : — « Les traits éternels de la France », par M. Maurice Barrès. — « L'avion de guerre », par M. Charles Nordmann.

La Revue de Paris (1er août) : — Un officier anglais : « Au front de France ». — M. E. Mâle : « Etudes sur l'art allemand ».

La Revue mensuelle (août) de Genève publie la suite de son enquête « sur l'attitude de Romain Rolland ».

« R. C., soldat au front », écrit :

« Permettez à un admirateur de Romain Rolland d'apporter avec tant d'autres le témoignage de sa grande sympathie. Soldat depuis le mois d'août 1914 et n'ayant pas quitté le front depuis cette date, dans les tranchées depuis que les Allemands nous ont imposé la guerre sous terre, je déclare hautement que l'opinion générale, ici, est favorable à l'auteur de *Jean Christophe*.

Nous sommes décidés tous à vaincre : l'ennemi doit être abattu, mais la guerre n'exclut pas les sentiments humains.

Nous ne sommes pas des sauvages et nous ne voulons pas imiter les sauvages qui ont violé toutes les conventions internationales ; que M. Barrès et consorts ne s'imaginent pas que nous sommes la horde décidée à appliquer la loi du talion dans toute son horreur ! *Le mal ne répare pas le mal* ; le grand crime de Romain Rolland est d'avoir écrit cette vérité que des *milliers de soldats* pensent, mais ne peuvent exprimer, parce qu'on leur impose sur le front une discipline prussienne, plus dangereuse pour le moral que tout le reste ; la boue, le froid et les souffrances physiques ne comptent pas.

Nous aimons la France de toutes nos forces et sommes décidés à lui donner notre vie, et nous aimons Romain Rolland parce qu'il personnifie la France du droit, le peuple défenseur acharné des libertés humaines.

Tant pis pour ceux qui comprennent la lutte d'une autre façon ! »

Trois autres soldats écrivent dans le sens de leur camarade R. C. *L'Opinion* (29 juillet) : — « Deux proses du temps de guerre », de M. Paul Fort, où le glorieux poète se montre très grand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Paul-Louis Robert : *Une Correspondance inédite de Boieldieu*, volume vendu au profit des œuvres de guerre ; 3 fr. 50 (Rouen, chez Albert Lainé). — Camille Saint-Saëns, de l'Institut : *Germanophilie* ; 1 fr. 50 (Dorbon aîné, édit.)

Il est singulier qu'en des moments où on a tant parlé de la musique française, — comme si elle en avait besoin, — ni nos concerts ni nos théâtres ne se soient rappelé Méhul et Boieldieu. Les Ouvertures des opéras de Méhul sont, non seulement des ouvrages d'un extrême intérêt musical, mais des pièces exquises ou fortes, dont la facilité d'exécution eût été pain bénit pour MM. Chevillard et Pierné aux prises avec leur orchestre désemparé de la saison 1914-1915. On ne s'explique guère qu'en semblable occurrence ils n'aient point songé à révéler à leur public, auquel elles sont inconnues, celles des *Aveugles de Tolède*, si élégamment pittoresque, d'*Euphrosine et Mélidor*, issue tout droit du Gluck d'*Iphigénie en Aulide*, de *Stratonice* et de *Timoléon*, aux allures beethoveniennes jusqu'à, non certes la réminiscence, mais la rencontre devancière, car *Stratonice* fut jouée en 1792, *Timoléon* écrit au commencement de 1794, et Beethoven, alors en sa vingt-quatrième année, n'avait encore produit à cette époque qu'une trentaine de compositions, la plupart inédites, et dont les plus remarquables sont ses trois premières sonates pour le piano. L'Ouverture de Méhul relie celle de Gluck à celle de Beethoven ; sans elle, l'évolution de cette forme symphonique est faussée, la filiation interrompue. Et cependant, nous avons laissé s'abîmer dans l'oubli ces chefs-d'œuvre de notre art national : nous en avons perdu jusqu'au souvenir. Nous n'en possédons même pas d'édition convenable et complète. Pareillement notre Opéra, dans *le Roman d'Estelle*, à propos d'une soirée chez Chérubini, omit le nom de son ami et confrère à l'Institut Méhul, comme de Boieldieu qui fut son collaborateur, duquel la gloire « en 1830 » était européenne, et que Chérubini aurait assurément invité. Notre Opéra-Comique, enlizé dans un répertoire du plus niais industrialisme, acoquiné aux plus vulgaires ou grossiers amuseurs qu'ait engendrés l'actuelle inanité transalpine, continue d'ignorer *le Calife de Bagdad* et *Jean de Paris*, et ne daigna pas consacrer une de ses séances au chef-d'œuvre ingénu qui s'appelle *la Dame blanche*. Méhul (1763-1817) et Boieldieu (1775-1834) sont justement « ces vieux maîtres de l'école française » que Wagner proclamait les pairs de Gluck et de Mozart et comparait à « des astres conducteurs solitaires dans l'océan morne et ténébreux de l'art lyrique ». Il ne sut en parler qu'avec une émotion enthousiaste. Il disait d'eux : « En communion étroite avec leur peuple, ils ont créé en toute indépendance le plus parfait de ce qui se puisse rele-

ver dans l'histoire artistique d'un pays. La vertu et le caractère de leur nation s'incarnent dans leurs œuvres. » Il rapporte qu'il se sentait « transporté dans une sphère d'élévation et de noblesse » tandis qu'il faisait étudier à sa petite troupe d'opéra de Riga « le superbe *Joseph* de Méhul », et que, « seules, de telles impressions, qui illuminaient en lui comme d'un éclair tout un monde de possibilités insoupçonnées, le retenaient à son poste et au théâtre, malgré son dégoût pour l'ornière des représentations qu'il lui fallait y diriger ». Vers la fin de sa vie, en 1879, dans une conversation familière, il déclarait *la Dame blanche* « un modèle de ce que le génie français a proprement tiré de soi-même », et il se mettait au piano tout emballé pour en jouer tout le second acte. En 1880, sur la chanson de la vieille Marguerite au rouet, il observait : « Ce qui s'y exprime est quelque chose d'absolument personnel aux Français, et en quoi nulle autre nation ne les égale. » Et il avait raison. Méhul, d'abord élève du Souabe immigré Hanser, puis d'Edelmann, disciple passionné de Gluck, frotté de quelque italianisme en son adolescence parisienne, réalisait inconsciemment, quoique avec la prédominance marquée de son individualité nationale, l'amalgame italo-franco-germain auquel aboutit l'ère classique allemande : d'où ses affinités beethovéniennes. L'art de Boieldieu est plus profondément autochtone. Débarqué à Paris de Rouen à dix-sept ans, aussi pauvre de science que d'écus, son génie resta spontané autant qu'autodidacte. Il ne fut jamais bien savant. Au Conservatoire, où il professa « le clavecin ou le pianoforte » puis la composition, ses élèves l'étaient plus que lui, et ce n'était pas difficile. Sa classe demeura célèbre pour les conversations cordiales et, au dire de Fétis, « pleines d'aperçus très fins sur son art », par quoi il remplaçait un enseignement qu'il se sentait peu apte à dispenser plus doctement. Son séjour de 1803 à 1811 à Saint-Pétersbourg, où il fut attiré et comblé d'attentions par le tzar Alexandre, le délivra de la pédagogie et l'isola de toutes les influences, y compris celles de la mode, auxquelles il eût été exposé dans notre capitale. Il y revint à trente-six ans, mûri, ayant formé d'instinct son style, maître désormais de ses moyens et d'une originalité savoureuse dont il fournit aussitôt le témoignage avec *Jean de Paris* (1812). Treize années et une dizaine d'opéras séparent cet ouvrage de celui où il donna toute sa mesure. *La Dame blanche* en 1825 fut un triomphe dont les annales du théâtre offrent bien peu d'exemples. Trois cents représentations presque à la file n'en épuisèrent pas le succès qui les porta depuis au delà du millier. Wagner n'avait pas tort en y reconnaissant la pure émanation d'une sensibilité nationale. Trois chefs-d'œuvre sont dignes de cet éloge en ces temps fortunés où, après plus d'un tiers de siècle de bouleversements, de guerres ou d'oppression, et malgré les réactions gouvernementales,

l'âme populaire, libérée et consciente de s'épanouir enfin, s'abandonnait à l'innocente joie de vivre et de chanter. *La Dame blanche* est dans notre art ce que sont le *Freischütz* et *le Barbier de Séville* ailleurs. Dans sa simplicité, sa candeur apparente, elle les égale en génialité. Sans s'attester aussi spécifiquement novatrice que celle de Weber, l'harmonie de Boieldieu, toute de nuances et de délicatesse, y est comme empourprée d'un « romantisme » infus introuvable avant lui sur nos scènes lyriques et que Wagner a signalé et discerné. Si je cite Wagner avec insistance au sujet de *la Dame blanche*, c'est que personne n'a mieux que lui connu et compris cet ouvrage et, en réalité, à son insu peut-être, son immuable admiration se mêlait de reconnaissance. Durant sa carrière de chef d'orchestre de théâtre à Magdebourg et à Riga jusqu'en 1842, où il avait déjà vingt-neuf ans, et aussi plus tard encore à Dresde, Wagner fut littéralement nourri de musique italienne et française et, si *Joseph* le captiva particulièrement, aucun des opéras qui constituaient son répertoire ne lui laissa une impression aussi vive et aussi féconde que le chef-d'œuvre de Boieldieu. Si paradoxal que cela puisse sembler de prime abord, il est facile de s'en convaincre à l'épreuve : au fond, *le Vaisseau-Fantôme*, *Tannhœuser* et *Lohengrin* procèdent au moins autant de Boieldieu que de Weber. Les réminiscences mélodiques sont rares chez Wagner, dont la personnalité à cet égard est dominatrice : c'est sans doute de Boieldieu que proviennent les plus involontaires et significatives. La plus frappante est évidemment celle qui, dans le chœur nuptial de *Lohengrin*, reproduit presque note pour note une page des *Deux Nuits*. Qu'on compare, dans *la Dame blanche*, le trio : « Il faut rire, il faut boire à l'hospitalité... » au second thème de la marche de *Tannhœuser ;* la chanson de Marguerite à son rouet au chœur des fileuses du *Vaisseau-Fantôme ;* le court dessin des mesures 8, 9 et 10 du duo de Georges et de Jenny au motif de « la Saint-Jean » des *Maîtres Chanteurs* ; enfin les mesures 33 et 34 : «... séjour de mon enfance...» de l'air d'Anna (1) qui ouvre le troisième acte, avec l'apostrophe d'Isolde à Tristan sur le vaisseau : « ... Tous les hommes à toi se rallient... » Au dénouement, la phrase de Julien d'Avenel : « Toi qui sauvas mes jours et qui reçus ma foi » résonne comme un écho de *Lohengrin*. Mais l'influence de Boieldieu sur Wagner dépasse infiniment la portée de quelques similitudes thématiques, qui prouvent néanmoins l'ineffaçable empreinte qu'il en a conservée. Au point de vue dramatico-lyrique, le musicien qui écrivit *la Dame blanche*, à y bien regarder, est pour Wagner un précurseur. Jamais auparavant, jamais depuis jusqu'à Wagner ne fut réalisée une union aussi intime, aussi souple et équilibrée du drame et de la musique. Le final du second acte,

(1) Je cite d'après l'édition ancienne de Launer, pour piano et chant.

cette fameuse « scène de la vente aux enchères », est en l'espèce un chef-d'œuvre sans précédent et unique en son genre. Chez Mozart, la musique l'emporte : dans les airs ou ensembles, elle existe avant tout « en soi », elle garde son autonomie et ses normes dont elle revêt l'action, elle exprime des états d'âme propres à la situation dramatique, mais plutôt généraux et, même dans *Don Juan*, burine des caractères types à la manière classique. Chez Wagner même, à partir de *Tristan*, c'est la symphonie qui fouille ou qui souligne les sentiments des créatures, et la musique en aboutit fatalement à éclipser tout le reste, à dissoudre la tragédie quasiment résorbée, « ainsi que la splendeur du jour annihile la lueur d'une lampe ». L'inspiration de Boieldieu « incarne », selon le mot de Wagner, la psychologie la plus fine, la plus différenciée, la plus vivante, et l'eurythmie est absolue. La musique ici crée le drame en semblant s'y soumettre ; sans abdiquer ses formes spécifiques, voire traditionnelles, elle l'anime sans l'asservir ; elle en épouse les replis et en suit les moindres méandres, et sa ligne flexible s'adapte aux mouvements les plus variés, jusqu'aux inflexions du discours. Elle y dessine les visages, détaille les physionomies et sonde jusqu'au tréfonds des âmes avec une aisance incomparable, comme un enjouement désinvolte. Les personnages n'y prétendent pas plus au symbole qu'à quelque typique synthèse de galanterie chevaleresque, de vertu, de fidelité, de coquetterie naïve, de couardise, d'avidité soupçonneuse ou méchante. C'est Julien d'Avenel sous l'habit du sous-lieutenant Georges, la douce Anna, la bonne dame Marguerite, l'espiègle fermière Jenny et Dikson son peureux époux, l'intendant retors Gaveston, c'est une humanité diverse et bien réelle, qui naît de la musique, en dépit du texte falot, palpitante de vie et dont la vérité vous point nonobstant l'intrigue simpliste. Ce sont des êtres qui respirent, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer ou de haïr, et desquels nul n'est indifférent, même épisodique, témoin le juge de paix Mac-Irton croqué d'un trait si sûr. Il n'est guère au théâtre lyrique de figure plus délicieuse de grâce virginale que celle d'Anna, ni plus touchante. Les mélodies qui sortent de ses lèvres — entre autres la supplication : « C'est que leur porte hospitalière... » — vont au cœur, pénètrent comme un charme de bonté adorable et de noblesse. Dans *Henry VIII* (page 52 de la partition piano et chant), M. Saint-Saëns prêta des accents analogues à l'infortune de Catherine d'Aragon. Malheureusement cette belle mélodie est la vingt-quatrième mesure du *Larghetto* du quintette avec clarinette de Mozart. L'originalité de Boieldieu est intégrale. Sa verve a « les ailes légères du génie » ; elle est vibrante, toujours neuve, innombrable et intarissable. Le trio final du premier acte, la cavatine : « Viens, gentille Dame... », le duo d'amour, sont de pures merveilles qui narguent l'analyse et qu'on dirait tombées du

ciel. A la longue, on finit par tout aimer sans réserve dans cette *Dame blanche*, tant tout y est limpide, généreux, d'une véracité indéfectible, et humain plus profondément certes qu'on n'imagine. On la joue et rejoue sans pouvoir se résoudre à la quitter, y découvrant sans cesse de nouvelles raisons d'admirer et d'admirer encore. On éprouve à cette musique ce frémissement voluptueux dont Mozart semblait seul capable de griser la sensibilité ravie. Boieldieu ne pouvait composer qu'en chantant, et ce fut la chanson de l'alouette gauloise que chanta cet enfant de notre Normandie, aux mystérieux croisements séculaires, avec l'ingénuité divine du génie. *La Dame blanche* et *Pelléas* sont les chefs-d'œuvre de notre art lyrique national. Pour quelles causes inscrutables paraissent-ils tous deux obstinément proscrits de nos affiches ? La **Correspondance inédite**, que M. Paul-Louis Robert publia dans le but le plus louable, est pour faire aimer Boieldieu autant que sa musique. Le véritable artiste crée son œuvre à son image et à sa ressemblance. L'œuvre de Boieldieu est, pour ainsi parler, son portrait. Il était bon, loyal, affable, un tantinet romanesque quoique d'une simplicité charmante. Il ignorait l'envie au point de se susciter des rivaux à soi-même. C'est lui, et par un subterfuge, qui ouvrit au jeune Hérold les portes de l'Opéra-Comique. Son amitié était la plus dévouée ; sa tendresse pour les siens, débordante ; son amour paternel atteignait à l'idolâtrie. L'affection rayonnait de lui. Ces lettres nous montrent sa bonhomie et sa finesse, son intelligence de son art, sa modestie, sa fierté délicate aux jours d'adversité. Ses dernières années furent douloureuses. La révolution de 1830 et la déconfiture du théâtre Feydeau le ruinèrent. La maladie le terrassa. Il mourut dans la gêne à Jarcy en serrant la main de son fils bien-aimé dans la sienne déjà glacée. Sa mort fut un deuil national. Paris et Rouen se disputèrent ses obsèques qu'on célébra magnifiquement aux Invalides. On l'enterra en grande pompe au Père-Lachaise et Rouen eut pour sa part la relique de son cœur embaumé. Aujourd'hui les jeunes générations connaissent à peine le nom de cet artiste de génie ; pas plus que de Méhul, nous n'avons d'édition complète de ses œuvres. Quelques-uns de ses opéras ne furent jamais gravés ; la plupart sont épuisés et certains introuvables ; *le Calife de Bagdad* et *Jean de Paris* ne survivent, à côté de *la Dame blanche*, que dans les collections populaires allemandes. Vraiment, nous ne méritons pas nos gloires.

§

M. Saint-Saëns continue. On aimerait, suivant l'expression d'un spirituel confrère qui signe Florestan dans *le Dernier Cri* de Lausanne, « à jeter le manteau de Noé sur ce vieillard ». Mais, si M. Saint-Saëns est en ribote, il ne dort pas. Nul n'est plus éveillé, plus agité, plus frétillant que lui. On se souvient de la verte façon

dont il rabroua les fondateurs d'une nouvelle revue musicale pendant la guerre. « La France d'abord, s'écriait-il noblement, la musique après. Au lieu de faire un journal, envoyez votre argent pour les blessés... » A en juger par son agitation musicale, M. Saint-Saëns a dû accomplir en secret de bien grandes choses pour la France. On le vit parcourir nos provinces, y donnant une série de concerts composés pour la majeure partie de ses ouvrages. Il poussa, paraît-il, jusqu'à Monte-Carlo pour réentendre son *Hélène*, et revint monter lui-même à l'Opéra-Comique sa *Phryné* qu'il entoura de ses soins vigilants. Depuis, à tous propos, il prodigue ses exhibitions et sa musique. Au fond, si M. Saint-Saëns agit comme il conseille, et on n'a pas le droit d'en douter, tant mieux « pour nos blessés », qui s'en vont profiter de jolis bénéfices. Enfin, pour couronner ces ébats bariolés, M. Saint-Saëns vient de réunir en brochure les articles de l'*Echo de Paris* qu'il y avait intitulés aimablement **Germanophilie**, à l'intention probable des wagnériens qui sont dans les tranchées. La lecture de cette élucubration est encore plus consternante ainsi que par fragments hebdomadaires. L'improvisation du journal éphémère excuse bien des choses, entre autres la rédaction hâtive et les erreurs. On en a signalé quelques-unes à M. Saint-Saëns lequel, comme on s'en aperçut ici, est abonné à l'*Argus de la Presse* et en reçoit tout ce qu'on dit sur lui, — même en Amérique. M. Saint-Saëns n'en réimprime pas moins froidement l'affirmation que « dans l'*Anneau du Niebelung*, Wagner a écrit pour des instruments qui n'existent pas, *parce que cela fait bien à l'œil* », aurait-il avoué « dans une note explicative en avertissant qu'il faudrait les remplacer par d'autres ». M. Saint-Saëns ne pouvant ignorer la fausseté de cette assertion, c'est donc bien un mensonge prémédité qu'il entend propager sous sa signature tapageuse. Il n'est évidemment pas d'argument plus vil que la calomnie, mais il n'en est pas non plus de plus bête. La vérité ressemble à un bouchon de liège ; on a beau la vouloir noyer, elle remonte toujours à la surface. Heureusement que M. Saint-Saëns ne peut plus déconsidérer que lui-même. On se demande, au surplus, où il s'informe. En réponse « à ceux qui veulent à toute force séparer les questions politiques des questions d'art, qui s'écrient avec une imprudente générosité : Wagner quand même ! » il « signale ce fait : l'Allemagne, en haine de l'Angleterre, a banni du répertoire de son Théâtre les œuvres de Shakespeare ». Or, non seulement il n'est pas de semaine, peut-être pas de jour, où on ne joue du Shakespeare outre Rhin, mais les Allemands ont fêté récemment, comme un anniversaire national, le tri-centenaire de la mort de Shakespeare, qu'ils estiment leur appartenir par la race autant que par le génie, — en quoi d'ailleurs ils se trompent, et je dirai pourquoi une autre fois. Ils

n'ont jamais cessé de représenter les ouvrages lyriques français ou italiens à succès; ils jouent même les pièces de M. Capus, dont ils sequestrent les tantièmes. D'autre part, on m'assura qu'à Londres, au *Aldwych Theatre*, on a affiché du Wagner pendant tout le mois de juin. M. Saint-Saëns n'a vraiment pas de chance. M. Saint-Saëns a rajouté cette nouvelle... « erreur » au premier jet de sa plume fougueuse : il y a joint aussi sa défense de Meyerbeer, après avoir reproché à Pasdeloup d'être d'origine allemande, « à ce qu'on lui a dit ». Quoi qu'il en soit, il se trouve que c'est bien réellement le cas du musicastre dont MM. Saint-Saëns et Masson chérissent l'un *le Toréador* et l'autre le *Noël* : Adolphe Adam naquit, en effet, à Paris, d'un père alsacien, rejeton d'une famille allemande immigrée. M. Saint-Saëns pourtant n'eut garde de réparer sa défaillance de mémoire à l'égard de l'école française contemporaine. Il n'en est pas plus question dans sa brochure que de Méhul et Boieldieu. Parmi nos musiciens vivants, il ne connaît toujours que soi-même et l'honorable « M. Rabaud ». En revanche, il récrimine hargneusement contre tout le monde; contre l'Opéra qui ne lui octroya pas pour *Samson* d'assez jolis décors; contre la Société des Grandes Auditions, « qui lui proposa, le croira-t-on ? de remettre l'exécution du *Déluge* au milieu de juillet, *au moment même où devait avoir lieu le couronnement du roi Edouard VII !* » — et c'est M. Saint-Saëns qui souligne; contre l'orchestre de Pasdeloup, habitué cependant aux symphonies de Mozart et de Beethoven, mais « qui ne comprit pas sa *Symphonie* en *mi* ♭ », laquelle est de la plus oiseuse insignifiance; contre le public français, qui s'obstine à aller entendre et applaudir la musique de Wagner « qu'il lui est impossible de comprendre ». Il se plaint que les œuvres de Berlioz soient inconnues; il se moque de l'orthographe du nom de Nietzsche. Ailleurs on lit :

Il y a encore autre chose dans le succès de *Parsifal* : il y a ce qu'on a appelé « le juste retour des choses d'ici-bas ». Ah! c'est bien fait! Public imbécile qui ne voulait ni de *Tannhæuser* ni de *Lohengrin*, dont j'ai entendu siffler le *Prélude*, cet incomparable diamant!

En présence de ce tissu de ragots vaniteux, ineptes ou misérables, de faussetés, de divagations séniles, d'insinuations fielleuses, où perce une jalousie la plus basse et rageuse de malgré tout se sentir impuissante, on finit par être saisi d'une sorte de pitié mêlée d'un écœurement invincible. M. Saint-Saëns, qui fut un artiste, a tout de même écrit sa *Symphonie* en *do mineur*. Finir ainsi, c'est lamentable. Cet homme n'a donc point d'amis ?

JEAN MARNOLD.

LETTRES AMÉRICAINES

Rollo Walter Brown : *How the French Boy learns to write*, 1 dollar 25 cents ; Cambridge, Harvard University Press. — Frederic Austin Ogg : *Social Progress in Contemporary Europe*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Macmillan. — Rev. Peter Roberts : *The New Immigration*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Macmillan. — Brand Whitlock : *Forty Years of it*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Appleton. — Charles McCarthy : *The Visconsin Idea*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Macmillan. — Sara Norton et De Wolfe Howe : *Letters of Charles Eliot Norton*, 2 vols., 5 dollars ; Boston, Houghton Mifflin. — Henri Addington Bruce : *Woman in the Making of America*, 1 dollar 50 cents ; Philadelphia, Lippincott. — Jane Johnstone Christie : *The Advance of Woman*, 1 dollar 50 cents ; Philadelphia, Lippincott. — Emily James Putnam : *The Lady*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Putnam. — Kate Stephens : *The Greek Spirit*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Sturgis et Walton. — William S. Walsh : *Heroes and Heroines of Fiction*, 3 dollars ; Philadelphia, Lippincott. — Albert Nelson Marquis : *Who's Who in America*, 5 dollars ; Chicago, Marquis. — Memento.

La supériorité des Français en ce qui concerne les Lettres n'est pas limitée à leurs lumières littéraires; elle se trouve aussi dans leurs écoles. Convaincu qu'il y avait beaucoup à apprendre du système français d'enseignement littéraire, M. Rollo Walter Brown, professeur au collège Wabash, l'auteur de **How the French Boy learns to write**, consacra une année à étudier ce sujet dans les lycées et les écoles dans différents coins de France. Il examine dans son livre non seulement les programmes actuels des études, l'idéal français de rhétorique et la pratique des langues étrangères, mais aussi les caractéristiques exigées du professeur. M. Brown a reçu des lettres de félicitation de M. Jusserand, ambassadeur à Washington, de M. Maurice Barrès, du professeur Lanson, et d'autres écrivains et savants français. En m'envoyant son livre rempli de louanges du système d'enseignement français, l'auteur me dit : « Il est inutile de vous dire quelles sont mes sympathies dans cette immense guerre ; la France ne se montre-t-elle pas l'héroïne de toutes les nations ? »

Dans son **Social progress in contemporary Europe**, le Dr Frédéric Ogg, professeur des sciences politiques à l'université de Wisconsin, examine aussi le vieux monde ; son volume est une étude sur les differents aspects du développement social de l'Europe depuis environ la fin du XVIIIe siècle. La France joue un grand rôle dans ce travail, comme cela se voit par les titres de quelques-uns des chapitres : — « L'Ancien Régime en France », « La Révolution en France », « Napoléon et le Nouveau Régime », etc. Les idées de l'auteur sont toujours favorables à la France républicaine. « Il s'est développé en France pendant les quarante dernières années un gouvernement qui est le plus démocratique et qui semble être le plus solidement établi de toute l'Europe. » Cela a été écrit à la veille de la guerre actuelle ; on peut imaginer ce qu'écrirait M. Ogg aujourd'hui.

Le Dr Peter Roberts, un gallois-américain, est une autorité aux

Etats-Unis sur une question spéciale au Nouveau Monde, une question qui va être bien à l'ordre du jour à la fin de cette guerre, — l'immigration européenne en Amérique. Son dernier volume sur ce sujet, **The New Immigration**, est tout à fait curieux, surtout pour des observateurs, dans le vieux monde, de ce qui se passe en Amérique. On y trouvera l'explication et l'excuse de bien des maux contre lesquels les Américains luttent bravement aujourd'hui. Le fait que ce livre aussi était terminé avant la guerre ne diminue pas son intérêt.

Dans le *Harper's Magazine* paraissait, il y a quelques mois, une excellente nouvelle, « The Rehabilitation of General Todhunter », par M. Brand Whitlock, qui venait d'être nommé ministre des Etats-Unis à Bruxelles, et dans le numéro suivant du même magazine se trouvait une critique aimable de M. Howells sur la notable autobiographie, **Forty Years of it**, que M. Whitlock a aussi écrite avant de partir pour son poste diplomatique. Ce livre jette non seulement un nouveau jour sur les meilleures tendances de la vie politique aux Etats-Unis, mais révèle le superbe caractère du diplomate distingué qui a su jouer un rôle très difficile au milieu des ruines de la Belgique martyre.

Mais peut-être aucun livre ne jette une aussi vive clarté sur cette évolution politique en Amérique, obscurcie pour le moment par la guerre en Europe et les difficultés du côté mexicain, que **The Wisconsin Idea**, de Charles Mc Carthy, un des fonctionaires du parlement de cet Etat. On n'a fait nulle part en Amérique d'expérience radicale sur le gouvernement populaire aussi méthodiquement, d'une façon aussi intelligente et avec des résultats plus instructifs que dans ce bel État du nord-ouest. Le but de ce livre est d'expliquer ces législations souvent assez complexes.

Letters of Charles Eliot Norton sont la correspondance d'un des littérateurs américains les plus érudits, qui fut professeur d'histoire de l'art à Harvard. Ces deux volumes sont parmi les contributions les plus importantes pour l'histoire littéraire en Amérique ayant paru ces dernières années. Cet ouvrage a aussi son côté européen. Plusieurs des chapitres nous parlent de scènes se déroulant dans le vieux monde, et parmi les acteurs, presque tous connus personnellement par l'auteur, on trouvera Ruskin, un de ses amis les plus intimes, Lord Acton, l'historien anglais Carlyle, qu'il vit aussi fréquement, Renan, Littré, George Sand, Sainte-Beuve, Pasteur, Rachel, Gaston Boissier, les Goncourt, Brunetière, etc.

Woman in the Making of America, par M. Addington Bruce, arrive juste au bon moment, puisque le mouvement en faveur des droits politiques de la femme est tout à fait à l'ordre du jour aux Etats-Unis en ce moment-ci, si bien que les grands partis politiques

lui ont consacré « une planche » dans leur plate-forme. M. Bruce ne donne qu'une page de son livre à ce côté pourtant si remarquable du féminisme américain, bien qu'il se montre favorable à cette réforme.

The Advance of Woman, par Mme Jane Johnstone Christie, dont les éditeurs nous disent qu'elle est « aussi bonne femme d'affaires que femme d'esprit », s'étend sur la question féminine qu'elle traite plus largement que M. Bruce ; mais tous deux n'atteignent pas le cœur du sujet qu'ils étudient, lequel, du moins en Amérique actuellement, est le côté politique ; il embrasse tout le reste.

Un volume particulièrement féminin est **The Lady**, par Mme Emily James Putnam, la femme très érudite de l'éditeur bien connu de New-York. Le caractère original de ce volume se trouve assez bien exprimé par le sous-titre : *Etudes sur certaines phases significatives dans l'histoire de la dame.* Le but de l'ouvrage est de présenter les théories en cours dans diverses sociétés au sujet de la femme. C'est une recherche dans l'histoire des idées en Europe et débute par un examen des Grecs dont la littérature, la langue et l'histoire sont une spécialité de Mme Putnam. La dame française se trouve aussi naturellement très en évidence dans ce livre, le chapitre consacré « Aux Dames des Salons » étant surtout riche en allusions à de célèbres femmes françaises.

Un autre ouvrage consacré cette fois entièrement à la Grèce, aussi par une femme américaine qui s'est spécialisée sur ce sujet, c'est **The Greek Spirit**, dont l'auteur, Miss Kate Stephens, fut pendant plusieurs années professeur de grec à l'université de Kansas. C'est un ouvrage admirable de lucidité et de bon goût, dont les appréciations ne sont pas toujours d'accord avec les vues anglaises et allemandes sur ce sujet. C'est une esquisse rapide de la pensée hellénique, du sentiment et de la volonté hellénique avant leur asservissement au rude génie macédonien ; phases de la progression de l'esprit grec dans la religion, le gouvernement, la philosophie et l'art ; un fort bel essai montrant de l'érudition, une largeur d'idées et un grand amour pour tout ce qui est beauté et noblesse de sentiments.

Pour terminer, un mot sur deux excellents livres de référence. **Heroes and Heroines of Fiction**, par William S. Walsh, est un dictionnaire des plus utiles des noms et des personnalités fameuses des romans, de la poésie, et des pièces du théâtre classique, des époques légendaires et du moyen âge, classés, analysés, commentés et accompagnés de citations bien choisies. L'auteur a publié plusieurs ouvrages de référence de ce genre, mais celui-ci est peut-être le meilleur.

La nouvelle édition de cette indispensable biographie contemporaine aux Etats-Unis, **Who's Who in America**, vient de paraître. Sous la rédaction intelligente de M. Albert Nelson Marquis,

de Chicago, cet ouvrage, commencé en 1899, est revu et publié tous les deux ans. Ceci est le neuvième volume, contenant plus de trois mille pages et plus de 21 mille biographies.

Memento. — Janvier : *Yale Review :* « Four Scandinavian Feminists », par Hanna Astrup Larsen, rédacteur littéraire de l'*American Scandinavian Review*, de New-York. Les quatre féministes dont il est question sont Camilla Collett, norvégienne, et Frederika Bremer, Selma Lagerlôf, et Ellen Key, suédoises. « En Scandinavie le mouvement féministe a fait son chemin plus tranquillement que dans n'importe quel autre pays. » — *South Atlantic Quarterly :* « Mme de Staël's English Triumph », par Robert C. Witford, de l'université d'Illincis. Compte rendu intéressant du séjour de Mme de Staël à Londres en 1813 et 1814 quand elle a publié son *De l'Allemagne*. — Mars : *Bookman :* « The Foreign Legion of French Letters », par Albert Schinz, avec des illustrations représentant Vielé-Griffin, Merrill et Louis Dumur. — April : *Bookman :* Théodore Botrel, Laureate of the Trenches », par Edwin L. Mattern, illustré. « La clef de toute son influence se trouve dans ce simple petit credo,

J'aime, je chante et je crois...
Et je suis heureux sur terre. »

— Mai : *Forum :* « Remy de Gourmont's Criticism of Morality », par Robert A. Parker. « Il était l'interprète de la liberté dans tous les domaines de la vie ; on peut dire de lui que toute sa pensée était une aventure en liberté. » — Juin : *Scribner* : « Théo van Rysselberghe », par Christian Brinton, critique d'art américain. « Le peintre belge qui montre le plus grand talent parmi la jeune école ; un des artistes contemporains les plus divers et les plus attrayants. » Illustrations : « Emile Verhaeren », au Luxembourg, et « La Lecture », au musée de Gand, donnant les portraits de Maeterlinck, Vielé-Griffin, André Gide, etc. — Nation, 15 juin : « Precarious or lasting Peace », par Salomon Reinach, exposé d'un plan pour empêcher la science d'être employée à la cause de la guerre. — *Nation*, 22 juin : « *Gaspard* and the Goncourt Academy », par M. Carret ; critique du livre de M. René Benjamin et de l'Académie Goncourt. — Juillet : *Yale Review :* « British Imperial Federation », « The Industrial Future of Italy », « A Great French School in the War » (l'école normale supérieure), par Maurice Lavarenne, du Lycée Lakanal, et « German Autocracy », par Professeur Kuno Francke, de Harvard, tous articles qui se rattachent à la guerre actuelle.

THEODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Pierre Bertrand : *L'Autriche a voulu la Grande Guerre*, Paris, Editions Bossard, 7 fr. 50. — Pierre Loti : *La Hyène enragée*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Georges Stoffler : *La Prophétie de sainte Odile et la fin de la guerre*, Dorbon, 1 fr. — *Carnet de route d'un officier d'Alpins*, Berger-Levrault, 1 fr. 50. — Bernard Parès : *Au jour le jour avec l'armée russe*, Chapelot, 4 francs. — Robert R. McCormick : *With the Russian Army*, New-York, Macmillan, 2 dollars. — Mary Sin-

clair : *A Journal of Impressions in Belgium*, New-York, Macmillan, 1 dollar 50 cents. — John Bigelow : *American Policy*, New-York, Scribner, 1 dollar. — Howard D. Wheeler : *Are we ready ?* Boston, Houghton Mifflin, 1 dollar 50 cents. — Cleveland Moffett : *The Conquest of America*, New-York, Doran, 1 dollar 50 cents. — Violetta Thurston : *Field Hospital and Flying Column*, New-York, Putnam, 75 cents. — Owen Johnson : *The Spirit of France*, Boston, Little Brown, 1 dollar 35 cents. — Samuel P. Orth : *The Imperial Impulse*, New-York, Century, 1 dollar 20 cents.

L'Autriche a voulu la Grande Guerre, par Pierre Bertrand. — Le titre résume le livre. L'Autriche, entendons par là l'Autriche-Hongrie, les appétits matériels ayant rapproché les deux peuples de la monarchie bicéphale jusqu'à les confondre, l'Autriche a voulu la guerre, c'est-à-dire qu'elle en a eu la volonté, l'intention.

Or, l'intention est constitutive du crime. . . . .

L'Autriche pouvait d'autant plus éviter la guerre que, d'abord, elle en prenait l'initiative et qu'ensuite elle avait reçu toute satisfaction de la part de la Serbie. En outre, pour avoir résisté à toutes les tentatives de conciliation des puissances, il lui était impossible de se faire des illusions sur les effets de l'action qu'elle préparait dans les Balkans. Elle était à même de *prévoir* la conflagration générale. L'Autriche ne se présente donc ni comme un complice, ni comme simplement responsable. — Elle est, avec l'Allemagne, *co-auteur principal*.

Au surplus, l'Autriche n'a aucune circonstance atténuante à son actif. . . . .

Mais, ce n'est pas contre la Serbie seulement que l'Autriche a voulu et préparé la guerre. Sans doute, il lui eût convenu davantage d'avoir les mains libres de manière à donner au petit royaume cette « punition » (punition de quoi ?) qui se serait commuée en avantages matériels conformes à la *Realpolitik* germanique. Toutefois, elle avait envisagé la possibilité d'une grande guerre et c'est devant la guerre européenne que, loin de reculer, elle a froidement, résolument pris ses responsabilités. Pour atteindre un but particulier et spécial : l'assujettissement du peuple serbe, l'Autriche n'a pas craint de préméditer la guerre générale. . . . .

Bien plus, il semble qu'elle ait jeté un défi à l'Europe pacifique tout entière, lorsqu'elle nous fait savoir par la bouche de M. de Jagow, ainsi que M. Tittoni l'a rappelé dans son récent discours à la Sorbonne, que « tous ses intérêts dans la péninsule balkanique se heurtaient constamment contre l'hostilité ou la mauvaise volonté des puissances de l'Entente, et qu'il fallait bien mettre fin à cet état de choses intolérable ».

Le livre de M. Pierre Bertrand met définitivement un terme à une légende qui s'est accréditée dès le début du conflit, suivant laquelle l'Autriche aurait, à un moment donné, faibli dans sa volonté de

guerre, aurait été sur le point d'entrer dans la voie des accommodements, mais qu'à cette minute, l'Allemagne lui aurait barré la route du retour sur elle-même en sommant brusquement la Russie de démobiliser. L'Allemagne aurait ainsi brûlé les vaisseaux d'une Autriche prête à faire voile vers un arrangement à l'amiable. C'est là une légende que les Autrichiens et les Hongrois ont, sans doute, grand intérêt à entretenir, mais qui ne saurait survivre plus longtemps.

En fait, l'Autriche n'a jamais pris la peine d'examiner les propositions de conciliation qui lui étaient soumises. Les documents diplomatiques de toutes les puissances le démontrent, et le « Livre-Rouge » y suffirait. Le repentir de l'Autriche est si bien une contre-vérité que conformément au scénario qui avait réglé les entrées et les sorties des deux acteurs, c'est le gouvernement austro-hongrois lui-même qui a, le 28, puis le 29 juillet, insisté auprès de l'Allemagne pour qu'elle menaçât la Russie.

Il faut se rappeler aussi qu'après l'avoir précédé de mesures militaires analogues et correspondant à celles du *Kriegsgefahrzustand* allemand, le gouvernement de Vienne a publié son décret de mobilisation dans la nuit du 23 au 24 juillet (avant même que le baron Giesl fût rentré à Vienne), cependant que, de son côté, le Gouvernement de Saint-Pétersbourg s'était abstenu jusqu'au 25 de tout acte de préparation militaire.

En tout cela, l'Autriche agissait d'accord avec son alliée qui, elle, poursuivait d'autres buts de destruction et de domination. Ce n'est pas la connivence autrichienne qui saurait exonérer en rien la responsabilité allemande. Quoi qu'on puisse en penser en Italie, l'initiative a été double. Une initiative isolée en eût vraisemblablement été pour ses frais. Le premier acte de la guerre ressemble à une scène de théâtre partagée par le milieu : de chaque côté de la paroi se joue la même pièce et c'est en même temps et d'un même geste que l'Autriche et l'Allemagne ont jeté bas le masque qui cachait leur figure diabolique. Plusieurs portes dissimulées mettaient d'ailleurs en communication les deux parties de la scène.

Non, la politique venimeuse de l'Autriche-Hongrie a suivi une ligne inflexible réaliser le programme d'Orient par une guerre limitée contre la Serbie et, s'il le fallait, au prix d'une guerre avec la Russie, autrement dit d'une grande guerre.

La place nous manque, ici, pour rendre compte comme il conviendrait d'un ouvrage aussi important que *L'Autriche a voulu la Grande Guerre*. Sur la politique autrichienne et les origines de la guerre, le livre de M. Pierre Bertrand est capital. La documentation complète, non seulement officielle mais générale sur laquelle il s'appuie, le contrôle exercé sur cette documentation, l'analyse serrée,

limpide, impartiale des innombrables pièces diplomatiques, leurs rapprochements nouveaux, l'exposé vivant, nous dirons dramatique par endroits, des circonstances de fait et de psychologie, font qu'il apporte à l'histoire de la guerre une contribution de premier ordre.

En même temps, ce livre répond à une question qui gagne en actualité à mesure que nous nous rapprochons du traité de paix. Un mouvement d'opinion — peut-on appeler cela un mouvement? — se dessine qui tendrait à faire bénéficier l'Autriche d'une certaine indulgence, soit que, dans le passé, nous nous soyons, à chaque assassinat qui frappait sa maison et à chacun de ses anniversaires, laissés apitoyer sur le sort du vieux François-Joseph ou que nous n'ayons jamais pris très au sérieux le peuple autrichien d'apparence superficiel; soit que, dans le présent, nous nous soyons occupés plus spécialement de l'Allemagne, en négligeant l'Autriche qui ne nous a pas ravi de province, qui n'a pas violé nos frontières, que nous ne combattons pas directement, — à quelques *Skoda* près,— et dont l'éloignement atténue à nos yeux la sournoise hostilité.

Il y aurait, nous ne dirons pas un public, mais des gens, dont les mobiles nous restent inconcevables, qui viseraient à faire profiter l'Autriche de l'indifférence que nous éprouvions pour elle avant 1914, comme aussi de la curiosité qu'éveillaient en nous les mœurs ou les costumes pittoresques des magnats de Hongrie. Dès maintenant on préparerait des ménagements à l'empire du Danube et on admettrait sans déplaisir la possibilité d'une paix séparée...

La très intéressante Préface de *L'Autriche a voulu la Grande Guerre*, que la censure a écartelée mais sans la tuer, fait incidemment allusion à ces visées hétéroclites. A notre avis, elles ne sont plus de nature à nous inquiéter, du moment que des publicistes, qui jouissent d'une grande autorité et au nombre desquels nous comptons M. A. Gauvain, du *Journal des Débats*, ont eu soin de nous en informer.

L'Autriche est notre ennemie au même titre que l'Allemagne. Le bon sens du peuple français ne s'y trompe et ne s'y trompera pas. Elle doit être non détachée de son alliée, mais vaincue comme elle. Elle est notre ennemie directe, parce qu'également pangermaniste. Les socialistes autrichiens ont souscrit à la guerre contre la Serbie (1), comme les socialistes allemands ont souscrit à la guerre contre la Russie et la France. *Le Drang nach Osten* n'est pas moins dangereux pour le maintien de la paix que *le Drang nach Westen*, formule que l'Allemagne dissimulait pour la réaliser mieux en violant la Belgique. L'orgueil, l'ambition et l'instinct de domi-

(1) Voir le manifeste du parti en date du 25 juillet 1914, qui contient ces mots : « *L'Autriche est dans son droit.* »

nation de l'empire des Habsbourg n'ont d'égaux que ceux de l'empire des Hohenzollern.

F. ROCHES.

§

Pierre Loti, lorsqu'il se décida à réunir les articles qui composent son livre : **La Hyène enragée**, avait encore, on peut le dire en passant, une certaine tendresse pour la Turquie, — qui se laisse mener dorénavant par quelques aigrefins et sur laquelle l'Allemagne étend « son ombre tutélaire ». On peut expliquer ainsi la lettre à Enver Pacha qui ouvre le volume. Mais je crois qu'il est difficile de se défendre contre le charme de certains pays où l'on a vécu et qui restent comme associés aux plus délicieuses images de la jeunesse. Julien Viaud sans doute a dû déchanter depuis, et les massacres féroces d'arméniens qui se sont multipliés depuis le commencement de la guerre ont pu réveiller chez lui le sens des réalités. « Qui se ressemble s'assemble », dit la sagesse des vieux proverbes ; dans le conflit actuel, il y a le côté des sauvages et l'autre. — Cependant, c'est « en marge », si l'on peut ainsi dire, qu'il assiste surtout au grand drame de la guerre actuelle et s'il en a d'abord quelques regrets, on peut comprendre qu'à la fin il en ait pris son parti, car la lutte dorénavant ne garde rien des gestes héroïques du passé ; les Allemands, dit-il, l'ont rendue « sournoise et laide, et la font comme des animaux fouisseurs ». Rien n'égale en somme les aspects de tristesse qu'offrent les villages ruinés dans la zone militaire, la physionomie des régions dévastées par les obus, creusées de boyaux et tranchées où les combattants sont face à face tout en restant invisibles, et où la mort frappe au hasard, à l'aveuglette. — Il se trouve passer à Reims au cours des missions que lui confie l'Etat-major, et en donne la physionomie, un dimanche de bombardement, avec sa cathédrale-fantôme, calcinée par l'incendie, émiettée par les projectiles, mais dont les grandes lignes demeurent. Il raconte ensuite le massacre et la désolation d'Ypres, — qu'il vit d'ailleurs avant les derniers ravages de l'artillerie allemande ; le bombardement de Furnes, où l'ennemi de même s'acharna sur les quartiers historiques, — ceux où se dressaient les quelques monuments du lieu. — C'est enfin la physionomie désuète de Soissons, avec ses maisons éventrées par les projectiles, sa cathédrale à la voûte crevée, l'herbe et les fleurettes poussant entre les pavés dans les rues désertes, — tandis que les bombes continuent à passer sur la ville, dont les défenseurs tapis dans des boyaux soigneusement aménagés guettent l'assaut toujours possible. — D'autres pages de ce livre, qui n'est d'ailleurs qu'un recueil hâtif et dont l'auteur sans doute tenait à avoir, lui aussi, son petit volume sur la guerre, — parlent de l'expédition d'Orient, des tueries des Dardanelles. Il

raconte aussi une visite au Roi des Belges et une autre à la Reine, et se termine par quelques invectives et des portraits peu flattés du Kaiser et de Ferdinand de Cobourg, roi des Bulgares.

La Prophétie de sainte Odile et la fin de la Guerre est encore une publication d'actualité sur laquelle M. Georges Stoffler qui la commente s'est étendu abondamment. — *La Prophétie de sainte Odile* est, paraît-il, célèbre en Alsace ; elle concernerait la guerre présente et sa durée, — et s'est trouvée d'autant plus intéressante qu'elle annonçait la déconfiture et la ruine de l'ennemi. Sainte Odile, dont il est question dans cette histoire, était, dit-on, une fille du comte d'Alsace Adalric et d'une nièce de saint Léger, évêque d'Autun. Elle vint au monde aveugle et son père la fit élever au monastère de Baume-les-Dames. Ce fut saint Léger qui la baptisa lorsqu'elle eut douze ans, et lors sa cécité se trouva guérie, tant que l'enfant prit le nom d'Odile, c'est à dire Fille de Lumière. On peut passer sur ses aventures. Odile établit dans le château même de Hohenbourg, qui était le manoir paternel, un monastère qui eut de son temps jusqu'à 130 religieuses (vers 680 ou 690). L'Alsace la choisit pour patronne à sa mort et le Hohenbourg prit le nom de sainte Odile qu'il porte toujours. La fille du comte Adalric avait une sœur et quatre frères ; c'est en écrivant à l'un d'eux, affirme-t-on, qu'elle fit la prédiction fameuse que les événements actuels ont rappelée. L'ennui, c'est que dans les prophéties il y a toujours des choses qui s'adaptent et d'autres qui ne s'adaptent pas. Il faut souvent forcer le texte, — l'interpréter avec complaisance. La prophétie de sainte Odile, a-t-on raconté, s'applique à la guerre présente ; elle parle de ravages, d'atrocités, de deuils, de massacres ; — mais on a vu cela dans toutes les guerres, si les horreurs de celles-ci dépassent de beaucoup ce qu'on pensait possible « à notre époque de civilisation », comme disait M. Prudhomme. Le texte nous affirme encore que le conquérant sera vaincu « par le chef des chefs », — lequel n'a pas encore montré le bout de son nez, ce qui nous donne de la marge, et l'on espère que tout sera fini pour 1917. Il n'y faut donc plus qu'un peu de patience et ensuite nous pourrons accrocher les lampions. — M. G. Stoffler ne s'est pas borné d'ailleurs à publier la prophétie de sainte Odile ; il a voulu la commenter et longuement, avec des tas de citations à l'appui de ses dires ; et comme il était en veine de confidences, il nous a donné, après sainte Odile, une prophétie de saint Malachie, évêque de Connor en Irlande, une prophétie de Jeanne d'Arc et une autre du curé d'Ars. — Je crois cependant qu'il propage une erreur, — du reste assez généralement admise, — lorsqu'il attribue à l'Allemagne l'invention de notre art gothique, qui se serait acclimaté en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Portugal, etc., de même qu'en

France. L'architecture ogivale, on a pu heureusement l'établir, est née dans les pays qu'arrosent la Seine et la Loire et n'a jamais été germanique.

Dans les *Récits de témoins* et acteurs de la Guerre, voici encore le **Carnet de Route d'un officier d'alpins**, narration anonyme qui nous conduit en Argonne, sur l'Yser et en Artois (octobre-décembre 1914). — Dès les premiers combats, à Nervilly, les troupes purent ramasser, comme témoignage de l'ingéniosité malfaisante de l'ennemi, des chargeurs, avec les balles allemandes fendues en croix, qui révélaient un travail d'usine, non une main-d'œuvre de circonstance, et furent une indication sur la manière de combattre de l'adversaire. Le bataillon finit par s'établir à l'orée de la forêt de Hem, face à Vauquois, et commença la guerre de tranchées. Le 29 octobre ont lieu l'affaire de Montfaucon, un peu plus au nord, — attaque du reste infructueuse, mais dont il donne un prenant récit. — Les Alpins furent ensuite envoyés sur l'Yser, vers Ypres et la Belgique, et ce furent des combats journaliers, dans l'eau et la boue, — la vie dans les trous, les décombres des villages belges, les tranchées creusées à la hâte, — la dure campagne d'hiver dont il décrit les tristesses et l'épouvante. L'officier passa ensuite en Artois, et il y eut un court repos à Bethonsart, près d'Arras, où les troupes fêtèrent la Noël. Puis ce fut l'attaque de la Targette (27 décembre) où il fut blessé, ce qui interrompit sa narration. — Entre temps, il trace de curieux portraits des hommes de sa compagnie, dont il admire le courage tranquille tout en faisant remarquer que « ce sont des exemples, non des exceptions ». — Ce petit volume contient des cartes, et quelques dessins qui aident à comprendre ce que fut la défense de l'Yser. C'est la route de Schoorbake dans le pays inondé ; l'église de Lampernisse saccagée, émiettée par les obus et dont il ne reste que des ruines tragiques...

Le récit de M. Bernard Parès, correspondant de guerre anglais et attaché à la Croix-Rouge : **Au jour le jour avec l'armée russe** (1914-1915) est un journal des faits advenus sur le front oriental durant la première année de la guerre. L'auteur connaissait depuis longtemps la Russie et parle abondamment de ses ambulances et de leur organisation. Il se trouva également appelé en suivant les troupes à visiter les provinces polonaises où l'on se battait, et put constater que les blessés ennemis étaient traités fraternellement par les armées du Tzar, — ce qui peut être mis en parallèle avec la conduite plutôt opposée des Allemands à l'égard des prisonniers russes. Il arriva sur le front après la prise de Lemberg, visita Ravaruska et le champ de bataille situé près du lieu, la région de Varsovie et divers endroits où des combats furent donnés, et se trouva enfin parmi les troupes en campagne, dont l'organisa-

tion et surtout l'esprit d'offensive l'émerveillent (1). — Il les accompagna lorsqu'elles marchèrent sur Radom et Kielce et ensuite sur Cracovie. La campagne se poursuivit ensuite en avant de Tarnow. L'hiver avait transformé le pays en un lac de boue; les routes n'étaient plus que des ruisseaux fangeux; les tranchées se trouvaient partout inondées. Il vit les fêtes du Nouvel An russe (15 janvier), puis ce fut la capitulation de Przemysl, — dont on n'a pas encore réussi à prononcer le nom. Les Russes se lancèrent à l'assaut des Karpathes; on se battit également dans les Beskides, et les troupes pénétrèrent en Hongrie. — Il note d'ailleurs que, dès ce moment, les Autrichiens d'origine slave se rendaient volontiers, et bien mieux se proposaient pour combattre contre les troupes de François-Joseph; parfois même, ils demandaient des guides pour se faire conduire dans les lignes des Moscovites. Des régiments tchèques capitulaient en masse; les Bosniaques, qui sont des slaves, les Polonais, les Bohêmes pareillement; les Italiens et les Roumains désertaient à la première occasion favorable. Parmi les officiers prisonniers, « un seul se trouva avoir été blessé » d'un coup de baïonnette.— Mais les Allemands obligeaient les officiers captifs à travailler avec leurs hommes; ils les traitaient avec le plus grand mépris et jusqu'à les faire circuler nus jusqu'à la ceinture. A Szydlowice, à l'approche des Russes, le commandant allemand menaça de faire sauter l'Hôtel de Ville, édifice remarquable, de style florentin, et la belle église qui date du XIIIe s.; les habitants du lieu offrirent de payer 5000 couronnes de rançon pour leurs monuments, et le commandant accepta; mais en se retirant, il fit mettre le feu aux mines qui avaient été préparées. M. Bernard Parès constate ailleurs que les Allemands et Autrichiens tirent couramment sur la population civile, sur les ambulances et les hôpitaux. — Le gros effort de l'Allemagne parvint du reste à éloigner momentanément les Russes. Ce fut la bataille de Tarnow en Galicie qui commença le mouvement offensif, lequel devait enfin rejeter nos alliés à la frontière, grâce surtout à la supériorité de l'artillerie et à l'abondance des munitions dont disposaient les Austro-Allemands; et ce n'est que ces derniers mois que les troupes du Tzar purent reprendre l'offensive.

Toutefois, si le récit de M. Bernard Parès a de l'intérêt, il est très loin de constituer un récit de la guerre sur le front oriental. Le plus souvent même, l'auteur voit les choses de trop près et la grande critique qu'on peut faire de son livre, c'est que des circonstances minimes parfois lui masquent la vue de faits surtout importants,

(1) Dans les hôpitaux qu'il fréquente, il constate de même la sérénité extraordinaire des blessés en traitement. C'est que le peuple russe, dit-il, est maintenant résolu de tout faire pour la victoire ; mais il n'a pas la jactance des Allemands qui commencent par crier qu'ils doivent tout avaler, — quittes à convenir ensuite qu'ils ne digèrent point.

après quoi il passe à ceux qui suivent sans qu'on sache comment et pourquoi ils adviennent. Sa narration intéresse pourtant à cause de l'abondance des incidents, de la curiosité des observations, de la multiplicité des détails et des anecdotes. Pour compléter son récit, il a aussi reproduit un document curieux : le *Journal d'un officier autrichien pendant la reprise de la Galicie par l'armée austro-allemande.*

CHARLES MERKI.

§

L'auteur de ce volume, **With the Russian Army**, Robert R. McCormick, est le fils de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en Russie et il visita l'an dernier l'armée russe, invité par le grand-duc Nicolas. Le livre est dédié au grand duc et le frontispice représente le tsar. M. McCormick exprime une haute opinion de l'armée russe, qu'il vit avec soin. Ses conclusions générales à propos du conflit se résument en ces mots : « Mon opinion est que nous ne faisons que commencer une guerre qui sera très longue. » Ces lignes étaient écrites dans l'automne de 1915.

A Journal of Impressions in Belgium, de Mary Sinclair. On ignore généralement que Miss Sinclair est anglaise, car c'est aux Etats-Unis que son œuvre — elle écrit des vers, des romans et des critiques philosophiques avec un égal succès — a trouvé la plus chaude approbation. Ce volume est l'un des meilleurs livres de guerre publiés en langue anglaise. Elle se trouvait avec les ambulances du front au moment critique où la formidable vague allemande balaya les Belges et les alliés hors de la Belgique. Raconté dans un style plein de vie, rempli de choses vues et entendues par une femme de haute intelligence, ce livre sort décidément de l'ordinaire.

American Policy est du commandant John Bigelow. Le but de ce livre très sérieux, écrit juste avant le début des hostilités, est très bien expliqué dans le sous-titre, « The Wester Hemisphere in its Relations to the Eastern » (les relations entre l'Ouest et l'Orient). L'auteur déclare : « L'amitié la plus importante à cultiver par la Pan-Amérique est celle du Japon et de la Russie ; l'Amérique devrait s'efforcer d'attirer ces puissances et de les réconcilier. » Cette dernière suggestion est déjà en bon chemin d'être réalisée. Le vrai caractère du livre se révèle encore mieux lorsqu'on sait que le fils du commandant Bigelow est actuellement officier dans l'armée anglaise en Flandres et que, dans le cas où des difficultés éclateraient entre les Etats-Unis et l'Allemagne, il est prêt à reprendre du service lui-même, étant officier en retraite de l'armée régulière américaine. Je dois ajouter que le commandant Bigelow est fils de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis à Paris pendant le second empire.

La raison d'être de l'ouvrage **Are We ready?** par Howard

D. Weeler, est d'appeler l'attention des Américains sur la nécessité d'être préparés en cas de guerre. La force et la faiblesse du système actuel, tellement constatée depuis la mobilisation mexicaine — surtout la faiblesse — sont clairement présentées et des idées sont proposées pour la formation d'une armée de citoyens sérieuse. L'introduction à ce volume a été écrite par le Major Général Léonard Wood, chef de l'armée fédérale, qui mène actuellement aux Etats-Unis une campagne vigoureuse en faveur de l'armement de la nation ; bien qu'il ne soit pas partisan du militarisme prussien pour l'Amérique, il demande « une préparation raisonnable et rationelle », ce que le Congrès fédéral est en train de réaliser. Il est à peine nécessaire de dire que tout ce beau mouvement nous arrive par ricochet de la guerre européenne.

The Conquest of America, par Cleveland Moffett, brillant littérateur américain qui a longtemps habité Paris, est encore un de ces nombreux volumes nés du sentiment du danger dans lequel se trouveraient les Etats-Unis au cas où ils seraient attaqués par un puissant ennemi qui, dans le volume en question, est l'Allemagne, naturellement la bête noire tragique de tous les pays neutres. Le texte du volume est supposé être basé sur des extraits pris dans les notes du correspondant de guerre du *Times* en Amérique. L'auteur décrit son œuvre en ces mots : « Un roman de désastre et de victoire ; il se passe pendant l'année 1921. L'Allemagne émerge de la guerre actuelle puissante et toujours militarisée. Elle fait sauter le canal de Panama, s'empare de New-York après une bataille où la flotte américaine est battue et finalement, après une période d'occupation de plusieurs mois des principales villes américaines, les sous-marins portant des torpilles détruisent la flotte allemande et libèrent le pays. L'histoire est bien racontée et le livre joliment illustré; ce récit devrait contribuer beaucoup au mouvement pour une préparation militaire suffisante aux Etats-Unis.

Field Hospital and Flying Column, par Violetta Thurston, est le journal d'une infirmière anglaise en Belgique et en Russie. L'auteur parlant de son livre nous dit : « Il fut écrit près des champs de bataille, au son continuel du canon et des troupes défilant sous ma fenêtre ». Le volume est d'une lecture intéressante.

M. Owen Johnson, de New-York, connaît bien son Paris. Il est le fils d'un père et d'une mère distingués qui sont également presque autant chez eux à Paris qu'à New-York. En outre, M. Johnson est un brillant romancier et dramaturge qui a développé son dernier livre, **The Spirit of France**, dans la forme la plus noble d'un roman et d'un drame. Je n'ai lu aucun livre étranger sur le conflit actuel dans lequel l'amour de la France soit exprimé plus complètement et plus tendrement. « Du succès de la France dépend la paix

de nos propres enfants. » Cette phrase forme le refrain de ce livre admirable. M. Johnson a été reçu par le général Joffre avec lequel il a eu une importante conversation qui se trouve répétée dans ces pages. Il parle du généralissime et de l'armée française dans les termes les plus élogieux. Le volume est bien illustré ; il s'y trouve une demi-douzaine de dessins originaux et pleins de vie par Walter Hale.

Le professeur Samuel P. Orth, qui occupe la chaire des sciences politiques à l'université de Cornell, vient de faire paraître *The Imperial Impulse*, — « fond d'études » sur la Belgique, la France, l'Allemagne et la Russie. L'auteur distingué dit de son livre, si plein de points de vue originaux : « Ces pages ne visent qu'à une esquisse rapide des fonds ethniques, économiques et politiques des pays maintenant engagés dans la recrudescence la plus colossale de l'instinct impérialiste de ces temps modernes. » Le chapitre intitulé « L'âme de la France » peut se résumer en ces mots que « tout Français est toujours un patriote » ; et M. Orth nous dit plus loin : « Dans ce temps de chasse aux réalisations il sera d'un prix incalculable de conserver, dans cette immense étendue de machines, une nation d'intuition artistique, un peuple qui n'ait pas peur de l'inconséquence. » L'Angleterre est décrite comme étant « l'opportuniste impériale », la Belgique « l'abandonnée internationale », et la Russie est dans « un état de transition ». Le dernier chapitre du livre est intitulé : « Our first duty », par quoi il entend le premier devoirs des Etats-Unis envers eux-mêmes. Il demande que l'Amérique ne se jette pas dans la mêlée, mais il déclare que « nous devons augmenter la qualité de nos citoyens, car une démocratie bâtie sur la richesse, le cynisme et le scepticisme, dédaignant les précautions de la défense et l'inspiration de la foi, est bâtie sur le sable ».

THÉODORE STANTON.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

AU SEUIL DE LA TROISIÈME ANNÉE. — L'Allemagne ne se résignera pas facilement à accepter la destinée inéluctable qui l'attend. Malgré les difficultés économiques, malgré les deuils et les mécomptes de toutes sortes, le gouvernement est parvenu à maintenir presque intacte cette atmosphère de confiance qui, depuis le début de la guerre, lui a permis d'aiguiller l'opinion publique dans le sens qui lui était le plus profitable. La « manœuvre morale », si souvent percée à jour par la rigoureuse logique du colonel Feyler, chaque fois qu'un insuccès menaçait de désagréger l'opinion, servait utilement à replonger la population dans ce singulier état d'aveuglement qui a surpris

ceux qui croyaient le mieux connaître l'Allemagne. A un peuple pour qui l'invincibilité de l'armée prussienne est un article de foi, on peut raconter impunément tout ce que l'on veut.

Néanmoins, il a fallu recourir parfois aux plus habiles subterfuges pour empêcher les masses de se rendre à l'évidence. Les deux axiomes : notre armée n'est jamais battue, nos communiqués sont toujours véridiques, menaçaient d'être ébranlés par la lecture des communiqués ennemis. Les progrès de l'offensive russe, l'arrêt de l'avance devant Verdun, nos succès sur la Somme, c'étaient là des faits certains, susceptibles d'être compris même par des Allemands. Mais on ne permit pas au public de s'inquiéter longtemps. L'agence Wolf fut aussitôt mise en branle (17 juillet) pour affirmer encore une fois au public que les Alliés mentent toujours et que « la peur de la vérité est la même à l'ouest et à l'est ».

Les journaux de toutes nuances reçurent l'ordre de commenter cette parole d'évangile. La *Gazette de Cologne* (24 juillet) consacra deux colonnes à développer l'affirmation que « l'offensive russe était arrêtée ». Quand, quelques jours plus tard, il fut manifeste que nos progrès se poursuivaient sur tous les fronts, les commentaires cessèrent brusquement et seuls les lecteurs attentifs, capables de suivre les opérations sur une carte, furent encore à même de se rendre compte, d'après les communiqués, de la marche exacte des événements. Le grand public, cependant, restait sur l'idée développée par la note Wolf, et le tour était joué.

La fameuse théorie de la « carte de guerre », énoncée par M. de Bethmann-Hollweg, a également permis aux journaux d'épiloguer à l'infini sur la position avantageuse des empires du centre. A entendre, par exemple, la *Gazette de Francfort*, c'est nous qui manquerions de sens critique, parce que nous nous refusons à en admettre l'évidence. Le peuple allemand est seul à connaître la situation véritable, car le Haut-Commandement lui met sous les yeux tous les documents qui lui permettent d'en juger. Seulement, comme on lui a dit que ces documents, quand ils viennent des Alliés, sont toujours faux, la belle « objectivité » germanique se réduit à une crédulité dont on chercherait en vain l'exemple chez une autre nation. Mais, l'organe démocratique de Francfort n'a d'autre but que de renforcer l'orgueil de ce peuple, en lui montrant combien il est malin.

Dans ces conditions on pouvait prévoir le ton que prendrait la presse allemande à l'occasion du deuxième anniversaire de la guerre. Sans doute ce ne furent plus les fanfaronnades de l'an passé : il fallut, malgré la volonté de se dire invincible, tenir compte de la situation et ne pas faire étalage d'un optimisme exagéré, alors que les masses souffrent des difficultés économiques. Doser l'enthousiasme, en y mêlant des récriminations contre les perfides ennemis qui affament

le peuple et ne veulent pas s'incliner devant la supériorité de l'Allemagne, telle fut la tâche malaisée qu'assumèrent les journalistes qui ont mis leur plume au service de l'état-major impérial.

Un peu de mélancolie se mêlait donc aux considérations publiées par les journaux d'outre-Rhin aux environs du 1er août. Quelle différence pourtant avec les articles qui, l'année dernière, à pareille époque, remplissaient la presse allemande ! Il est vrai qu'à ce moment-là la retraite stratégique des Russes était de nature à impressionner un public insuffisamment renseigné sur les ressources véritables des Alliés. Le peuple allemand vouait alors au maréchal de Hindenburg un culte idolâtre. C'était peu de semaines avant la manœuvre de Praznysz qui devait ouvrir aux Allemands l'accès de Varsovie. L'écrivain bavarois Ludwig Ganghoffer venait d'être reçu par Guillaume II au grand quartier général et l'empereur lui avait annoncé une « surprise » qui allait réjouir tous les citoyens des deux empires. L'opinion germanique s'était plu à interpréter ce sensationnel interview comme l'annonce d'une paix prochaine.

Dans un manifeste grandiloquent Guillaume II, la main sur la poitrine, jurait « devant Dieu et l'Histoire » qu'il n'avait pas voulu la guerre. Cette fois-ci, s'il parlait encore de Dieu, non plus pour le prendre à témoin, mais pour invoquer son aide, il employait cependant un langage qui, jusqu'à présent, n'avait pas fait partie du vocabulaire impérial. Dans sa proclamation du 31 juillet de cette année il annonçait à son peuple des « souffrances sans pareilles » et des « jours mauvais ». Ces prophéties ayant fâcheusement impressionné l'opinion publique, un communiqué officiel fut lancé par la chancellerie, à l'effet d'atténuer la portée des termes malencontreux dont s'était servi l'empereur. Il ne fallait à aucun prix faire naître dans l'esprit du public l'idée que l'Allemagne n'était pas déjà victorieuse. « Jamais, disait donc, entre autres choses, le communiqué, jamais l'empereur n'a perdu la solide assurance que l'Allemagne, malgré la supériorité de ses adversaires, est invincible, et chaque jour raffermit encore cette assurance. La décision est donc acquise et la question est seulement de savoir si nos ennemis sont encore en mesure de diminuer l'importance de notre victoire. »

Malgré cette certitude de façade, dont les masses germaniques ne discutent pas encore le bien fondé, le spectre de la défaite commence déjà à hanter les dirigeants du pays. Certes, le mot d'ordre est de ne rien laisser paraître, pour ne pas inquiéter le public et pour prolonger aussi longtemps que possible son aveugle confiance. Mais les allusions à la guerre de Trente ans et à l'occupation napoléonienne que l'on rencontre çà et là dans la presse et dans certains discours, démontrent que la perspective d'une Allemagne vaincue et humiliée se présente avec une netteté toujours plus grande à l'esprit des hommes clairvoyants.

La *Gazette de Cologne* a affecté des airs de bravoure dans la bonne demi-douzaine d'articles qu'elle a consacrés à l'anniversaire de la guerre. Pourtant l'un de ces articles (nº 770 du 31 juillet), après avoir énuméré avec complaisance les « victoires » qui ont jalonné l'année qui vient de se clore, se termine d'une bien singulière façon. Ecoutez plutôt :

Pensons à un temps où des enfants qui parlaient la langue allemande se trouvaient dans une situation bien plus pénible. Nous n'avons pas besoin de dire, comme le poète Henri de Kleist, le jour où la gloire de Rossbach sombra dans les flots de la Saale : « Au point où nous en sommes, nous ne pouvons pas espérer plus que de périr en beauté. » La destinée tragique nous a été épargnée que relate, le 17 octobre 1806, la contesse de Voss, première dame de la cour, laquelle écrit : « Un chasseur vint et apporta la terrible nouvelle que la bataille était perdue. Il fit savoir que le malheur fut provoqué par la blessure mortelle du duc de Brunswick. Le comte de Schulenburg attendait déjà la reine au Palais pour lui dire qu'elle devait repartir dès le lendemain pour Stettin. » Notre empereur n'a pas besoin de gémir comme Frédéric le Grand après la bataille perdue de Hochkirch : « Je suis las de la vie ; le Juif Errant n'était pas aussi fatigué que je le suis. » C'était l'époque où, d'après ce que dit Carlyle, dans les lettres et les vers du roi il n'y avait que des monologues de pensées nocturnes (?). L'enjeu aujourd'hui n'est pas moindre qu'alors, au temps de la guerre de Sept ans et au moment où la Prusse fut défaite à Iéna et à Auerstaedt : il y va de nous tous, de la vie et de la mort de notre patrie, mais nous avons le droit d'avoir confiance, le droit de suivre notre chemin plein d'espérances.

Après cette accumulation de réminiscences historiques, la *Gazette* poursuit :

La victoire, sans plus, tel est notre mot d'ordre. Nous ne prêchons pas la haine des peuples, nous ne voulons pas la domination universelle, nous ne voulons pas être les maîtres sur le marché du monde. Mais, du soir au matin, chaque jour qui se lèvera encore sur la guerre des peuples, nous voulons songer et répéter : pas de paix, pas d'entente, pas de relâchement dans l'attaque et dans la défense, pas d'arrêt sur le chemin de la victoire, jusqu'à ce que, de l'autre côté, nous obtenions par la lutte la garantie que constituerait cet aveu : « Nous reconnaissons que vous êtes pleinement notre égal, nous renonçons à vouloir vous détruire, nous cédons. » Nous ne mériterions pas le titre de nation, nous ne mériterions pas d'être l'empire mondial et le peuple universel que nous sommes devenus, si nos forces faiblissaient sur cette voie. Si nous n'avons pas la vigueur de tenir jusqu'à la fin, nous n'avons à attendre aucune pitié ; alors on pourra dire de nous ce qu'un jeune savant écrivit à son maître avant de partir volontairement en campagne (une balle ennemie le frappa dès les premières semaines de la guerre) : « Plutôt mourir que de revoir une patrie malheureuse ».

On pourrait répondre au scribe de la *Gazette de Cologne* qui s'embrouille dans une phraséologie ampoulée et divagatoire, qu'avant la guerre personne ne contestait à l'Allemagne sa situation de

grande puissance dans le monde. Elle tenait dans le concert des peuples un rang qui eût pu lui suffire ; ses ambitions effrénées de « peuple universel » lui ont fait déchaîner la guerre dont elle est seule responsable. Mais ce serait un vain jeu que de vouloir demander de la modération et de la logique à des gens qui raisonnent comme des fous furieux.

Alors que l'Allemagne voit diminuer tous les jours ses chances de terminer la lutte par des opérations qui lui soient favorables, les réflexions rétrospectives consacrées à l'anniversaire de la guerre ont développé dans tout le pays la puissance des courants annexionnistes. Le phénomène est au moins curieux à noter. Par la création du « Comité national pour une paix honorable », que préside le prince de Wedel, M. de Bethmann-Hollweg espérait grouper les éléments modérés de l'empire en vue de faire contre-poids aux visées des conservateurs. Or, ce comité qui est entré en action le 1er août et a tenu dans toutes les villes d'une certaine importance des réunions publiques, ayant pour but de défendre la politique du chancelier, a subi presque partout le fiasco le plus complet. Au contraire, chaque fois que des annexionnistes à tout crin ont pu prendre la parole, ils ont été acclamés par une foule en délire. Les organisations socialistes sont impuissantes à lutter contre ce courant.

A quoi rime toute cette agitation qui ne pourra que rendre plus amères les désillusions, quand sonnera l'heure des règlements de compte ? Les discussions sur « les buts de la guerre », alors que la bête traquée prolonge inutilement sa résistance, cela ressemble beaucoup à ces combinaisons chimériques que fait le joueur décavé, au moment où la partie s'achève sans qu'il soit parvenu à se refaire. On invoque en vain les exemples de l'histoire. La Prusse, elle aussi, a pu se relever après le désastre d'Iéna. C'est exact, mais elle y fut aidée par les peuples qui sont aujourd'hui les alliés de la France. En 1761, l'année critique de la guerre de Sept ans, Frédéric II, menacé par toute l'Europe, croyait bien qu'il ne se relèverait plus. Il lui vint alors une chance inespérée, dont les Allemands oublient de tenir compte, quand ils invoquent l'exemple du grand roi : la tsarine Elisabeth mourut et son successeur, Pierre III, retira ses troupes de Pologne, abandonna ainsi ses alliés et permit à Frédéric de reprendre la lutte.

On trouve de ces hasards heureux dans la vie d'un beau joueur, mais entre Frédéric II et Guillaume II il y a un monde de nuances infinies, il y a tout ce qui sépare un homme de génie d'un bateleur.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

Grand jour pour les Serbes que celui où prêts à de nouveaux com-

bats ils s'alignèrent le long de la frontière de leur pays martyr. Après plusieurs mois de convalescence, voici leur armée guérie, reconstituée, toute frémissante à l'idée d'une prochaine revanche. « Sire, quelles sont vos pensées au moment où vos troupes se préparent à reprendre la lutte ? » avait demandé un journal parisien au Prince régent de Serbie. — « Nous n'avons qu'une pensée, mes soldats et moi, c'est de combattre l'envahisseur. » Parallèlement M. Pachitch saisissait l'occasion pour proclamer une fois de plus que les Serbes sont décidés plus que jamais à se fondre en une seule famille avec les Croates et les Slovènes.

La question yougoslave est ainsi délibérément posée devant l'Europe et les chancelleries devront tôt ou tard s'en occuper sérieusement. Question grave et compliquée à la fois à cause des importants intérêts qui y sont en jeu, à cause des divers courants nationaux qui se croisent en des territoires dont il s'agit de régler le sort — question enfin d'une portée réellement générale, puisqu'elle est liée à celle de l'Adriatique voire à celle de la Méditerranée. Une solution équitable du problème yougoslave contribuerait sensiblement à la stabilité du futur équilibre européen. Et, disons-le dès le début, une telle solution, nous pouvons l'entrevoir aujourd'hui. L'Italie et la Serbie étant déjà tombées d'accord sur les grandes lignes, le réglement des détails ne peut qu'en résulter fatalement.

Mais en quoi consiste l'idéal yougoslave ? Les Slaves du sud, au nombre de 12 millions environ, — Serbes, Croates et Slovènes, — aspirent à former un *Etat national indépendant* et qui embrasserait toutes les régions habitées par eux. Si aucune influence extérieure ne venait à réduire le domaine du rêve yougoslave, les frontières du nouvel Etat devraient suivre une ligne de démarcation partant du golfe de Trieste, se dirigeant vers le nord-ouest, passant entre Goritsa et Gradisca, au-dessus d'Udine, coupant une seconde fois la frontière austro-italienne près de Pontablié, tournant vers l'est au-dessus de Beliak et Tselovets en Carinthie, passant entre Maribor et Gradets (Gratz) en Styrie, remontant vers la localité de Saint-Gothard en Hongrie, englobant Petchouh, Subotitsa et Temesvar, descendant les frontières de Serbie et de Monténégro jusqu'à l'embouchure de la Boyana sur l'Adriatique et revenant finalement à Trieste après avoir côtoyé le littoral et contourné toutes les îles. Tel devrait être le tracé de frontière d'un grand état yougoslave d'après les plus fervents apôtres de l'unité serbocroate. La *Jeunesse yougoslave*, association ayant actuellement son siège à Genève, n'hésite pas à le proclamer, et pour prévenir toute erreur elle fit suivre le manifeste qu'elle publia en traduction française d'une carte où l'on voit déjà le futur Etat yougoslave surplombant magnifiquement l'Adriatique et coudoyant la Hongrie et la Roumanie. Il ne

s'agit pas d'infuser une vie nouvelle dans les fictions historiques périmées. Le rêve yougoslave est de créer un Etat nouveau, vaste, puissant et qui réunirait pour la première fois tous les Slaves du sud. Certes des réalisations fragmentaires ont été obtenues dans le passé. Napoléon Ier qui avait occupé la côte orientale de l'Adriatique fonda le royaume de l'Illyrie, comprenant la Dalmatie, une partie de la Croatie, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie. Mais ce royaume, qui eut d'ailleurs la vie trop brève (1807-1814), semble minuscule à côté du grand Etat que les Yougoslaves aspirent à former aujourd'hui. Pourtant l'existence frêle de ce royaume, qui empruntait son nom quelque peu arbitrairement aux anciens Illyres, marque une étape vers la réalisation du rêve yougoslave. Pendant sept ans la population se sert librement de sa langue nationale ; des institutions démocratiques sont établies en Illyrie, le pays est heureusement administré. Et lorsque le royaume fondé par Napoléon aura vécu, le souvenir de cette période d'affranchissement et de bien-être stimulera les énergies des Yougoslaves au cours des luttes épiques qu'ils vont livrer pour secouer le joug austro-magyare. En 1848, Croates et Serbes se soulèvent sans succès contre les Hongrois ; en 1875, l'Herzégovine d'abord puis la Bosnie se dressent contre l'oppression turque. Le Monténégro et la Serbie viennent à la rescousse. Mais le congrès de Berlin finit par adhérer aux propositions de Vienne. L'armée serbe se voit obligée d'évacuer le district de Kossovo et c'est l'Autriche-Hongrie qui s'installe en Bosnie-Herzégovine. Coup terrible pour les Yougoslaves ! Leur idéal reçoit de profondes blessures. Tout effort vers l'unité tant souhaitée sera pendant près de vingt-cinq ans paralysé par le pouvoir austro-magyar. Les dix provinces yougoslaves seront administrativement, voire législativement, divisées, morcelées, émiettées. Mais de nouvelles générations montent, s'organisent et finalement se lancent dans la lutte. Elevées dans un esprit positif, elles visent avant tout à affaiblir le régime absolutiste et réussissent en partie.

C'est à la suite de ce nouveau mouvement que la dynastie des Obrénovitch est renversée en Serbie, que l'autorité du ban Khuen-Hedervary est abolie en Croatie, ainsi que celle du ministre Kallay en Bosnie, que la Dalmatie est délivrée de ce tyran de baron Homdel et que le Monténégro obtient une charte constitutionnelle. Ces défaites successives irritent les gouvernants de Vienne. Ils se rendent parfaitement compte de l'importance du mouvement yougoslave, mais ne peuvent plus l'étouffer, ils essaient de l'avilir par la calomnie et par l'intrigue. « Il n'existe pas d'idéal yougoslave. C'est la propagande serbe qui a importé cette idée en Autriche. » Telle était et continue d'être probablement la thèse de Vienne, comme si jamais il ait été possible de faire forger moyennant finances une

« âme nationale ». Si une telle expérience avait quelques chances de succès, n'est-on pas en droit de se demander pourquoi l'Autriche-Hongrie elle-même n'a point réussi à doter les différents peuples qui composent l'empire d'un idéal commun?

A la thèse de Vienne, les Yougoslaves opposent des arguments autrement solides : communauté de langue, unité de vues politiques, homogénéité de culture, traditions historiques. Pour eux le royaume de Serbie est une sorte de Piémont auquel doivent se joindre tous les pays yougoslaves Et c'est pour la réalisation de cet idéal que la jeunesse serbe-croate-slovène « se fait tuer », d'après le manifeste, « dans les rangs serbes et monténégrins ou périt dans les cachots d'Autriche-Hongrie ».

Certes le rêve yougoslave dans toute son irréductibilité risquerait de se heurter à d'autres prétentions également légitimes. Les plus fervents des yougoslavistes reconnaissent qu'en Istrie, par exemple, il y a 38 o/o d'Italiens. Comment méconnaître dans ce cas l'importance de l'élément italien? Et comment ne pas tenir compte aussi de certaines nécessités géographiques qui exigent que l'Italie soit la haute gardienne de l'Adriatique? M. Pachitch ne mésestime pas la valeur de ces objections. Il est prêt à faire les concessions qui s'imposent et n'a pas manqué d'en donner l'assurance aussi bien à Rome qu'à Paris, à Londres et à Pétrograd. Avec la pénétration qui le caractérise, le Premier serbe a su discerner quelle est la part du rêve yougoslave qui peut vraisemblablement se transformer en réalité.

A la veille de l'action serbe sur le front macédonien et juste au moment où la lutte électorale commence à s'engager en Grèce, M. Pachitch a tenu également à rendre hommage au chef du parti libéral. Voici ce qu'il a déclaré à ce sujet au correspondant de la *Nea Hellas* à Corfou :

La politique des adversaires de M. Venizelos conduisait les intérêts grecs à un désastre sûr. La Grèce et la Serbie ont fatalement les mêmes intérêts, et cette communauté est encore mieux apparue durant la guerre actuelle.

Si l'Allemagne venait à être victorieuse, elle ne ménagerait sûrement pas la Grèce, et de même qu'elle a détruit la Serbie, elle briserait aussi l'hellénisme qui constitue un obstacle très puissant pour sa marche conquérante vers l'Orient.

Cette communauté d'intérêts et de dangers doit raffermir davantage les liens serbo-grecs.

Je considère comme un grand honneur d'être l'ami de M. Venizelos. Nous avons collaboré le plus amicalement possible à Londres, et j'espère que nous reprendrons notre collaboration bientôt.

M. Venizelos est le plus grand politicien grec et le défenseur le plus positif des intérêts grecs.

Par ces paroles sages, mesurées, M. Pachitch n'a fait qu'exprimer les vœux et convictions d'une très importante fraction du peuple grec. La plupart des Hellènes considèrent aussi M. Venizelos comme le plus grand politicien grec et espèrent que le Premier serbe reprendra bientôt sa collaboration avec le chef du parti libéral. Mais ne nous endormons pas. Le baron von Schenk travaille !

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

C'est le 20 juillet, veille de la Fête commémorative de notre indépendance nationale, que le roi Albert a promulgué la loi de salut patrial qui appelle sous les drapeaux les Belges de 18 à 40 ans fixés dans les pays alliés et jusqu'à 30 ans les Belges fixés dans les pays neutres.

Du point de vue du droit des gens et du point de vue constitutionnel belge, cet arrêté-loi fera couler beaucoup d'encre ; les commentaires seront une distraction d'après la guerre où chacun prendra son plaisir où il le trouvera. En attendant, cette loi, constitutionnelle ou non, est entrée en vigueur et à la date où paraîtra cet article ceux qui n'auront pas obtempéré seront, depuis six jours, sous le coup de mesures répressives. Mais je suis convaincu que les réfractaires seront en très petit nombre et qu'à l'appel de la Patrie chacun répondra : « Présent ».

Nous tenons beaucoup aux garanties de notre Constitution. Cela va sans dire. Nous savons fort bien qu'une loi n'est régulière qu'à la condition d'être votée par la Chambre des Représentants, ratifiée par le Sénat, sanctionnée et promulguée par le Roi. Mais la plupart de nos parlementaires sont demeurés en Belgique où leur présence réconforte nos populations envahies ; quelques-uns sont prisonniers en Allemagne. Leur ralliement à la défense jusqu'au bout ne fait toutefois aucun doute. N'ont-ils pas voté, en effet, des appels extralégaux au début de la guerre dès que le Boche eut foulé notre sol ? Et quand le Gouvernement se vit obligé de quitter la Belgique, sénateurs et députés ne lui conférèrent-ils pas le *mandat tacite* d'administrer les affaires belges au mieux des intérêts de la défense nationale ? Au demeurant, le Gouvernement du Havre n'est-il pas devenu un Parlement réduit et cessé d'être un Gouvernement de parti, du fait de l'entrée dans ses conseils des leaders les plus éminents des oppositions ? Qu'on ne s'y trompe pas : quand un Vandervelde vote la loi militaire nouvelle, c'est l'assentiment du parti socialiste qu'il apporte ; de même le vote d'un Goblet d'Alviella et d'un Paul Hymans signifie l'adhésion du parti libéral tout comme la présence d'un Maurice Feron à la tête de deux services ministériels indique que les radicaux-pro-

gressistes n'entendent pas demeurer en arrière quand il s'agit de bouter dehors la vermine d'outre-Rhin.

Pour ce qui est du droit des gens, rien n'est moins discutable que le droit de nos Alliés de faire ce qui leur plaît chez eux et de nous accorder cette exterritorialité qui nous permet d'instituer sur leurs territoires respectifs des commissions de recrutement, des tribunaux et des cours de sursis, des conseils de guerre et des noyaux de gendarmerie. C'est l'application par nos puissants Alliés du principe de l'unité d'action sur l'unité de front à la petite Belgique loyale qui ne cherche dans cette guerre aucun agrandissement illégitime, mais de simples restitutions (que j'ai déjà précisées ici) et qu'elle entend payer de son sang.

Pour ce qui est des neutres, l'affaire se complique. Notre diplomatie s'est efforcée d'obtenir le meilleur résultat. Elle n'est arrivée qu'à une solution intermédiaire : ne seront considérés et traités comme déserteurs, ainsi que je l'écrivais plus haut, que les Belges célibataires âgés de moins de trente ans établis en pays neutres et qui croiraient pouvoir demeurer sourds à l'appel magnifique de leur roi. En ce qui les concerne, il m'est dit de bonne source que de Hollande et de Suisse, beaucoup de Belges en âge de servir (de dix-huit à quarante ans) font leurs préparatifs de départ et rejoindront nos drapeaux.

Mais « Droit des Gens », « Constitution », ayons le courage de nous l'avouer, ne sont que des mots, assurément fort beaux, et qui continuent à exercer sur nous leur très haut prestige, mais, en dehors de ces somptuosités verbales, il y a la tragique et révoltante réalité, il y a notre pays souillé par le rebut et l'opprobre de l'Europe, il y a les sales Boches chez nous, et quel cas font-ils en vérité du Droit des Gens et de notre Constitution ?

Je conviens n'avoir pas lu sans un sentiment d'orgueil patriotique le rapport adressé au Roi Albert, au sujet de l'arrêté-loi, par ses ministres de la Guerre, de la Justice, de l'Intérieur. C'est un très noble document. Il affirme notre indomptable volonté de n'être inféodés à quiconque. Nulle presssion extérieure n'eût été acceptée. Si nous nous donnons, c'est que nous le voulons bien. Ce n'est pas sans une fierté légitime que nos ministres responsables constatent que les Gouvernements alliés ont reconnu généreusement que la Belgique avait fait plus que son devoir et estimaient que l'ère des sacrifices devrait être close pour nous. Mais que nos magnanimes Alliés veuillent bien nous permettre de penser différemment.

Ce serait du reste une erreur de croire que nous nous sommes reposés sur les lauriers que les braves fusiliers marins nous ont aidés à cueillir sur les bords de l'Yser, après que nous eûmes résisté à Liége, à Aerschot et réalisé la *nécessaire* retraite d'Anvers. Le

rapport au Roi enregistre à juste raison les appels anticipés de nos jeunes hommes et les impérieuses sommations adressées aux célibataires de moins de trente ans. Il y eut aussi des recrutements dans la partie inviolée de notre pays et les engagements volontaires des sublimes jeunes gens qui, de Belgique, viennent se mettre à la disposition du Roi ; ainsi avons-nous pu, non seulement maintenir nos effectifs dans la situation du début de la guerre, mais encore les améliorer et les *augmenter*.

Le Rapport au Roi montre que ses ministres ont su profiter des expériences de la guerre et que leur patriotisme ardent n'est nullement incompatible avec ce réalisme, ce souci d'ordre et d'utilisation judicieuse de nos ressources qui sont une des caractéristiques de notre vie nationale, tant politique qu'industrielle et sociale. Nos ministres ont su se débarrasser du préjugé stupide de l'égalité en matière militaire. On ne les en blâmera pas en France où M. Albert Thomas a eu le courage de proclamer que l'essence de la guerre était l'inégalité. Eh ! oui, les uns travaillent et gagnent largement leur vie dans les usines, les autres se font tuer dans les tranchées. C'est injuste, c'est inégal ! D'accord, mais ne faut-il pas des munitions au même titre qu'il faut des soldats, au même titre qu'il faut dans la partie du pays où l'on ne se bat pas des fonctionnaires de l'autorité civile, des gardiens de l'ordre, des agents pour assurer les communications et les transports, des commerçants, des industriels et des agriculteurs pour assurer la vie de ceux qui ne sont pas au combat ?

Nos ministres ne s'embarrassent pas de phraséologie. Notre pays est un pays d'action. Les gestes théâtraux n'ont jamais eu de succès chez nous qu'au... théâtre qui est, proprement, leur domaine. Dans toute entreprise — et la guerre n'en est-elle pas une formidable ? — nous sommes accoutumés à tendre uniquement très froidement, très positivement à un rendement que nous nous efforçons de porter à son maximum par la suppression des gaspillages et la meilleure division du travail. Or, se sont dit nos ministres, la guerre se prolonge au delà de nos suppositions, elle consomme plus de vies humaines que les cadres de notre armée n'en peuvent fournir ; cette guerre se circonscrit pour nous à la défense de ce qui reste de notre pays ; depuis deux ans, nous nous sommes trouvés en état d'y pourvoir ; il faut continuer et alimenter nos tranchées au fur et à mesure de leurs besoins, mais sans imposer à personne des sacrifices inutiles. C'est pourquoi ils ont divisé les « appelés » en sept classes qui partiront dans l'ordre que dicteront les nécessités, c'est-à-dire suivant une méthode rigoureuse dont les maîtres seront nos chefs militaires et qui exclura toute intempestivité.

L'arrêté-loi prévoit que la septième classe se composera d'hommes

dont le départ serait susceptible d'avoir des conséquences désastreuses pour leur famille ou leur fortune. Ils ne partiront au plus tôt que quatre mois après la promulgation de l'appel. Le Rapport fait remarquer que cette clause est calquée sur la loi anglaise. Pas plus que les Anglais, nous ne connaissions le service obligatoire et le régime de la caserne. Nous avons été obligés d'entrer avant eux dans la mêlée ; ce n'est pas une raison pour qu'actuellement nous fassions moins qu'eux.

Des tribunaux de sursis seront institués afin de ménager ces sentiments de liberté individuelle qui se trouvent être si fortement ancrés dans nos cœurs. Et ces tribunaux disposeront de sanctions.

Exemptions et sanctions pénales seront appliquées, on n'en saurait douter, avec un souci de justice qui imposera le respect à nos Alliés.

La loi est conçue de telle façon que nul ne sera inutilement contraint à la servitude militaire, cependant que nous continuerons à maintenir ce front belge dont l'organisation, les perfectionnements incessants font l'admiration de tous ceux qui ont été amenés à le visiter.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Quelques jours avant que les Italiens se fussent emparés de Gorizia, la *Revue des Nations latines* consacrait un article, de M. Amedeo Mazzotti, à la mémoire d'un illustre enfant de la Romagne, tombé glorieusement, le 20 juillet 1915, devant Gorizia, le lieutenant Renato Serra. Le problème intérieur que la guerre a posé devant tant de nobles consciences, — à quelque nation qu'elles appartiennent, — ne pourra avoir été plus profondément troublant que pour Renato Serra. C'était, alors qu'allait surgir pour toute l'Italie la question de participer au conflit européen, un contempteur de toute guerre et, disciple de Benedetto Croce, un neutraliste déterminé. Seul, peut-être, le jeu des idées l'intéressait et, peut-être aussi, l'univers s'arrêtait-il pour lui à ce monde d'étudiants et de dilettantes en philologie, en philosophie et en lettres où se complaisait son existence d'hommes de lettres, et où il était devenu « une espèce de petit prince ». M. Amedeo Mazzotti dit de lui :

Ce fut non seulement un esprit tout à fait distingué, mais une âme noble, un cœur délicat, un compagnon inoubliable. Ce n'est pas seulement en écrivant — il a peu écrit du reste — qu'il montrait toute la séduction de ses qualités, mais dans les charmantes conversations avec ses amis, sur lesquels sa parole claire, ses conseils persuasifs lui avaient acquis un véritable ascendant. Comme — réellement et sans métaphore — il vivait content dans

un coin, les amis de son petit monde littéraire lui savaient gré de ne pas gêner, par une activité encombrante, leurs ambitions diverses, de même que grâce au nom qu'il s'était fait dans son petit monde littéraire, ses concitoyens lui savaient gré de le voir passer continuellement au milieu d'eux d'un air rêveur et d'espérer pour lui un brillant avenir. Ajoutez, quand il mourut, le regret de cette jeunesse, de cette force, de tant de promesses brisées, l'admiration devant sa fin héroïque. Cela suffit pour expliquer l'élan d'amour instantané qui célébra, en même temps que l'homme et le soldat, le nom de l'écrivain et du philosophe. Mais, quand il mourut, il n'avait pas encore achevé son œuvre la plus importante, l'œuvre compréhensive et décisive de sa vie, écrite après de longs mois de méditation, sur son attitude intérieure en face de la guerre.

Ses amis l'annonçaient comme un petit chef-d'œuvre, d'importance capitale, sous un titre large et vibrant de promesses : « Examen de conscience d'un lettré ».

L' « Esame di coscienza d'un letterato » a été écrit entre le milieu de mars et le milieu d'avril 1915. C'est la confession d'un littérateur qui, malgré la folie du monde, ne veut être que cela.

La guerre est un fait comme tant d'autres en ce monde; il est énorme, mais unique, à côté des autres, qui ont été ou qui seront; il n'y ajoute, il n'y enlève rien. Il ne change absolument rien dans le monde, même pas la littérature.

Tous les écrits sortis depuis la guerre, en France comme en Italie, sont là pour lui prouver que rien ne s'est transformé.

Tout est resté comme auparavant; ce qu'on écrit est une suite de la littérature d'hier et nulle part il n'y a autant de rhétorique, autant de plaqué, que dans cette littérature de guerre...

Et en Italie, d'Annunzio a-t-il écrit quelque chose qui soit digne de la grandeur morale apparente? Rien. Pour une lettre de Paris assiégé, riche et magnifiquement colorée, combien d'odes sur la résurrection latine, de phrases et de mots odieusement vieux et faux...

Et dans le monde moral?

La guerre ne change rien dans l'univers moral. Ni même dans l'ordre des choses matérielles, ni même dans le champ de son action directe... Qu'est-ce qui changera sur cette terre fatiguée, après qu'elle aura bu le sang d'un pareil massacre; quand les morts et les blessés, les torturés et les abandonnés dormiront ensemble sous les mottes, et que l'herbe, au-dessus d'eux, sera tendre, brillante, nouvelle, pleine de silence et de luxe au soleil du printemps, qui est toujours le même?...

Et la vie continue, attachée à ces mêmes ruines, enfoncée dans ces sillons, cachée dans ces rides, indestructible. On ne voit plus les hommes, et on sent leur fourmillement : ils sont petits, perdus dans le désert de la terre : il y a si longtemps qu'ils y sont, que désormais ils ne font plus qu'un avec la terre.

Peuples, races, nations, depuis presque deux mille ans sont campés dans les plis de cette croûte durcie : flux et reflux, superpositions et élargisse-

ments soudains ont parfois submergé les frontières, balayé les plaines, bouleversé, détruit, changé. Mais si peu, pour si peu de temps...

Qu'est-ce qu'une guerre, au milieu de ces créatures innombrables et tenaces, qui continuent à creuser chacune leur sillon, à suivre leur chemin, à faire des enfants sur cette glèbe qui recouvre les morts ? On les interrompt, ils recommencent ; on les écrase, ils reviennent...

Et tout cela n'est rien, si je pense à ce qui est ruiné à chaque instant, tandis que je parle, tandis que je pense, tandis que j'écris, sang et douleur d'hommes pris dans ce tourbillon. Que deviennent les résultats, les revendications de territoires et de frontières, les indemnités et les pactes, et la liquidation suprême, même si elle doit être entière et définitive, à l'égard de cela ? Croyons même pour un moment que les opprimés seront vengés, et les oppresseurs punis ; que l'issue finale sera toute la justice et tout le bien possible sur cette terre. Mais, il n'y a pas de bien qui vaille les larmes versées en vain, le gémissement du blessé qui est resté seul, la douleur du supplicié dont personne n'a eu de nouvelles, le sang et le désespoir humain qui n'a servi à rien. Le bien des autres, de ceux qui restent, ne compense pas le mal abandonné sans remède à l'éternité. Et puis, de quel bien s'agit-il ? Les exilés aussi qui attendent la fin comme l'accomplissement des prophéties savent que le songe est vain. Que les Allemands et leurs amis fassent tout ce qu'ils veulent. Nous n'avons qu'une chose à offrir, en échange de toutes les injustices de l'univers ; mais elle nous suffit, et notre christianisme qui a perdu son Dieu tout entier et son espérance tout entière, n'a pas perdu la tristesse et le goût de l'éternité.

Mais ce nihilisme destructeur n'a pas tout anéanti en lui. Quelque chose soupire, vers on ne sait quoi, et qui est comme caché dans la partie la plus obscure et la plus réelle de lui-même. Il a pu détruire dans son esprit toutes les raisons, les mobiles intellectuels, tout ce qu'on peut discuter, déduire, conclure, une chose demeure, au fond de sa chair, élémentaire et irréductible : la passion. Et, comme dit M. Amédéo Mazzotti :

Il a trouvé l'*ubi consistat* et il s'y cramponne avec l'élan subit de celui qui veut échapper au naufrage. Mais hélas ! Quelle planche de salut traîtresse ! Sa passion n'a pas de nom, pas de visage. Ce n'est qu'une théorie, une idée philosophique ; c'est la passion conçue sous une forme abstraite, la perception de l'animalité universelle et immanente qui, venue des fonds obscurs de l'être, lie un homme à n'importe quel autre. Elle ne peut lui donner ni lumière ni réconfort. Elle le prend par une main, comme l'on fait pour un aveugle qui s'abandonne ; mais l'autre continue à tâtonner dans le vide. Elle ne l'enlève pas à sa condamnation désespérée ; elle ne lui fait pas une nouvelle conscience.

Mais pensons à l'autre, à la belle passion tumultueuse et ardente qui, durant ces jours-là, parcourait les rues, en chantant, en lançant des imprécations, des acclamations ; la passion des foules unies dans un même élan, la passion des tribuns qui, en face de cent mille personnes, levèrent le bras devant l'image de Garibaldi, et le supplièrent de descendre en eux en esprit, avec le geste des anciens prophètes invoquant la présence de Dieu ;

la passion qui laissait se relâcher la haine, pour faire naître l'amour : celle-là fut capable de donner à toute conscience une certitude, de construire un pont indestructible pour laisser passer l'humanité meilleure allant vers l'avenir. Celle-là fut capable de donner des contours nets à un dessein créé par la fortune et la nécessité : une Europe se démolissant comme un château en ruines, une Europe à reconstruire, pierre par pierre, morceau par morceau. Mais cette passion était grossière et plébéienne, trop rude et efficace, riche de pathos, et pauvre de philosophie. C'était la rhétorique et le *plaqué* de tant d'hommes de lettres, d'historiens, que la guerre n'avait changés en rien : universitaires, journalistes, politiciens, unis par une brusque affinité morale, avec les têtes vides et exaltées, avec les fanfarons. Cette passion était celle du vieux Carducci. Mais Renato Serra ne pouvait oublier qu'il restait un lettré, ni plus ni moins qu'un lettré, qui avait dépassé Carducci pour arriver à Croce. Il avait vénéré en Benedetto Croce le maître des nouvelles générations ; il avait professé sa philosophie et s'en était pénétré. Alors, cette philosophie se serait prostituée comme une femme de la rue, avec les idées d'Humanité et de Justice qui provoquaient de si inutiles rumeurs ?...

... Lui pouvait ne pas quitter ces hauteurs glaciales ; et Renato Serra admettait certainement que la place de la philosophie et du Maître était là-haut ; mais les autres, ceux qui ne posaient pas leur pied, comme leur maître, sur un piédestal massif, et n'étaient pas soutenus par l'orgueil de tout homme qui a atteint l'immortalité ? Ceux qui vivaient dans le troupeau et avaient à choisir ? C'était en ce mois d'avril, qui précédait celui où allait se produire le miracle de la rénovation. L'air était parcouru de larges frémissements qui le laissaient prévoir. De toutes les campagnes, des villes, des vallées et des monts, une foule interminable de citoyens qui, après avoir abandonné, un beau matin, leur foyer et leurs enfants, au reçu d'un avis personnel écrit sur une carte blanche, s'étaient rassemblés dans un dépôt pour revêtir l'uniforme et prendre les armes, cette foule se dirigeait en silence, méthodiquement, avec ordre, presque invincible, vers la frontière. Renato Serra en faisait partie. Et en se reconnaissant lui-même et chacun de ceux qui l'entourent, il sent la sagesse qui l'encombrait s'évanouir ; c'est alors qu'il crie qu'il n'est pas un ascète, qu'il n'est pas séparé du monde, qu'il n'est pas éternel, qu'il est homme lui aussi, et destiné à mourir.

Et lui, Renato Serra, qui avait déclaré que l'Italie ne perdrait rien en restant de côté, ne craint point de se contredire :

On a dit que l'Italie pourra s'en sortir ; même si elle manque cette occasion qui lui est offerte, elle pourra la retrouver. Mais nous, comment en sortirons-nous ? Nous vieillirons, pâlirons. Nous serons ceux qui auront manqué leur destinée. Entre mille millions de vies, il y avait une minute à nous destinée ; et nous ne l'aurons pas vécue. Nous aurons été sur le rebord, à la limite extrême. Le vent nous frappait au visage, soulevait les cheveux sur notre front ; nos pieds immobiles tremblaient du vertige de l'élan qui montait en nous. Et nous n'avons pas bougé : nous vieillissons en nous en souvenant...

La foi en sa passion l'emporte, et il s'écrie :

Qu'est-ce que j'ai aujourd'hui de plus sûr, à quoi je puisse me fier, en dehors du désir qui m'étreint toujours plus fortement? Je ne sais pas et n'en ai nul souci. Tout mon être n'est qu'un frémissement, auquel je m'abandonne, sans demander rien d'autre. Je sais que je ne suis pas seul. C'est là toute la certitude dont j'avais besoin. Je n'ai pas besoin d'autres assurances sur un avenir qui ne me regarde pas. Le présent me suffit; je ne veux ni voir ni vivre au delà de cette heure de passion.

Certains verront peut-être là une sorte de suicide dans le présent. Mais écoutons M. Amedeo Mazzotti :

Voilà ce qu'il écrivit ; et puis un jour, quand en arriva l'ordre, il alla au feu ; ses soldats se cachaient derrière des rochers pour combattre. Au-delà, il y avait d'autres soldats, et une position à conquérir. L'homme de lettres ne percevait pas autre chose que la matérialité de cette scène. Derrière lui et autour de lui : le vide, le vide jusque devant lui, sur le sol où s'élevait Gorizia, et qui se découpait, à travers les rocs et les cavernes, jusqu'à Trieste. Que serait-il devenu, une fois fini le bruit de la bataille, une fois passé le tourbillon de la guerre, laissant au milieu du sang, et de l'écho des lamentations des blessés, des débris de philosophies et de doctrines, le monde changé et méconnaissable, une fois terminée cette heure de passion? Ses soldats lui recommandaient de se couvrir. Il resta toujours debout, et tint le front haut. Cette lamentable victime de la philosophie était un esprit sensible et élevé. Ce que sa situation a de tragique peut être compris par celui qui a analysé l'angoisse de tant d'esprits italiens aux premiers temps de la guerre européenne, par celui qui pensa que l'Italie a décidé la sienne, volontairement, sans y être obligée par rien.

LA PRESSE ENNEMIE. — *Der Belfried*, est une nouvelle revue allemande qui se consacre particulièrement aux questions belges de la guerre, ou plutôt de l'annexion projetée. « La Semaine littéraire » nous donne une courte analyse de son premier numéro.

Les intentions de cette entreprise ressortent très nettement de ce premier fascicule, où le professeur Karl Hampe parle longuement de l'Escaut comme d'un fleuve germain. M. Pius Dirr, député au Landtag de Bavière, traite du conflit des langues entre Flamands et Wallons, conflit soigneusement entretenu et attisé en Belgique depuis plusieurs dizaines d'années par des agents et des associations pangermanistes, qui procédaient là-bas un peu à la manière du trop célèbre pasteur Edouard Blocher et du *Deutschschweizerischer Sprachverein* chez nous. Ce Dr Pius Dirr, qui prétend être mieux renseigné que les Flamands eux-mêmes, soutient, contre le témoignage des Verhaeren, des Huysmans, des Fredéricq, des Passelecq, la thèse de l'écrasement complet de la race flamande par le gouvernement belge, et ose écrire, avec un cynisme qui désarme, que la délivrance [allemande] est arrivée juste à temps (*es ward hohe Zeit, dass die Rettung kam*). Un autre collaborateur se charge de glorifier tout ce que l'administration allemande a su déjà réaliser au moyen de l'Ecole pour la germanisation du pays. Dans ce domaine, dit l'auteur, la réorganisation de l'université de Gand aura une influence considérable. Elle établira une langue flamande

nationale, qui prendra la place des dialectes, ce qui aura, pour le développement futur de la nation, une portée dont on ne saurait exagérer l'importance.

M. Auguste Griesbach expose la signification du titre donné à la revue.

Le beffroi fut l'expression de la vigueur économique de la vieille Flandre. Il est né des nécessités du moment. Il ne faut pas voir en lui un monument commémoratif, un souvenir de choses disparues, mais bien plutôt la fleur architecturale et vivante de la vie économique et culturelle de la Flandre. Le romantisme du siècle dernier s'est plu à rêver, à l'ombre des beffrois, des splendeurs disparues. C'est ainsi que la songerie sentimentale d'un Longfellow évoquait, en face du beffroi de Bruges, toute la magie du moyen âge. Vers 1860 paraissait à Bruges même, une revue qui s'appelait *le Beffroi* et s'appliquait surtout à satisfaire ces goûts d'antiquaires. Ce n'est pas ce que se proposent ces feuilles. Si nous avons choisi ce titre, ce n'est point pour nous abandonner à la contemplation d'un passé périmé. La cloche de notre beffroi à nous sonne l'appel pour le travail commun à l'heure actuelle dans les pays belges.

Aussi convenait-il à l'esprit du *Belfried* de s'attaquer de la façon suivante à la haute personnalité du cardinal Mercier.

... C'est un des caractères de cette guerre qu'elle favorise le fanatisme national jusque dans le domaine religieux. L'union sacrée règne partout, sauf au sein des confessions. Les catholiques de France n'ont pas d'ennemis plus déclarés que leurs coreligionnaires d'Allemagne. Mgr Baudrillart, apôtre de la calomnie, s'en fut de Paris en Espagne pour soulever le clergé et le peuple de là-bas contre le clergé et le peuple de chez nous. Le chef de l'Eglise assiste impuissant à cette querelle intestine. Ailleurs cela ne va pas mieux. Les protestants et les juifs français ont publié des « Manifestes » contre la « Kultur », et un archevêque anglican perd toute mesure et toute dignité lorsqu'il parle des Allemands.

C'est dans le cadre de ce tableau mondial de fanatisme anti-allemand qu'il faut considérer le cardinal Mercier. Il n'est pas coupable d'un péché plus grave que celui de l'archevêque de Paris. Mais les hasards de la guerre l'ont hissé sur une scène où chaque geste acquiert une portée héroïque, et d'où chaque parole se répercute au loin sur toute la surface du monde. Le cardinal n'ignore pas que les lettres qu'il adresse au gouverneur allemand et les mandements qu'il fait lire par ses prêtres deviendront des documents de l'histoire. Pourquoi ce sentiment n'aurait-il pas été, à lui seul, une impulsion suffisante pour l'entrée en scène du cardinal Mercier ? Au cours des dix années de son activité comme archevêque de Malines il a manifesté une nature fière, ambitieuse et avide d'honneurs, à qui le cadre de la Belgique semblait trop exigu et qui aurait voulu insuffler dans l'âme de ce petit peuple ses propres aspirations à la grandeur. « Notre Belgique, disait il dans son mandement d'avènement, est un bien petit peuple ; géographiquement il ne compte presque pas, mais il est si ambitieux ! Il a l'ambition d'égaler économiquement, scientifiquement, socialement, les premières

nations de la terre, parce qu'il veut ne se laisser devancer par aucune d'elles dans la ferveur de sa foi catholique... »

Le patriotisme, pour lui, est une vertu chrétienne. Des années durant avant la guerre, le cardinal Mercier a enseigné cette vertu-là. Il y avait, au cours de la guerre, diverses manières de l'appliquer : la collaboration silencieuse à l'administration d'un pays qui souffrait, ou bien la rhétorique politique plus glorieuse qui va plutôt à l'opposé. Le cardinal Mercier se décida pour l'agitation, mais il choisit le rôle de celui qui ne veut pas qu'un peuple rudement éprouvé trouve le repos, afin de le tenir en éveil en vue de l'avenir. Peut-être fut-il injuste pour les Belges, en les supposant à ce point assoupis sous la protection de l'envahisseur étranger. Son procédé était simple, et calculé pour une action prolongée. Au moyen d'une lettre pastorale, il leur inocule cette idée : que le pouvoir d'occupation ne constitue pas l'autorité légitime dans le pays. On ne lui doit que la soumission extérieure, non l'obéissance, le dévouement et la considération. Un appel à la révolte ouverte aurait probablement de moins graves conséquences que cette théorie enseignée avec douceur. Car l'appel serait très probablement resté sans effet, tandis que cette hostilité intérieure à l'égard de l'occupant, prêchée par le plus haut dignitaire spirituel du pays, s'est abattue comme un voile sur mainte bonne volonté dont aurait pu se servir l'administration allemande. Le procédé se montra opérant. L'inventeur ne le considéra pas comme suffisant. Il administra, à doses mesurées, dans des lettres pastorales subséquentes, la poudre de l'espérance de la victoire. En octobre de l'an dernier, et en mai de cette année, il convia les fidèles dans les églises à communier et à implorer la victoire de la Belgique et de ses alliés...

Le cardinal semble avoir épuisé ses idées. C'étaient des idées de savant combinées avec le programme d'un homme de parti, qui pensait sauver le prestige déclinant de son groupe à l'intérieur au moyen d'une résistance oratoire contre le pouvoir étranger.

De la polémique orientée vers le passé, non un guide pour l'avenir.

L'auteur des lignes ci-dessus appartient à cette catégorie de gens qui ne peuvent accepter qu'une belle action n'ait d'autre mobile qu'elle-même ou le goût de bien faire. C'est que son cœur est tel, et alors, en effet, comment pourrait-il jamais comprendre la rectitude de jugement, la noblesse des sentiments, et la fermeté dans le chemin du devoir qui font du cardinal Mercier une figure héroïque, inséparable, dans l'histoire, de celle de son roi ? De plus, la distinction établie par le sûr théologien qu'est l'archevêque de Malines, entre l'obéissance, tout extérieure, due à l'envahisseur prenant l'intérim dans le gouvernement du pays et l'amour qui revient à la seule patrie, semble dépasser l'entendement du rédacteur du *Belfried*, ce qui témoigne de son ignorance crasse en matières catholiques et, partant, universelles.

LA PRESSE NEUTRE. — La *Revue de Bache*, de New-York, donne le tableau suivant des dépenses par jour des pays actuellement en guerre.

Grande-Bretagne	$ 30,000,000
Allemagne	22,000,000
France	15,500,000
Russie	16,000,000
Autriche	12,000,000
Italie	8,000,000
Turquie	1,500,000
Serbie	1,500,000
Belgique	1,500,000
Total	$ 106,500,000

A $ 30,000,000 par jour, la guerre coûte à la Grande-Bretagne pour un an près de onze milliards de dollars (exactement $ 10,950,000.000). Le revenu global du peuple de la Grande-Bretagne est évalué à $ 12,500,000,000 pour 1916 ; de sorte que la guerre coûterait à la Grande-Bretagne presque tout son revenu annuel. Cependant, dit la revue, il n'y a aucune indication qu'elle ne soit pas en état de supporter ce fardeau.

D'ailleurs la plus grande partie de cette somme retourne au peuple anglais et une autre partie, assez considérable, se compose d'avances aux alliés (Russie, Serbie, Belgique) et aux dominions britanniques.

En temps de guerre, où les relations normales des échanges internationaux sont suspendues, l'or seul conserve sa valeur intrinsèque et continue de circuler d'un pays à l'autre, sans subir de dépréciation.

C'est pour cela que les principaux pays belligérants ont, dès le début, tenu à augmenter leur réserve d'or, comme garantie, vis-à-vis leurs créanciers étrangers, qu'ils sont en mesure de payer leurs achats en monnaie métallique si l'on l'exige.

Cette thésaurisation de l'or a produit, dans les différents pays belligérants, des effets remarquables, que la *Revue de Bache* signale dans le tableau suivant :

Voici quelles étaient les réserves d'or des belligérants au moment où la guerre a été déclarée et deux ans après :

	Avant la guerre	Juillet 1916
Allemagne	$ 389,215,000	$ 616,295,000
Angleterre	$ 190,655,000	$ 449,400,000
Russie	872,545,000	1,156,800,000
France	828,270,000	952,650,000
Italie	242,280,000	198,285,000
Totaux :		
Alliés	$ 2,522,965,000	$ 3,373,430,000

Comme le fait remarquer la revue, la réserve d'or conservée par la banque d'Etat de chaque pays belligérant aura une importance con-

sidérable sur le crédit de ce pays après la guerre, lorsqu'il s'agira de reconstituer sa vie économique et ses relations avec l'étranger.

Or, l'Allemagne a augmenté son stock d'or de $ 227,080,000 depuis la guerre, soit de 81,7 pour cent; mais, comme la banque d'Autriche-Hongrie a cessé de publier ses bilans hebdomadaires depuis le commencement de la guerre, la revue en déduit que son stock d'or est inclus dans celui de la Reichsbank, la banque impériale d'Allemagne, qui est actuellement de $ 616,295,000 comme l'indique le tableau ci-dessus.

Il en résulterait que, si la paix était conclue en ce moment, les empires centraux pourraient offrir comme garantie à l'étranger un stock d'or de $ 616,295,000 tandis que les quatre pays de l'Entente offriraient comme garantie un stock d'or de $ 3,373,430,000.

Comme on le voit, la situation des Alliés de l'Entente au point de vue financier, est infiniment supérieure à celle des empires centraux.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Architecture

A. de Baudot : *L'Architecture. Le Passé. Le Présent.* Avec 99 grav. et un tableau comparatif ; Laurens. 15 »

Histoire

J.-L. de Lanessan : *Histoire de l'Entente cordiale franco-anglaise* ; Alcan. 3 50

Joseph Reinach : *L'Alsace-Lorraine devant l'Histoire* ; Berger-Levrault. 0 75

Littérature

Ventura Garcia Calderon : *Une enquête littéraire : Don Quichotte à Paris et dans les tranchées*; Centre d'études franco-hispaniques de l'Université de Paris. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle.

A la Belgique. Manifeste des catholiques espagnols ; Plon. » »

Atlas de la Guerre, Larousse.
N° 15, 6 planches. 0 75
N° 16, 6 planches. 0 75
N° 17, 6 planches. 0 75

Carte de la région frontière à l'est de Nancy ; Berger-Levrault. 0 50

La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée. Fascicule XII ; Colin. 1 25

Lettres d'un soldat. Préface de André Chevrillon ; Chapelot. 3 50

David Lloyd George : *La Victoire en marche.* Trad. par Ch. Garnier et Mad. Mantoux ; Didier. 3 »

Ford Madox Hueffer : *Entre saint Denis et saint Georges.* Trad. de l'anglais par M. Butts ; Payot. 3 50

Jean Massart, *Comment les Belges résistent à la domination allemande.* Avec des illust. ; Payot. 5 »

Henri de Noussanne : *Journal d'un bourgeois de Senlis*; Boccard. 3 50

Fernand Passelecq : *La Réponse du gouvernement belge au livre blanc allemand* ; Berger-Levrault. 0 60

Louis L. Thomson : *La Retraite de Serbie.* Préface de M. E. Denis ; Hachette. 3 50

X : *Les Prussiens en Belgique* ; Boccard. 3 50

Philosophie

Arthur James Balfour : *L'Idée de Dieu et l'Esprit humain.* Trad. de J.-L. Bertrand ; Editions Bossard. 9 »

Poésie

Emile Roudié : *La Légende des poilus* ; Berger-Levrault. 2 »

Publications d'Art

Marius Vachon : *La Guerre artistique avec l'Allemagne* ; Payot. 3 50

Questions coloniales

Ernest Vaffier : *La Bataille marocaine* ; Berger-Levrault. 0 60

Roman

Henri Ardel : *Le Chemin qui descend;* Plon. 3 50
Paul Margueritte : *L'Embusqué* ; Flammarion. 3 50
Jean Ravannes : *Quelques sabres dans la mêlée* ; Jouve. 3 50

Sociologie

André Fribourg : *Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine d'après les débats des conseils de guerre allemands* ; Plon. 2 »
Probus : *La plus grande France* ; Colin. 3 »
Charlotte A. Van Manen : *L'Epanouissement de l'Allemagne et l'Hégémonie prussienne.* Trad. du hollandais par P. Waelbroeck ; Nijhoff, La Haye. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une tragi-comédie. — François Coppée, Loti, Cervantès et le latin. — Les Plaques commémoratives dans les villages. — Un Chinois polyglotte. — Un thermomètre contre l'incendie. — Les Ecrits de Propagande. — Synchonismes ! — La boulangère de Maurice Maeterlinck. — Un sous-marin « conservateur ». — Erratum. — Le Musée de Province.

Une tragi-comédie.

Paris, 5 août 1916.

Mon cher Vallette,

Je reçois la lettre que voici. Voulez-vous me faire le très grand plaisir de la publier ?

Croyez-moi, mon cher Vallette, votre vieil ami,

CHARLES-HENRY HIRSCH.

Paris, ce 3 août 1916,

Mon cher Confrère,

Un sot article de M. Paul Souday m'a révélé le vôtre, qui est beaucoup mieux. Malgré les malveillances dont il est plein et qui m'oblige à *exiger* de votre courtoisie *que vous publiiez cette réponse dans le prochain numéro du Mercure* (1), il n'a pas réussi à me déplaire. C'est un bon article et sa qualité suffit à vous le faire en partie pardonner.

J'ai écrit du théâtre de M. de Curel exactement ce que je pense. J'y reconnais une œuvre noble, forte, élevée, mais qui, n'ayant de parenté avec aucune autre œuvre française, offre, en revanche, beaucoup de ressemblances avec les chefs-d'œuvre de la littérature et du théâtre allemand.

Vous ne contestez pas la justesse de mon observation, mais vous m'accusez de perfidie inqualifiable pour l'avoir faite et pour l'avoir faite en ce moment. Ce n'est pas sérieux. Je vous jure bien que, malgré la haine que je porte aux Allemands et qui ne date pas de cette guerre, je serais bien

(1) C'est M. Poizat qui souligne.

heureux d'avoir écrit une œuvre aussi belle que l'*Iphigénie* de Gœthe et qu'à ce prix je ne me sentirais nullement offensé d'être accusé de penser un peu à l'allemande.

Je ne nie, du reste, pas l'intention que j'avais de refroidir l'enthousiasme que je vois dans les milieux lettrés pour le théâtre de M. Curel et cela parce que le triomphe de ce théâtre risquerait d'être mortel à la cause de la renaissance du théâtre classique, que je considère comme synonyme de théâtre français. Je combats pour mon saint, c'est entendu. Et pour qui voudriez-vous que je combatte ?

Certes, M. de Curel est un parfait grand homme et un noble Français. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. Mais tant de gens, à qui je n'avais jamais songé à causer aucun tort, se sont-ils gênés pour dire pis que pendre de mes pièces ? pour essayer de m'étouffer littérairement et de me perdre ? Quelles raisons avaient-ils de m'*éreinter* ? Une seule. Mon succès contrariait leurs espoirs, pouvait amener dans le goût public un changement, qu'ils estimaient funeste à leur talent et au talent de leurs amis. Les partisans de M. de Curel ne furent pas moins acharnés.

Des raisons identiques bien que contraires — encore l'identité des contraires ! — m'ont amené à discuter à mon tour le talent de M. de Curel. Est-ce que sa qualité de gentilhomme et son immense fortune lui créent un privilège spécial ? Il est lâche et perfide, n'est-ce pas, de s'attaquer à la littérature d'un grand seigneur, mais quand il s'agit d'un pauvre plébéien comme moi, tout est permis contre lui. Et la moins inqualifiable des perfidies est celle qui réussit le mieux. Et l'on dit que la Révolution a aboli les superstitions et les privilèges !

Ne vous étonnez donc pas, cher Confrère, de l'insensibilité, où me laissent vos indignations. Je n'ai pas la bosse du respect. Je continuerai à dire ce que je pense. Mes adversaires, qui s'en font si peu faute, m'ont donné l'exemple. Quand ils auront désarmé, je verrai à être plus traitable à mon tour.

En attendant, recevez, cher Confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

ALFRED POIZAT.

§

Paris, 19 août 1916.

François Coppée, Loti, Cervantès et le latin.

Je viens de prendre connaissance, non sans le plus profond ébahissement, de l'écho paru dans le nº du *Mercure* du 1er août 1916 (pages 574-575), intitulé : « *Shakespeare et Cervantès ne savaient pas le latin* ».

D'après cet écho, un érudit, le Dr Callamand ! nous apprend que « ces deux génies ignorèrent le latin » !

A cette ahurissante affirmation, vous ajoutez une liste de quelques écrivains qui (toujours d'après l'érudit docteur) « ne connurent jamais le latin » : Joinville, Froissart, Commines, La Rochefoucauld, Vauvenargues, Jean-Jacques Rousseau, Béranger, G. Sand, Mme de Girardin, François Coppée et Pierre Loti et enfin M. Brieux.

L'allégation concernant François Coppée est inexacte. Ici, permettez-moi d'émettre un souvenir personnel. En 1898, je dus « en délégation » visite

le poète. Je le trouvai dans son ermitage de la rue Oudinot. J'ai raconté notre entrevue dans certains journaux de l'époque. Nous causâmes assez longuement. Et, comme j'avais été frappé par la vue d'un *Gradus ad Parnassum* ouvert sur sa table de travail : « J'ai dû quitter le lycée en troisième classique (*ce qui représente déjà six ans d'étude de latin et quatre de grec*), me répondit le poète, et quand on a goûté aux langues mortes, on se plait toujours, malgré soi, à les retaquiner. »

D'ailleurs, il serait facile de retrouver cette opinion sous la plume de l'auteur du *Passant* dans la collection du *Journal* auquel il collaborait.

En classant Coppée qui, toute sa vie, taquina le latin, dans la liste des « écrivains qui ne le connurent jamais », jugez de l'hérésie commise par le Dr Callamand.

De même pour Pierre Loti qui, sous le nom de l'élève Viaud, est passé par l'Ecole navale. Or, il n'est pas d'exemple qu'un candidat au Borda de la génération de Loti (je le sais par expérience personnelle) n'ait bifurqué des classes dites d'humanité (quatrième ou troisième *lettres*) pour « entrer » dans le cours de mathématiques, préparatoire à ladite Ecole.

Je me permets de faire les plus expresses réserves, en attendant le résultat de mes recherches, au sujet de Joinville, Froissard, Commines, qui ne furent, cependant, que des chroniqueurs et non des écrivains, au sens érudit du mot.

Je les ferai plus expresses encore au sujet de Jean-Jacques Rousseau, qui, dans ses *Confessions*, a pris la peine de nous informer qu'il passa des veillées à lire Plutarque. Comment cet amour du grec se passerait-il de celui du latin ? Pour Vauvenargues, il faudra vérifier. Quant à Shakespeare, dont l'existence, la personnalité et la formation sont toujours contreversées, *adhuc sub judice lis est.*

Mais que penser de l'affirmation osée de « l'érudit Dr Callamand » en ce qui concerne Cervantès ?

Si l'érudit Dr Callamand veut compléter son érudition, il pourra pour 1 fr. 25 se procurer dans n'importe quelle librairie du Boul Mich une édition des *Nouvelles* de Cervantès ayant pour titre *Novelas Ejemplares* (coleccion española Nelson). Et si la lettre-préface à don Pedro Fernandez de Castro, toute charnue de latinité, ne suffit pas à éclairer sa religion, il n'aura qu'à parcourir cet ouvrage pour se rendre compte immédiatement que les Nouvelles de Cervantès sont truffées de latin. Et comment l'aurait-il fait, s'il ne l'avait pas su ?

Prenons, au hasard, sa *Novela* intitulée *El licenciado Vidrieva* (page 178), nous lisons :

— *Yo bien sé en lo que se debe estimar un buen poeta porque seme acuerda de aquellos versos de Ovidio, que dicen :*

Cura ducum fuerunt olim Regumque poetæ :
Præmiaque antiqui magna tulere chori.
Sanctaque majestas,et erat venerabile nomen
Vatibus : et largæ sæpe dabantur opes

Y menos se me olvida la alta calidad de los poetas, pues los llama Platon interpretes de los dioses y de ellos dice Ovidio :

At sacri vates, et Divum cura vocamur.

La citation est assez copieuse. Je n'en jette plus.

Que reste-t-il des singulières affirmations parues dans le *Mercure*

(no 435) ? Il ne reste plus — sans la moindre malice de « pédant jaloux » — qu'à tirer l'échelle devant l'érudition du Dr Callamand.

EMILE JANVION.

§

Les Plaques commémoratives dans les villages.

Clairvoix, Oise, 18 août 16.

Cher Monsieur Vallette,

MM. Rostand et Richepin ont des idées lyriques et, par conséquent, peu pratiques. Les poilus se fichent pas mal d'avoir leurs noms inscrits sur une plaque de marbre, c'est évident.

Mais leur dévouement et leur courage peuvent et doivent, même cette guerre finie, rendre encore service à la Patrie.

C'est en les *dressant* jeunes qu'on formera de bons Français. Rôle de l'éducation. Rôle des Instituteurs.

Ces derniers ont tout de même à mettre leur enseignement futur en accord avec l'exemple excellent qu'ils ont donné pendant la guerre, et, partant, en désaccord avec leurs théories d'avant-guerre.

C'est donc sur la maison d'Ecole, près de la porte de la maison d'Ecole, en un endroit bien visible, qu'une plaque de marbre doit être scellée. C'est là que seront gravés les noms des habitants du bourg, morts pour la patrie.

Sur l'école, vaut mieux que *sur la maison*. La maison passe de mains en mains et peut disparaître. L'Ecole demeure. Elle aura toujours son instituteur. Celui-ci voudra, désormais, inspirer à ses élèves le culte de la patrie, le respect de son armée, le dévouement entier, absolu, joyeux au devoir représenté par le Drapeau.

Adressons-nous aux enfants si nous voulons avoir des hommes.

Jadis on faisait la prière avant la classe. Pourquoi la lecture des noms des glorieux morts ne la remplacerait-elle pas ?

. . . .

La plupart des familles seront atteintes. Quelle impression profonde dans l'âme de ces enfants quand tous les jours les petits Sibien, Maupin, Foirest, Dechasse, Rollet, Delasalle, Luisin, Chédomme, etc... entendront : « Sont morts pour la Patrie : Sibien, Maupin, Foirest, Dechasse, etc... » leurs pères, frères, oncles, grands-pères...

Cela vaudra mieux que toutes les lectures de froide et rationnelle morale...

Veuillez, cher Monsieur Vallette, recevoir l'assurance de mes meilleurs souhaits.

COMMINGES
Maire de Clairvoix.

Un Chinois polyglotte. — Il y a un mois débarquait à New-York M. Soong Tsung-Fan, rédacteur à la *Tribune* de Genève et collaborateur du *Bonnet Rouge* de Paris. A part le chinois, sa langue maternelle, et le français qui lui est également familier, M. Soong, qui est âgé de 23 ans, parle l'anglais, l'italien, le japonais et l'allemand.

Sa carrière est des plus intéressante. « Je suis né à Shanghaï, dit-il. A

17 ans, mon père, un commerçant, m'envoya à Tokio pour y faire mon éducation. Je ne restai là que six mois, puis je me rendis à Londres où j'entrai dans une université. Après quelques mois je quittais cette institution pour entrer à l'université de Genève où je restai quatre ans. J'y pris le grade de maître ès-arts. Par moments, au cours de mes études à Genève, je fis des voyages en Allemagne, en Autriche, en Italie, au Danemark et en Hollande, apprenant les langues et recueillant des connaissances de toutes sortes. De Genève j'allai à Florence où j'appris la peinture. La principale étude, cependant, à laquelle je consacrai mon temps fut l'étude de l'économie politique. Mon ambition a toujours été d'occuper un poste public dans mon propre pays. La position de secrétaire de la légation chinoise à Rome m'a été offerte, mais je l'ai refusée, surtout parce que la vie coûte trop cher à Rome à présent et que mes moyens ne m'auraient pas permis de remplir la position avec dignité. J'ai habité Rome trois mois et c'est alors que j'ai appris l'italien. Trois mois me suffisent généralement pour apprendre une langue, mais je mets beaucoup d'application à tout ce que j'étudie ».

§

Un thermomètre contre l'incendie. — Il vient d'être inventé par M. C.-J. Cid, de Québec.

M. Cid, contemplant un jour un petit thermomètre, conclut naturellement que le mercure, qui a la propriété de se dilater à la chaleur, de nous indiquer le degré de température, pourrait aussi bien nous le signaler à nos oreilles et par là même nous avertir de ce qui se passe d'anormal dans une pièce, si le feu venait à s'y déclarer.

Le principe de l'invention qui nous occupe était trouvé et M. Cid travailla à son éclosion, à son perfectionnement pendant deux ans.

Voici en quoi consiste ce thermomètre-alarme. Un simple thermomètre avec quelques modifications : trois cloches et une lampe électrique et des jets d'eau.

L'appareil est installé, par exemple, dans une pièce où règne, normalement, une température de 70 degrés. Le thermomètre est réglé à 80 degrés. Si le feu se déclare dans cette pièce, lorsque la chaleur aura fait monter le mercure à 80°, une aiguille fait partir une clochette électrique, mue par une batterie sèche; cette clochette continue à sonner et la température de la pièce augmentant sous l'effet de la chaleur de l'incendie, l'aiguille arrivée à 90° déclanche une autre sonnerie électrique plus forte, dans le même appartement ou ailleurs, peu importe.

A 100°, la troisième cloche va se mettre à sonner, si l'on veut chez un voisin, un parent ou un poste de pompiers. En même temps que la première alarme est donnée, une lumière électrique est allumée pour guider les pas des sauveteurs ou des intéressés. A 140° commencent à fonctionner les jets d'eau à « sprinkler » qui arroseront au besoin des espaces de huit pieds carrés. Ce dernier appareil fera plus que d'appeler au secours; il jouera ni plus ni moins le rôle des pompiers. Il éteindra tout simplement le feu.

Et l'eau jaillira et les cloches continueront de sonner tant que le feu ne sera pas éteint et que la température de la pièce ne sera pas abaissée à la normale ou tant que l'appareil n'aura pas été brûlé, si seul il ne parvenait

pas à éteindre, ce qui peut arriver puisque les pompiers eux-mêmes sont souvent obligés de faire la part du feu.

L'application de cette merveilleuse invention est très simple, mais peut donner lieu à toutes sortes de développements. Les thermomètres peuvent être multiples, installés dans chaque pièce de la bâtisse et les clochettes d'alarmes situées en lieux propices pour éveiller les intéressés.

On voit facilement les services incalculables que peut rendre le système de M. Cid, installé dans n'importe quel édifice public ou privé.

§

Les Ecrits de Propagande. — Depuis le début de la guerre, depuis quelques mois surtout, ils se sont multipliés sans mesure et sous toutes les formes, brochures, tracts, affiches, feuilles volantes ornées d'images et de caricatures. L'Allemagne surtout en compte un grand nombre faits dans toutes les langues et même en *esperanto*.

Voici les titres de quelques-uns de ces écrits réunis, non sans difficultés, grâce à l'initiative dévouée de M. Jusserand pour les Etats-Unis, de M. Mousset archiviste-paléographe attaché à l'ambassade de Madrid, pour l'Espagne, de M. Beau pour la Suisse et de M. Aluzé pour la Hollande.

Nous citerons, par exemple, pour les Etats-Unis : *The Fatherland* ; l'édition anglaise du *Hamburger Fremdenblatt ; Patriot ; Issue and Events ; Vital issue ; l'Internacia bulteno* (en espéranto). — Pour l'Espagne : *La Guerra Grande*, abondamment illustrée ; *El Heraldo di Hamburgo ; La Germania* de Madrid et celle de Barcelone, trois séries différentes de *Correspondencia Alemana ; El Heraldo ; La Pluma ; Por la Patria y por la Verdad* (?) ; *El Servicio de Informaciones.* — Pour les Pays-Bas : outre les revues antérieures à la guerre : *Die Jugend ; Die Woche ; die Wochenschau ; Lustige Blætter*, les publications de circonstance en allemand ou hollandais : *Die grosse Zeit*, illustrierte Kriegsgeschichte ; *Illustrierte Geschichte des Weltkrieges ; der Deutsche Krieg ; Kriegsgeographische Zeitbilder ; Kriegs-Kronik*, avec la traduction en hollandais *Oorlogs-Kronick* et en français le *Journal de la Guerre ; der Wereldoorlog in Beeld ; de Tockornst ; de Welt een Bild*, en six langues.

§

Les Œuvres de Cervantès seraient à clef... — Une découverte de plus que nous aura valu le tricentenaire de Cervantès ! M. Rivero l'écrivain espagnol aurait découvert que toutes les œuvres de Cervantès, à l'exception de la *Galatea*, sont des ouvrages à clef dont chaque page, lue d'une certaine façon, contient les plus curieux détails sur Cervantès et ses contemporains.

Cette nouvelle passionne les cercles littéraires de Madrid d'autant plus que M. Riviro se refuse encore à livrer le secret du langage conventionnel dont il dit avoir fait la découverte. Aussi les amis de Cervantès hésitent-ils à lui faire confiance tant qu'il n'aura pas lui-même donné sa clef.

§

Synchronismes ! — On s'est appliqué, toujours à propos du tricentenaire de Cervantès et de Shakespeare, à relever quelques synchronismes célèbres.

L'année 1642 à vu mourir Galilée et Isaac Newton.

L'année natale de Napoléon, 1769, fut aussi celle de ses généraux Lannes, Rey et Soult, celle de ses deux grands adversaires Wellington et Castlereagh, celle des savants Cuvier et Humboldt et enfin celle de Walter Scott et de Chateaubriand.

L'année 1809 a vu naître deux grands musiciens, Chopin et Mendelssohn, deux grands écrivains, Edgard Poe et Tennyson ; deux grands hommes d'Etat, Gladstone et Abraham Lincoln ; deux grands démocrates, Proudhon et Barbès ; enfin l'illustre naturaliste Charles Darwin...

Si ce petit jeu vous amuse rien ne vous empêche de continuer...

§

La boulangère de Maurice Maeterlinck. — Elle est la bonne boulangère que l'on va voir de Rouen et de tous les environs. Elle habite à Saint-Wandrille, place de l'église, à deux pas de l'abbaye de Maurice Maeterlinck. Elle s'appelle Mme Eugène Rabardy et elle est le modèle des boulangères françaises.

Depuis que M. Rabardy est parti pour la guerre, sa femme s'occupe de la boulangerie. La tâche est dure. Dès le matin, cinq heures, la boulangère est au pétrin et pendant qu'après l'avoir chargé le four chauffe, elle pétrit la pâte. Le four chaud, Mme Rabardy le dégage elle-même des braises incandescentes et, deux fois par jour, car elle cuit deux fournées, on la voit surveillant la cuisson du pain que tous les consommateurs, et Maurice Maeterlinck entre autres, déclarent être excellent.

Sans relâche, jusqu'à deux heures, Mme Rabardy va, vient, s'occupant de ses enfants, de sa ferme, des quatre vaches, du cheval, du repas, surveillant sa comptabilité, répondant aux clients...

A deux heures, en voiture, elle part en tournée pour livrer le pain cuit aux clients de Saint-Wandrille, Caudebec, Rançon, Epinay, Maulévrier, Sainte-Marguerite. Dès son retour, Mme Rabardy retourne au pétrin préparer ses levains du lendemain et ne se couche qu'une fois ses livres mis au pair et après avoir écrit à son mari soldat.

Mme Rabardy est entourée de la sympathie de tous ; les félicitations ne lui sont pas ménagées. Il ne manque plus à la bonne boulangère que d'être célébrée par son client-poète.

§

Un sous-marin « conservateur ». — Jusqu'à l'aventure récente du *Deutschland*, nous ne connaissions guère que des sous-marins armés de canons et de torpilles dont les hauts faits, depuis le début des hostilités, ne sont que trop connus. Au XVIIIe siècle, plus humanitaire, un Allemand, connu par des recherches sur le mouvement perpétuel et autres quadratures du cercle, ainsi que par des aventures nombreuses et plus ou moins retentissantes, — un nommé Bessler-Orffyré, annonçait, en 1783, parmi plusieurs « inventions » de son crû, celle d'une machine au moyen de laquelle il prétendait pouvoir « plonger instantanément dans la mer, descendre jusqu'au fond et y demeurer pendant des heures, voire des jours entiers. On y pouvait non seulement voir sous l'eau, mais encore lire, manger, boire, rester debout, marcher, s'asseoir, se coucher, se reposer, dormir, remonter et replonger *ad libitum*, et nager dans l'eau sans être remarqué. »

Cette « machine conservatrice d'une perfection désespérante » (*unver-*

besserliche Konservations maschine) devait servir surtout au sauvetage des navires, des hommes et des marchandises en péril, — en quoi elle se distinguait notablement de nos sous-marins modernes, — et aussi permettre d'éviter les pirates, les tempêtes et autres dangers de la mer.

Bessler Orffyré publia, en 1739, un grand prospectus intitulé : *Der durch Allmæchtigste Wundermacht ohnmæchtig gemacht Neptunus* (Neptune rendu impuissant par une toute-puissante force merveilleuse), où il se contentait de donner les grandes lignes de son invention, ne voulant dévoiler son projet, disait-il, qu'aux « empereurs, rois et grandes puissances navales, *unter räsonnablem Accord* ».

L'inventeur en fut pour ses frais de réclame, et il mourut, le 30 novembre 1745, sans avoir trouvé la puissance maritime ou continentale prête à faire avec lui un « accord raisonnable » pour s'approprier son sous-marin humanitaire. — J.-G. PROD'HOMME.

§

Erratum. — Dans l'article de M. Jules Chopin, *le Mystère de Sarajevo*, paru dans notre avant-dernier numéro, lire, page 404, au milieu :

La *Neue Freie Presse* du 3 juillet 1914, au lieu de :

La *Neue Freie Presse* du 31 juillet 1914.

§

Le Musée de Province.

M. Guyot, facteur de pianos et orgues, à Nevers, 9, rue des Ardilliers, est actuellement automobiliste de ravitaillement à..., enfin dans un pays que je ne nommerai pas parce que la discrétion est de rigueur, et c'est justice.

Comment M. Guyot occupe-t-il ses loisirs, en dehors des heures de service, dans les zones où il est depuis le commencement de la guerre? Se reposer n'est pas dans ses habitudes.

Quant à ses pianos, M. Guyot, bien entendu, ne les a point emportés.

Alors, il fait autre chose. — Avec les matériaux qu'il peut se procurer, avec ceux, notamment, que lui fournissent les champs de bataille, il confectionne des objets charmants.

Il a, entre autres, fait un Encrier que je viens d'avoir le plaisir d'admirer et qui est une véritable œuvre d'art, d'une conception à la fois patriotique et très belle et d'une exécution délicieuse. En voici la description sommaire.

L'encrier de M. Guyot résume la grande guerre actuelle en un véritable monument.

Au centre d'un plateau d'acajou, finement et savamment ouvragé, est placé le joli récipient destiné à l'encre, et qui motive le titre de la composition.

Derrière, à droite, une poterne brisée : l'ennemi a passé la frontière. Le 75 attend l'heure où il prendra hautement la parole devant le poteau violé par les Allemands. — Une Semeuse italienne attend aussi le moment où elle prendra part aux batailles; d'une main, elle va déposer un bouquet sur le canon; de l'autre main, elle fait le geste d'arrêter l'envahisseur.

Le fond de l'ensemble, de style Louis XV pour l'ornementation, figure toutes les Puissances de l'Entente, représentées chacune par son drapeau aux diverses couleurs nationales. La Belgique est la première, puisqu'elle

est le pays héroïque qui supporta le premier choc; la croix de guerre occupe le milieu de son écusson.

L'alliance franco-russe apparaît avec ces mots « Honneur à la Pologne »; l'aigle russe domine ce motif.

Puis c'est l'hommage à la loyauté de l'Angleterre.

Dans la section française, on remarque une médaille qui est une monnaie de la République de 1848, parmi les attributs de la noble France actuelle.

Au centre des motifs, formant le fond, se dresse une tour crénelée, symbole des forteresses de cette guerre. Une autre tour, à gauche, fait équilibre au motif de droite.

Sur le plateau en acajou, sont plantés, debout, six obus de notre artillerie.

Le plateau lui-même, dont le contour est d'une grâce parfaite, est entouré d'une ceinture formée de celle même qui entoure nos bombes. Car tous les matériaux employés par l'artiste, sauf seulement bien entendu le plateau d'acajou, sont des fragments de métal recueillis sur les champs de bataille.

Tous ces fragments, travaillés, ciselés par M. Guyot et encastrés à leur place, constituent un ensemble d'une unité d'effet remarquable, et donnent à l'œuvre, avec une touchante émotion de patriotisme, une impression d'art d'une rare et haute valeur.

Ce fier morceau d'orfèvrerie guerrière fait honneur, non seulement à l'esprit et au goût de celui qui l'a conçu et à l'habileté de la main qui l'a exécuté, mais aussi à l'inspiration profondément française de l'auteur.

(*Journal de la Nièvre*, 19 mai.)

La rue Bab-el-Oued a été ce matin, vers 7 heures, le théâtre d'une scène tragi-comique où figuraient deux mauresques qui font profession de ramasser dans les boîtes d'ordure des vieux chiffons, des os, et diverses autres matières qu'elles vont ensuite revendre à la *Foire au Typhus*, près de l'Ecole primaire supérieure.

Une querelle s'étant élevée entre les deux femmes, probablement à propos de leur mutuelle concurrence, elles prirent chacune une matraque *et s'en administrèrent réciproquement des coups dont on entendait le bruit aux premiers étages des maisons avoisinantes.*

Des passants réussirent non sans peine à séparer les deux duellistes, qui, en s'éloignant, continuaient à *se menacer en prenant leur menton entre le pouce et l'index.*

(*Nouvelles d'Alger*, 24 mai.)

On sait qu'autrefois tout finissait par des chansons. Aujourd'hui c'est par des procès.

Il était donc naturel que l'important commerce de porcs qui se pratique à Casablanca amenât des conflits dont la justice fût saisie. C'est ainsi que, à l'audience des référés, les habitués du Tribunal passèrent un agréable moment. Il s'agissait d'une contestation entre vendeurs de porcs et acheteuse ayant acquis ceux-ci pour les expédier en France. La contestation portait sur deux points particulièrement délicats que Rabelais eût qualifiés de « haulte graisse ». J'ai traité pour des mâles, disait l'acheteuse, vous m'avez livré des truies, et qui, par-dessus le marché, sont pleines. C'est inexact, lui répliquaient les vendeurs ces truies sont simplement très grasses. Cela peut se voir à l'œil nu.....

Autre question : les porcs doivent se peser après douze heures de jeûne, disait l'acheteuse ; or, avant de les peser, vous les avez bourrés par devant... et par derrière !

Le marché fut, en fin de compte, annulé.

(*Midi colonial*), 25 mai.

M. Jules Batel, originaire d'Offranville, 54 ans, maréchal ferrant à Eu, est poursuivi pour avoir donné un coup de poing à son voisin, M. Louis Delier.

Celui-ci dépose :

D. — Pourquoi vous a-t-il frappé ?
R. — Il était en question avec ma femme ; il la traitait des pieds à la tête. Voilà deux ans que ça dure.
D. — Pour quel motif ?
R — Je vous le demande.

Mme Delier confirme qu'elle est en butte aux injures du prévenu.

— Il a été jusqu'à me traiter de boche et j'ai des enfants au front.

Le prévenu se prétend victime d'un « complot de femmes » dans le quartier.

D. — Mais pourquoi avez-vous frappé Delier ?
R. — Il en a fait exprès de se faire donner des coups pour me faire condamner.
D. — Ça c'est une trouvaille.

Jules Batel est condamné à six jours de prison avec le sursis.

(*Vigie de Dieppe*, 26 mai.)

On dit... qu'ayant appris qu'un chien enragé avait parcouru les rues du village, le père Pipart-Carpe a fait museler son petit roquet, l'ayant surpris roulant des yeux en boules de loto, lorsqu'il s'approchait de la levrette du concierge.

On dit que le concierge va demander à ce que le roquet soit isolé à l'avenir ou qu'un épais grillage le sépare de sa levrette.

On dit que le pauvre roquet comprenant le sort qui lui est réservé, verse des larmes de crocodile, que certains prennent pour de la bave.

On dit que Pipart-Carpe, inquiet de cette situation illicite, se verra à regret dans l'obligation, pour dégager sa responsabilité, de se séparer de son petit roquet.

(*Echo du Virdoule*, 28 mai).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse ayant été fermée les vendredi, dimanche, lundi, mardi, du 12 au 15 août, les transactions au début de cette seconde quinzaine ont été limitées. La fermeté des cours n'en est pas moins restée très grande, la victoire des alliés ne faisant aucun doute, et la confiance se faisant même plus grande chaque jour.

Les Rentes françaises restent particulièrement bien tenues : le 3 o/o perpétuel à 63,70 et le 5 o/o à 89.90. — La Rente 3 1/2 o/o à 89.90 reste à son précédent niveau.

Les dispositions des fonds russes restent des plus satisfaisantes : Consolidé 4 o/o, 79 fr. 10; Russe 4 1/2 o/o 1909, 79 fr. 85; Russe 3 o/o 1891, 63 fr.; Russe 5 o/o 1906, 89 fr. 50.

Les fonds balkauiqurs sont inchangés, et en dehors de l'Ottoman unifié 4 o/o qui de 62 fr. 25 passe à 64 fr. 75, on ne relève pas de modifications bien sensibles dans ce compartiment.

Les industrielles russes ont fait montre d'activité et accomplissent de nouveaux progrès : Bakou, 1420 fr. ; Toula, 1315 francs.

Les valeurs de cuivre sont bien tenues en conformité avec l'amélioration des cours du cuivre : Rio, 1758 fr. ; Tharais, 146 fr.; Utah Copper. 494 fr.

La hausse se poursuit sur Penarroya qui atteint le cours de 1749 fr.

Il n'y a que des écarts insignifiants à relever sur les actions de nos grands chemins français ; par contre, l'animation sur les banques et établissements de crédit est assez grande, et les demandes ont été nombreuses. Des achats continus, par quantités de 1, 2, 3 actions de la Banque de France, sont une preuve que la dissémination de cette valeur dans les portefeuilles s'accentue de plus en plus.

Le Crédit foncier gagne encore 40 fr. à 765 fr.; le Crédit Lyonnais franchit le cours de 1300 et s'établit à 1310 fr.; le Crédit Mobilier vaut toujours 365 fr. et le Comptoir d'Escompte oscille entre 800 et 810 fr. — La reprise s'accentue sur la Banque de l'Union parisienne qui de 685 fr. passe à 716 francs.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.